



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 07479076 1

1

2

3

4

5

6



HISTOIRE DE NEW-YORK,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'À LA FIN DE LA DOMINATION HOLLANDAISE ,

CONTENANT, ENTRE AUTRES CHOSSES CURIEUSES ET SURPRENANTES, LES INNOMBRABLES HÉSITATIONS
DE WALTER-L'INDÉCIS, LES PLANS DÉASTREUX DE WILLIAM-LE-BOUVET, ET LES EXPLOITS
CHEVALERESQUES DE PIERRE-FORTE-TÊTE, LES TROIS GOUVERNEURS DE NEW-AMSTERDAM : SEULE
HISTOIRE AUTHENTIQUE DE CES TEMPS QUI AIT JAMAIS ÉTÉ OU PUISSE ÊTRE JAMAIS PUBLIÉE.

PAR DIEDRICK KNICKERBOCKER,

AUTEUR DU SKETCH BOOK.

Washington Irving

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

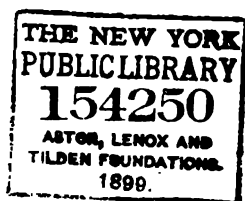
TOME PREMIER.

PARIS,

A. SAUTELET ET C^{ie}, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXVII.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

154250

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

1899.

NOTICE

SUR L'AUTEUR.

Ce fut, si je me le rappelle bien, vers le commencement de l'automne de 1808 qu'un étranger vint demander un appartement à l'hôtel de la Colombie indépendante que je tiens dans Mulberry-Street. C'était un petit homme vieux, mais dont le regard était plein de vivacité; il portait un vieil habit noir, des culottes de velours olive et un petit chapeau à trois cornes. Le peu de cheveux gris qu'il conservât étaient réunis et tressés derrière sa tête, et sa barbe semblait n'avoir pas été faite depuis quarante-huit heures. Le seul objet de luxe qu'il portât était une brillante paire de boucles de souliers en argent et de forme carrée, et tout son bagage était renfermé

dans une valise qu'il tenait sous le bras. Son extérieur annonçait quelque chose au dessus du vulgaire , et ma femme , qui est une fine matoise , jugea tout d'abord que c'était quelque fameux maître d'école de village.

Comme l'hôtel de la Colombie indépendante est une fort petite maison , je fus d'abord un peu embarrassé de savoir où je le logerais ; mais ma femme , qui semblait s'être prise d'inclination pour lui , voulut le mettre dans sa meilleure chambre , qui est élégamment tapissée des silhouettes de toute ma famille faites à l'encre par les deux célèbres artistes Sarvis et Wood , et d'où la vue embrasse à la fois les terrains neufs, le derrière de la maison des pauvres, celui de Bridewell et la façade de l'hôpital, de sorte que c'est l'appartement le plus gai de toute la maison.

Pendant tout le temps que notre hôte resta avec nous , il nous parut un digne et bon vieillard , quoiqu'un peu bizarre dans

ses manières. Il restait enfermé chez lui pendant plusieurs jours de suite , et si un des enfans criait, ou faisait du tapage à sa porte , il s'élançait en furie de sa chambre, les mains pleines de paperasses, et grommelant sur ce que l'on dérangeait ses idées; ce qui faisait croire quelquefois à ma femme que sa tête n'était pas des plus saines. Elle avait réellement plus d'une raison pour en penser ainsi, car sa chambre était toujours couverte de chiffons de papier et de vieux livres moisiss qui traînaient à terre par tas de six ou sept à la fois , et qu'il ne permettait à personne de toucher ; les ayant ainsi rangés, disait-il, en leur lieu propre, pour être sûr de savoir où les trouver , quoique, à vrai dire , il passât la moitié de son temps à bouleverser la maison pour y chercher tel livre ou tel papier si soigneusement serré en son lieu propre qu'il ne savait plus où le prendre. Je n'oublierai jamais le vacarme qu'il fit une fois, parceque ma femme avait profité du moment où il avait

le dos tourné pour nettoyer sa chambre et pour y mettre chaque chose à sa place. Douze grands mois, à l'entendre, ne lui suffiraient pas pour rétablir l'ordre dans ses papiers ! Là-dessus ma femme s'aventura à lui demander ce qu'il faisait de tant de papcrasses et de bouquins. Il lui dit qu'il cherchait l'immortalité ; et cette réponse la convainquit, plus que jamais , que la tête du pauvre vieillard était un peu timbrée.

Très-curieux de sa nature, quand il n'était pas dans sa chambre il rôdait continuellement par la ville , recueillant toutes les nouvelles et épiant tout ce qui se passait ; surtout vers le temps des élections , époque où il ne faisait que courir d'une section à l'autre, pour écouter ce qui se disait dans toutes les assemblées de districts et dans tous les comités ; quoique je n'aie jamais pu découvrir qu'il eût adopté ni l'un ni l'autre côté de la question ; il revenait au contraire à la maison se moquant des

deux partis avec beaucoup d'aigreur , et prouva même clairement un jour , à la grande satisfaction de ma femme et de trois vieilles dames qui prenaient le thé avec elle , que ces deux partis ressemblaient à deux voleurs arrachant chacun de leur côté les dépouilles de la nation , et la déshabillant si bien, pièce à pièce, qu'elle finirait par n'avoir plus rien sur le dos. Le fait est qu'il passait parmi nos voisins pour un oracle ; ils l'entouraient pour l'écouter parler durant des soirées entières pendant qu'il fumait sa pipe sur le banc , devant la porte, et je crois fermement que pas un seul n'eût hésité à se ranger de son opinion...., si l'on eût pu découvrir de quelle opinion il était lui-même.

Il était fort enclin à argumenter, ou, comme il disait, à *philosopher*, sur la moindre bagatelle; et, pour lui rendre justice, je n'ai jamais connu personne qui pût lui tenir tête, excepté un grave et vieux personnage qui venait le voir de temps à

autre et dont les argumens le mettaient souvent à quia. Mais ceci n'a rien de surprenant, car j'ai découvert, depuis, que cet étranger était le bibliothécaire de la ville, et par conséquent il doit être très-savant; j'ai même quelque soupçon qu'il a mis la main à l'histoire suivante.

Comme notre locataire était depuis longtemps avec nous, et que nous n'avions jamais vu la couleur de son argent, ma femme commença à être un peu inquiète et fort curieuse de savoir qui il était et ce qu'il était. En conséquence, elle s'aventura à en faire la question à son ami le bibliothécaire, qui lui répondit, avec son ton sec et bref, qu'il était l'un des *litterati*, nom qu'elle supposa être celui de quelque nouveau parti politique. Je répugne à tourmenter un pauvre locataire pour m'en faire payer; je laissai donc aller le temps de jour en jour sans importuner le vieillard pour une bagatelle; mais ma femme, qui prend toujours ces affaires - là sur son

compte , et qui est , comme je l'ai dit , une madrée commère , perdit enfin patience , et fit entendre qu'il était grand temps que *certaines personnes* fissent voir un peu de leur argent à *certaines autres* , à quoi le vieux monsieur répondit d'un air extrêmement choqué , qu'elle pouvait être sans inquiétude , et qu'il possédait là (montrant sa valise) un trésor qui valait toute sa maison , y compris ce qu'elle contenait. Ce fut la seule réponse que nous pûmes jamais en arracher ; et comme ma femme , par un de ces moyens particuliers qui font tout découvrir aux personnes de son sexe , sut qu'il appartenait à une très-grande famille , étant allié aux Knickerbockers de Scaghtikoke , et cousin - germain du membre du congrès qui porte ce nom , elle n'eut garde de le traiter impoliment. Elle offrit même , comme simple moyen d'arranger les choses , de le nourrir gratis s'il voulait apprendre à lire aux enfans , et elle ajouta qu'elle ferait de son mieux

pour engager les voisins à lui envoyer aussi les leurs. Mais le vieux monsieur prit la proposition en si mauvaise part, et parut si offensé de se voir traiter en maître d'école, qu'elle n'osa jamais revenir sur ce sujet.

Il y a environ deux mois qu'il sortit un matin avec un paquet à la main, et je n'en ai jamais entendu parler depuis. Je fis sur lui toutes les recherches possibles, ce fut en vain. J'écrivis à ses parens à Scaghtikoke, mais ils me répondirent qu'ils ne l'avaient pas vu depuis deux ans; qu'ayant eu, à cette époque, avec le membre du congrès, une grande dispute sur la politique, il avait quitté le pays dans un accès de colère, et n'avait, depuis lors, ni reparu ni même donné de ses nouvelles. Je dois avouer que je me sentis très-tourmenté par rapport à ce pauvre vieillard; car je pensai que, pour qu'il restât absent si long-temps, sans revenir même régler son compte, il fallait qu'il lui fût arrivé quelque chose.

Je fis donc mettre un avis dans les papiers publics ; et , quoique mon affligeante note ait été publiée par plusieurs charitables imprimeurs , je n'ai jamais pu rien apprendre de satisfaisant relativement à lui.

Ma femme alors dit qu'il était grand temps de penser à nous , et de voir s'il avait laissé dans sa chambre quelque chose qui pût acquitter sa nourriture et son loyer. Mais nous n'y trouvâmes que quelques vieux livres , des papiers moisissés , et sa valise , qui , ayant été ouverte en présence du bibliothécaire , se trouva ne contenir que quelques nippes usées et un gros rouleau de papiers barbouillés. En l'examinant , le bibliothécaire nous dit qu'il ne doutait pas que ce ne fût là le trésor dont le vieillard nous avait parlé ; c'était , en effet , une excellente et véridique histoire de New-York , qu'il nous conseilla fort de publier , en nous assurant qu'elle serait achetée avec tant d'empressement par les connaisseurs , qu'il ne doutait pas qu'elle ne dût suffire

pour nous rembourser nos avances et dix fois plus. Nous chargeâmes donc un savant maître d'école, qui enseigne à lire à nos enfans, de la mettre au net pour la presse, ce qu'il a fait, en y ajoutant en outre un bon nombre de notes précieuses, tirées de son propre fonds.

Voilà le détail exact des motifs qui m'ont déterminé à faire imprimer cet ouvrage sans attendre le consentement de l'auteur : et je déclare ici que, s'il revient jamais (quoique je craigne beaucoup que quelque malheureux accident ne l'en empêche), je suis prêt à compter avec lui comme un franc et honnête homme, ce qui est tout ce que peut dire à présent au public,

Son très-humble serviteur,

SETH HANDASIDE.

Hôtel de la Colombie indépendante, New-York.

Le précédent avis sur l'auteur fut im-

primé à la tête de la première édition de cet ouvrage. Peu de temps après sa publication, M. Handaside reçut de lui une lettre datée d'un petit village hollandais sur les bords de l'Hudson, où il s'était rendu dans l'intention d'y vérifier certaines vieilles chroniques. Comme ce village était du petit nombre de ces heureux endroits où les gazettes ne trouvent jamais accès, il n'est pas surprenant que M. Knickerbocker n'y eût pas lu les nombreux avertissemens dont il avait été l'objet, et qu'il n'ait appris la publication de son ouvrage que par pur accident.

Sa lettre exprimait beaucoup d'inquiétude sur cette publication prématurée, qui l'empêchait de faire à son travail plusieurs corrections et changemens importants, et de profiter des renseignemens nombreux qu'il avait recueillis dans ses voyages, le long des bords de la Trappaan Sea, ou pendant son séjour à Haverstraw et à Esopus.

Voyant que son retour à New-York n'était plus d'une immédiate nécessité, il étendit sa route jusqu'à la résidence de ses parens à Scaghtikoke. En s'y rendant, il s'arrêta quelques jours à Albany, ville pour laquelle on sait qu'il avait une grande prédilection. Il la trouva, toutefois, considérablement changée, et fut très-affligé d'y voir les Yankees, dont les perfectionnemens prétendus ne pouvaient manquer de faire tomber de jour en jour les bons vieux usages hollandais. Il apprit en effet que ces intrus faisaient de tristes innovations dans toutes les parties de l'état, où ils avaient donné beaucoup d'inquiétude et de tourment aux véritables colons hollandais, par l'introduction des barrières et des écoles de village. On dit aussi que M. Knickerbocker secoua douloureusement la tête en remarquant la décadence graduelle du grand palais Vander-Heyden, mais il ne put retenir son indignation quand il vit que l'ancienne église hollan-

daise , qui était située au milieu de la rue, avait été abattue depuis son dernier voyage.

La réputation de l'ouvrage de M. Knickerbocker s'étant étendue jusqu'à Albany, il y fut accueilli d'une manière très-flatteuse par les dignes habitans du pays, dont quelques-uns cependant lui signalèrent deux ou trois grandes erreurs dans lesquelles il était tombé, notamment celle du morceau de sucre suspendu au-dessus des tables à thé d'Albany, usage qu'ils l'assurèrent avoir été abandonné depuis plusieurs années. Bien des familles, en outre, se montrèrent tant soit peu piquées de ce que leurs ancêtres n'eussent pas été mentionnés dans son ouvrage, et très-jalouses de ce qu'on avait accordé cette distinction à leurs voisins ; honneur dont il faut avouer que les derniers tiraient une grande vanité, en ce qu'ils considéraient cette mention faite de leur nom, comme des lettres de noblesse qui établissaient leurs droits à l'ancienneté de famille, ce qui, dans ce

pays tout républicain, n'est pas un objet de peu de sollicitude et de vanité.

On dit aussi qu'il fut reçu avec la plus grande bienveillance par le gouverneur, qui l'engagea un jour à dîner, et que l'on vit même deux ou trois fois lui secouer la main dans la rue quand ils s'y rencontraient; ce qui certainement était beaucoup, vu leur différence d'opinion en politique. Il est de fait que quelques-uns des amis particuliers du gouverneur, amis avec lesquels il pouvait s'aventurer à parler librement sur de tels sujets, nous ont assuré qu'il avait en secret beaucoup de penchant pour notre auteur; il alla même une fois jusqu'à déclarer, et cela ouvertement et à sa propre table, au moment où l'on achevait de dîner, que « ce bon vieux Knickerbocker pensait bien et n'était point un sot » : circonstances qui ont induit plusieurs personnes à supposer que, si les opinions politiques de notre auteur eussent été différentes, et qu'il eût fait des articles de ga-

zettes au lieu de gaspiller son talent à écrire l'histoire, il aurait pu s'élever à quelque poste honorable et lucratif, comme à celui de notaire ou même de juge de paix.

Outre les honneurs et les civilités dont je viens de parler, il reçut beaucoup de caresses des savans d'Albany, particulièrement de M. John Cook, qui l'accueillit avec beaucoup de bonté dans son magasin de librairie et dans son cabinet de lecture, où ils se réunissaient habituellement pour boire de l'eau de Spa et parler des anciens. Il trouva en M. Cook un homme d'après son cœur, un grand faiseur de recherches littéraires et un élégant compilateur de livres. Lorsqu'ils se séparèrent, ce dernier lui fit présent, en témoignage d'amitié, des deux plus anciens ouvrages de sa collection ; savoir, le premier exemplaire connu du Catéchisme d'Heidelberg, et la fameuse Relation des nouveaux Pays-Bas, d'Adrien Vander-Donck, ouvrage dont M. Knickerbocker a tiré un grand profit

dans cette seconde édition de son histoire.

Après avoir passé quelque temps très-agréablement à Albany, notre auteur se rendit à Scaghtikoke, où il serait injuste de ne pas convenir qu'il fut reçu à bras ouverts et avec une excessive affection. Il y fut hautement considéré par sa famille, comme étant le premier historien du nom, et on le jugea presque un aussi grand homme que son cousin, le membre du congrès, avec qui, peu à peu, il se réconcilia parfaitement et finit par contracter une grande amitié.

Néanmoins, en dépit de la tendresse de ses parens, et de leurs attentions pour ce qui pouvait lui être agréable, le vieillard devint bientôt inquiet et mécontent. Son histoire publiée, il n'avait plus d'aliment à ses pensées, ni de plan qui pût exciter ses espérances et le faire jouir par anticipation; c'était une situation véritablement déplorable pour un esprit actif comme le sien; et si ses mœurs n'eussent pas été ri-

gides et ses habitudes régulières , il eût été fort à craindre qu'il ne s'adonnât à politiquer ou à boire , vices pernicioeux auxquels nous voyons journellement les hommes se livrer uniquement par ennui et par oisiveté.

Il est vrai qu'il s'occupait quelquefois à préparer une seconde édition de son histoire, dans laquelle il tâchait de corriger et de perfectionner plusieurs passages dont il était mécontent, et de rectifier des inexactitudes qui s'y étaient glissées, car il tenait surtout à ce qu'on citât son ouvrage pour son authenticité, ce qui réellement est l'ame et la vie de l'histoire. Mais l'ardeur de la composition s'était éteinte ; il avait laissé imparfaits plusieurs endroits qu'il aurait voulu changer , et dans ceux même où il faisait des changemens, il semblait toujours incertain s'ils étaient en mieux ou en plus mal.

Après avoir passé quelque temps à Scaghtikoke il commença à éprouver un vif

désir de retourner à New-York, ville pour laquelle il avait toujours eu la plus grande prédilection, non-seulement parce qu'il y était né, mais parce qu'il la regardait comme la plus grande ville du monde entier. A son retour, il y entra en pleine jouissance des avantages d'une réputation littéraire; il fut continuellement importuné pour écrire des avertissemens, des pétitions, des billets et autres productions d'une semblable importance; et, quoi qu'il ne se mêlât jamais des papiers publics, il avait néanmoins la réputation d'écrire les innombrables essais ou articles mordans qui paraissaient sur tout sujet, toute opinion, et dans lesquels il était toujours clairement reconnu, « à son style. »

Il contracta en outre une dette considérable à la poste, par suite des nombreuses lettres qu'il recevait d'auteurs et d'imprimeurs qui sollicitaient sa signature de leurs souscriptions, sans compter que quelque société philanthropique s'adressait

pour des aumônes annuelles qu'il donnait de très-bon cœur, considérant ces demandes comme autant de complimens. Il fut invité une fois à un grand dîner de corporation, et deux fois appelé, comme juré, à une cour d'assise. Enfin, il devint si célèbre qu'il ne lui fut plus possible de suivre, comme jadis, son penchant à fureter dans tous les trous et dans tous les coins de la ville sans être remarqué ou interrompu ; souvent, au contraire, quand il rôdait dans les rues, dans ses promenades ordinaires d'observation, la canne en main et le chapeau retapé sur l'oreille, il entendait les petits polissons qui jouaient s'écrier : « There goes Diedrick. » (Voilà Diedrick qui passe.) Ce qui semblait plaire infiniment au vieillard, qui regardait ces salutations comme les louanges anticipées de la postérité.

En un mot, si nous prenons en considération ces honneurs et distinctions de toute espèce, en y comprenant le magnifique éloge qui parut de lui dans le *Portefeuille*,

(éloge dont on nous a dit que le vieillard avait été saisi au point d'en être malade pendant deux ou trois jours) nous devons avouer que peu d'auteurs ont reçu de leur vivant d'aussi brillantes récompenses , et ont aussi complètement savouré d'avance le parfum de leur immortalité.

Après son retour de Scaghtikoke, M. Knickerbocher fixa sa résidence dans une petite retraite champêtre que les Stuyvesants lui avaient donnée, sur les domaines de leur famille, en reconnaissance de l'honorable mention qu'il avait faite de leur ancêtre. Cette retraite était agréablement située au-delà de Corlear's-Hook ; elle était exposée , il était vrai , à des inondations accidentelles et constamment infestée de moustiques pendant tout l'été, mais elle était d'ailleurs fort agréable et produisait une abondante récolte de joncs et de plantes marines.

Ce fut là , nous le disons avec douleur que le bon vieillard tomba dangereuse-

malade d'une fièvre occasionnée par le mauvais air des marais voisins. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il mit ordre à ses affaires temporelles, laissa la plus grande partie de sa fortune à la société historique de New-York; son Catéchisme d'Heidelbourg et l'ouvrage de Vander-Donck, à la bibliothèque publique de la même ville, et sa valise à M. Handaside. Il pardonna à tous ses ennemis, c'est-à-dire à tous ceux qui avaient de l'inimitié pour lui; car, quant à lui, il déclara qu'il mourait avec un sentiment de bienveillance universelle, et après avoir dicté plusieurs lettres affectueuses pour ses parens de Scaghtikoke, et pour quelques-uns de nos plus recommandables citoyens hollandais, il expira entre les bras de son ami le bibliothécaire.

Ses restes furent inhumés, suivant sa demande, dans le cimetière de l'église St.-Marc, à côté de ceux de son héros favori, Peter Stuyvesant; et le bruit court

que la société historique a l'intention d'ériger à sa mémoire un monument en bois dans le boulingrin.

AU PUBLIC.

« POUR sauver de l'oubli la mémoire des évé-
« nemens , et pour rendre à une célébrité méritée
« divers faits et gestes aussi grands que merveil-
« leux de nos ancêtres hollandais , moi , Diedrick
« Knickerbocker , natif de la ville de New-Yorck ,
« mets au jour cet essai historique » , où , à l'exem-
ple du vrai père de l'histoire (Hérodote) dont je
viens de citer les paroles , je traite des siècles bien
anciennement écoulés , sur lesquels le crépuscule
de l'incertitude a déjà étendu son ombre , et qui
sont prêts à être enveloppés pour jamais dans les
ténèbres de l'oubli. J'ai médité long-temps , et
avec une grande sollicitude , sur l'histoire ancienne
de cette vénérable cité dont les traditions , impar-
faitement transmises par les récits de la vieillesse ,
semblent échapper graduellement aux efforts que
nous faisons pour les saisir , et vont s'éteindre l'une
après l'autre dans la tombe du conteur. Encore
un peu de temps , pensais-je , et ces respectables
bourgeois hollandais , monumens chancelans du

bon vieux temps , seront réunis à leurs pères , et leurs enfans , adonnés aux vains plaisirs , ou aux insignifiantes affaires du siècle actuel , négligeront de recueillir les souvenirs du passé , et la postérité cherchera vainement des lumières sur les jours des patriarches. L'origine de notre cité sera enterrée dans un éternel oubli , et les exploits , les noms même de Wonter van Twiller , de Wilhelmus Kieft et de Peter Stuyvesant , seront enveloppés dans l'obscurité du doute et de la fiction comme ceux de Rémus et Romulus , de Charlemagne , du roi Arthur , de Rinaldo et de Godefroy de Bouillon.

Déterminé donc à détourner , s'il était possible , cette menaçante calamité , je me suis mis assiduellement à l'ouvrage pour rassembler tous les fragmens encore existans du berceau de notre histoire ; et comme mon vénérable prototype Hérodote , là où les mémoires écrits m'ont manqué , j'ai tâché de retrouver la chaîne des événemens historiques dans d'authentiques traditions.

On concevrait difficilement le nombre d'auteurs savans que j'ai consultés , presque sans profit , dans cette pénible entreprise , qui a été l'affaire unique d'une vie longue et solitaire ; et , quelque étrange que cela puisse paraître , malgré tant d'excellens ouvrages écrits sur ce pays , il n'en existe aucun

qui rende un compte tout-à-fait satisfaisant de l'histoire primitive de New-York , ou de ses trois premiers gouverneurs hollandais. J'ai cependant tiré beaucoup de faits curieux et importans d'un manuscrit précieux trouvé dans les archives de la famille des Stuyvesants , et qui est écrit en hollandais pur et classique , sauf quelques légères fautes d'orthographe. Je me suis aussi procuré , par mes recherches dans les coffres et les greniers de nos respectables citoyens de souche batave , beaucoup de légendes , de lettres et autres documens semblables , sans compter les nombreuses et véridiques traditions que j'ai recueillies de la bouche même de plusieurs excellentes vieilles dames , qui ont demandé que leurs noms ne fussent pas cités. Je ne dois pas non plus négliger de reconnaître à quel point j'ai été secondé par cette utile et admirable institution , *la Société historique de New-York* , à qui je fais publiquement ici mes remerciemens sincères.

Je n'ai adopté aucun modèle particulier dans la conduite de cet inestimable ouvrage , je me suis simplement contenté , au contraire , d'y combiner et d'y fondre les mérites divers des historiens anciens les plus estimés. Comme Xénophon , j'ai observé l'impartialité la plus grande et la plus stricte véracité dans tout le cours de mon histoire ; je l'ai

enrichie , à la manière de Salluste , de plusieurs caractères d'anciens héros , dessinés de grandeur naturelle et fidèlement coloriés. Je l'ai rehaussée d'observations profondément politiques , comme Thucydide ; adoucie , comme Tacite , des graces du sentiment ; enfin , j'ai répandu dans le tout la dignité , la grandeur et la sublimité de Tite-Live.

Je ne me dissimule pas que bon nombre de judicieux et savans critiques me blâmeront de rappeler trop souvent peut-être mon favori Hérodote par mes profondes et audacieuses digressions ; mais , je l'avoue avec candeur , il m'a été impossible de résister à la séduction de ces délicieux épisodes qui , semblables à des rivages fleuris et à des bosquets odorans , font , sur la route sablonneuse de l'historien , l'effet de l'oasis dans le désert , et l'engagent à se détourner pour s'y reposer des fatigues du voyage ; mais on trouvera , j'espère , que , reprenant à propos mon bâton , j'ai toujours continué ma pénible route avec un nouveau courage , et de manière que mon repos ne profitât pas moins à mes lecteurs qu'à moi-même.

Quoique l'objet constant de mes vœux et de mes efforts ait été réellement de rivaliser avec Polybe lui-même , par mon religieux respect pour

l'unité requise en histoire , cependant, la manière vague et décousue dont beaucoup de faits que j'ai consignés ici sont parvenus jusqu'à moi rendait la tentative difficile ; cette difficulté était encore augmentée par une des grandes vues même que présente cette histoire , savoir , de remonter à la source de diverses coutumes et institutions de cette excellente ville , et de les comparer dans leur berceau avec ce qu'elles sont devenues dans ce siècle de sciences et de perfectionnement.

Mais le principal mérite dont je tire vanité , celui sur lequel je fonde mes espérances de gloire et de future renommée , c'est la scrupuleuse véracité des documens dont j'ai fait choix en écrivant cet inestimable opuscule , en écartant avec soin tout ce qui était hypothétique , et rejetant ces traditions fabuleuses qui étouffent le germe de la vérité et des saines connaissances. Si j'avais voulu captiver la multitude superficielle qui , légère comme l'hirondelle , effleure la surface de la littérature ; ou si j'avais désiré de recommander mes écrits au goût friand de lecteurs épicuriens , j'aurais pu profiter de l'obscurité qui enveloppe le berceau de notre cité pour introduire dans cet ouvrage mille fictions agréables ; mais j'ai scrupuleusement repoussé maint conte charmant , mainte aventure merveilleuse propres à séduire

l'oreille distraite de l'indolence , et je m'en suis tenu religieusement à la fidélité , à la gravité , à la dignité sévère qui devraient toujours distinguer l'historien : « car un écrivain de cette classe , dit « un élégant critique , doit garder le caractère « d'un sage qui travaille à l'instruction de la pos- « térité après avoir travaillé pour la sienne , qui « a soigneusement médité son sujet , et qui s'a- « dresse à notre jugement bien plus qu'à notre « imagination. »

Heureuse donc , trois fois heureuse est notre célèbre cité d'offrir des incidens dignes d'agrandir le cadre de l'histoire , et trois fois plus heureuse encore d'avoir un historien tel que moi pour les raconter ! car , après tout , cher lecteur , les villes et les empires ne sont rien en eux-mêmes s'ils n'ont un historien. C'est le patient narrateur qui consacre , à son aurore , leur prospérité naissante , qui en célèbre la splendeur à son méridien , et qui étaie pour ainsi dire leurs débris à mesure qu'ils chancellent , c'est lui qui rassemble leurs fragmens épars et prêts à retomber en poussière , c'est lui enfin qui recueille pieusement leurs cendres , et son ouvrage , sorte de mausolée élevé à leurs mânes , est le digne monument qui doit en transmettre le renom d'âge en âge.

Quel fut le sort de tant de belles et antiques

cités, dont les ruines inconnues encombrant aujourd'hui les plaines de l'Europe et de l'Asie, et éveillent l'inutile curiosité du voyageur? — Elles sont tombées silencieusement en poussière, et, faute d'un historien, sont effacées du souvenir des hommes. Le philanthrope peut pleurer sur leurs ruines, le poète peut s'égarer parmi les fragmens de leurs colonnes et de leurs palais et s'y abandonner aux vains prestiges de son imagination. — Mais, hélas! l'historien moderne, dont la plume est condamnée comme la mienne à ne tracer que des faits, cherche en vain parmi leurs restes effacés quelques vestiges qui lui révèlent l'histoire instructive de leur gloire et de leur destruction!

« Les guerres, les incendies, les déluges, dit « Aristote, détruisent les nations et avec elles « leurs monumens, leurs découvertes et leurs « vanités. Le flambeau de la science fut plus « d'une fois éteint et rallumé, et c'est par un petit « nombre d'individus accidentellement échappés « que se renoue le fil des générations. »

Le malheur arrivé à tant de villes de l'antiquité arrivera encore, par la même déplorable cause, aux neuf dixièmes de celles qui fleurissent aujourd'hui sur la surface du globe. Le moment d'écrire l'histoire de la plupart d'entre elles est déjà passé; leur origine, leur enfance, la turbu-

lente période de leur jeunesse sont déjà ensevelies sous les débris des siècles ; et il en aurait été de même de cette belle partie du monde , si je ne l'avais pas arrachée à l'obscurité, au moment même ou les faits consignés dans cette histoire allaient tomber dans le gouffre inexorable de l'oubli , si je n'en avais pour ainsi dire saisi les lambeaux , à l'instant précis où la gueule de fer du monstre allait se refermer sur eux pour toujours. C'est ici, comme je l'ai déjà dit , que je les ai rassemblés, recollés, arrangés , pièce à pièce , fil par fil ; c'est ici que j'ai jeté les fondemens sur lesquels les historiens futurs élèveront un si noble et si vaste monument qu'un jour peut-être l'histoire de New-York par Knickerbocker égalera en volume celle de Rome , par Gibbon , ou celle d'Angleterre , par Hume et Smollett.

Qu'il me soit permis , en quittant la plume , de me transporter , par la pensée , à deux ou trois siècles en avant ; et là , posté sur quelque hauteur , de regarder , à vol d'oiseau , la masse d'années qui aura comblé derrière moi cet intervalle. Ne me vois-je pas alors , moi chétif , devenu le père , le modèle et le précurseur de tous ces braves lettrés ? Ne me vois-je pas , à la tête de cette noble armée , mon livre sous le bras , mon New-York sur le dos , et leur ouvrant , en digne général ,

le chemin de l'honneur et de l'immortalité ?

Telles sont les orgueilleuses chimères qui, de temps à autre, étourdissent le cerveau d'un auteur; tels sont les vains prestiges qui, éclairant comme d'une lumière céleste son asile solitaire, égaient ses esprits fatigués, et raniment sa persévérance au travail. J'ai donné pour ma part un libre cours à ces folies toutes les fois qu'elles se sont offertes à mon imagination, mais, je me rends cette justice, ce n'est nullement par excès de vanité, c'est uniquement pour que le lecteur puisse, une bonne fois, se faire l'idée de ce que pense, de ce que sent un auteur pendant qu'il écrit. Connaissance aussi rare que curieuse, et qu'il importe beaucoup d'acquérir!



HISTOIRE DE NEW-YORK.

LIVRE PREMIER,

CONTENANT DES THÉORIES INGÉNIEUSES ET DES DISSERTATIONS
PHILOSOPHIQUES SUR LA CRÉATION ET LA POPULATION DU
MONDE DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE NEW-
YORK.

CHAPITRE PREMIER.

Description du monde.

SUIVANT les meilleures autorités, le monde que nous habitons est une grande masse inanimée, opaque, susceptible de réfléchir les objets, et flottant dans l'océan de l'infini ; il a la forme d'une orange, étant un parfait sphéroïde artistement applati à ses deux extrémités opposées, pour recevoir deux pôles imaginaires, qui sont supposés

le traverser , se réunir au centre et former ainsi un axe sur lequel la merveilleuse orange tourne régulièrement pour accomplir une révolution diurne.

Les alternatives de lumière et d'obscurité qui produisent la succession des jours et des nuits sont le résultat de cette révolution diurne , par laquelle les différentes parties du globe sont successivement présentées aux rayons du soleil. Cet astre , d'après les meilleures , c'est-à-dire les dernières observations , est un corps lumineux ou enflammé , d'une étendue prodigieuse , dont notre planète est tour à tour écartée par une force répulsive ou centrifuge et rapprochée par une puissance attractive ou centripète , autrement appelée gravitation ; la combinaison , ou plutôt l'opposition de ces deux mouvemens contraires , produit la révolution circulaire et annuelle , d'où résultent les différentes saisons , savoir : le printemps , l'été , l'automne et l'hiver.

Telle est , je crois , là-dessus la théorie la plus généralement approuvée , quoique des systèmes très-différens aient été soutenus par plusieurs philosophes , dont quelques-uns très-recommandables par leur illustre caractère et l'époque reculée à laquelle ils ont vécu. Par exemple , d'anciens sages prétendirent que la terre était une

vaste plaine supportée par d'énormes piliers, et d'autres soutinrent qu'elle reposait sur la tête d'un serpent, ou sur le dos d'une grosse tortue. Mais comme ils n'avaient oublié qu'un point d'appui pour leurs piliers ou leur tortue, toute leur théorie s'écroula faute de fondations convenables.

Les Brames assurent que les cieux s'appuient sur la terre, et que le soleil et la lune nagent au milieu comme les poissons dans l'eau, passant de l'est à l'ouest pendant le jour, et se glissant derrière l'horizon pendant la nuit pour regagner leur station primitive (1). D'après les Pauranicas (livres sacrés) de l'Inde, au contraire, ce monde est une vaste plaine entourée de sept océans de lait, de nectar et autres liquides délicieux; sept montagnes le dominant; au centre s'élève un immense roc d'or poli, et un gros dragon avale de temps en temps la lune, ce qui explique à merveille le phénomène de ses éclipses (2).

Outre ces systèmes et bien d'autres tout aussi sages, nous possédons les profondes observations d'Aboul-Hassan-Aly, fils d'Alkhan, fils d'Aly,

(1) Faria y Souza. Mick. lus. Note 6, 7.

(2) Sir W. Jones. Diss. antiq. Ind. Zod.

filz d'Abderrahman, filz d'Abdallah, filz de Mas-soud-el-Hadheli communément appelé Masoudi et surnommé Cothbeddin, mais qui prend l'humble titre de Laheb-ar-Rasoul, ou compagnon de l'ambassadeur de Dieu. Il a composé une histoire universelle intitulée : « Mouroudge-ed-dharab ; ou les prairies d'or et les mines de pierreries (1) ». Dans ce précieux ouvrage il raconte l'histoire du monde depuis la création jusqu'au moment où il écrit ce qui se passe sous le califat de Mothi Billah, au mois dgioumadi-el-aoual de la trois cent trente-sixième année de l'hégire, ou fuite du prophète. Selon lui, la terre est un énorme oiseau, dont Médine et la Mecque forment la tête, la Perse et les Indes l'aile droite, la terre de Gog l'aile gauche, et l'Afrique la queue. Il nous apprend de plus, qu'une première terre a existé avant la nôtre (qui ne lui semble être qu'une petite poulette de sept mille ans), qu'elle a essuyé plusieurs déluges, et que, selon l'opinion de quelques Brames de sa connaissance, qui savent à quoi s'en tenir là-dessus, elle sera renouvelée tous les soixante et dix mille hazarouam, chaque hazarouam comprenant douze mille années.

(1) Manuscrits. Bibl. R.

Voilà un échantillon des nombreuses contradictions des philosophes par rapport à la terre, et nous trouvons que les savans n'ont pas été moins embarrassés quant à la nature du soleil. Quelques-uns de nos premiers philosophes ont affirmé que c'était une grande roue de feu brillant (1); selon d'autres, ce n'était autre chose qu'un miroir, ou une sphère de cristal transparent (2); et une troisième secte, à la tête de laquelle était Anaxagore, soutint que c'était tout bonnement une grosse masse de fer ou de pierre embrasée; il ajoutait, à la vérité, que le ciel n'était qu'une voûte de pierre, et les étoiles des cailloux lancés en l'air par la terre, et enflammés par la rapidité de ses révolutions (3). Mais je ferai peu d'attention aux doctrines de ce philosophe, les Athéniens les ayant pleinement réfutées en le bannissant de leurs murs; manière fort concise de répondre à des systèmes ridicules, et dont on faisait un fréquent usage autrefois. Une autre secte de philo-

(1) Plut. de plac. phil. lib. 2, cap. 20.

(2) Achill. Tat. Isag. cap. 19. Ap. Petav. t. III, p. 81
Stob. Eclog. Phys. l. 1, p. 56.

(3) Diog. Laërt. in Anax. l. 2, s. 8. Platon. Apol. t. 1, p. 26.

sophes déclare que certaines particules enflammées s'exhalent constamment de la terre, et que, se concentrant sur un seul point du firmament pendant le jour, elles y constituent le soleil, mais que durant la nuit, dispersées et errantes dans l'obscurité, elles s'agglomèrent sur différens points et forment alors les étoiles, lesquelles brûlent et se consomment régulièrement, à peu près comme les réverbères dans nos rues, de sorte qu'il n'en serait plus question si les exhalaisons venaient à manquer (1).

Il est même reconnu qu'à certaines époques, un peu obscurcies, il est vrai, par la nuit des temps, la rareté de ces combustibles fut telle que le soleil épuisé s'éteignit faute d'aliment et resta quelquefois plus d'un mois sans pouvoir se rallumer. Accident des plus tristes, et dont la seule idée bouleversait Héraclite, ce digne et larmoyant philosophe de l'antiquité. Par-dessus tous ces systèmes nous avons encore l'opinion d'Herschel, qui regardait le soleil comme un magnifique et fort habitable séjour; la lumière qu'il donne ne venant, selon lui, que de certains nuages en-

(1) Arist. Meteor. l. 2, cap. 2. Id. Probl. s. 15. Stob. Eclog. phys. t. 1, p. 55. Bruck. Hist. phil. t. 1. p. 1154.

flammés, lumineux ou phosphoriques, qui nagent dans son atmosphère transparente (1).

Mais nous n'approfondirons pas davantage la nature du soleil, la solution de ce problème n'étant pas indispensable au développement de notre histoire ; nous laisserons là aussi les disputes embrouillées et interminables de nos philosophes sur la forme de ce globe, et, nous en tenant à la théorie avancée au commencement de ce chapitre, nous allons démontrer par l'expérience, le système de mouvement ci-dessus attribué à notre tournoyante planète.

Le professeur Van Podding Coft, (ou comme on pourrait le traduire en anglais Pudding-head) fut long-temps célèbre à l'université de Leyde par la profonde gravité de ses manières et un talent remarquable pour s'endormir au beau milieu de ses examens, au grand soulagement de ses brillans élèves, qui, grace à cette heureuse disposition, faisaient fièrement leur chemin au collège sans grand travail et fort à leur aise. Dans le cours d'une de ses leçons, le savant professeur, saisissant un vase plein d'eau, lui fit rapidement

(1) Phil. Trans. 1795. p. 72. 1801. p. 265. Nich. Phil. Journ. 1. p. 13.

décrire autour de sa tête un cercle aussi grand que la longueur de son bras put le lui permettre. L'impulsion par laquelle il le repoussait loin de lui représentait la force centrifuge, le mouvement rétrograde de son bras agissait comme force centripète, et la terre était figurée par le vase décrivant son orbite autour de la face ronde et enluminée du professeur, laquelle ne laissait pas que de donner une assez juste idée du soleil. Toutes ces particularités furent bien et duement expliquées à la foule d'élèves qui l'entourait bouche béante ; il leur apprit encore que ce même principe de gravitation qui retenait l'eau dans le vase empêchait aussi l'océan de se séparer de la terre dans ses rapides révolutions ; il leur dit, que si le mouvement de la terre venait à être soudainement arrêté, la force centripète la ferait à l'instant tomber dans le soleil, événement des plus fâcheux pour notre planète, et qui, s'il n'éteignait pas l'autre, pourrait du moins l'obscurcir considérablement. Il allait en dire bien plus, quand un polisson mal inspiré, un de ces esprits dévergondés qui ne semblent créés et mis au monde que pour le supplice des braves gens de l'espèce du docteur Pudding, voulant s'assurer de la justesse de l'expérience, arrête tout à coup le bras du professeur au moment précis où le vase

était à son zénith, et le voilà qui tombe avec une merveilleuse exactitude sur le crâne philosophique de notre instituteur. L'effet immédiat du choc de ces deux corps fut un son creux et un sifflement à peu près semblable à celui de l'eau tombant sur un fer rouge ; mais l'expérience démontra complètement la théorie, car le malheureux vase ne survécut pas à la chute et la face rubiconde du professeur Pudding, lançant les feux d'une inexprimable indignation, sortit du sein des eaux plus enflammée que jamais ; sur quoi les étudiants émerveillés se retirèrent beaucoup plus habiles qu'auparavant.

Une chose bien mortifiante et qui désespère maint laborieux philosophe, c'est que la nature refuse souvent de se prêter à leurs efforts les plus assidus et les plus pénibles. A peine l'un d'eux a-t-il inventé la plus ingénieuse, la plus naturelle même des théories, qu'il voit cette contrariante nature prendre à tâche de marcher en dépit de son système et de culbuter comme à plaisir ses principes les plus chers ; c'est une vexation aussi manifeste que peu méritée, puisqu'elle fait retomber tout le blâme du vulgaire et des ignorans sur le pauvre philosophe, pendant que la faute, loin de tenir à sa théorie qui est incontestablement exacte, appartient tout entière aux ca-

prices de dame nature qui , avec la coquetterie et la légèreté proverbiale de son sexe , semble réellement prendre plaisir à violer toutes les règles philosophiques , et à duper les plus savans et les plus infatigables de ses admirateurs. Il en fut ainsi de cette belle explication du mouvement de notre planète dont nous avons parlé ci-dessus. Il paraît que la force centrifuge a depuis long-temps cessé d'agir , pendant que son antagoniste conserve une admirable activité : le monde , selon la théorie telle qu'elle était , devait donc réellement tomber dans le soleil ; les philosophes , convaincus qu'il n'y manquerait pas , attendaient dans une inquiète impatience l'accomplissement de leurs pronostics..... Mais la maudite planète continua opiniâtrément sa course , malgré la raison , la philosophie , et toute une université de savans réunis pour l'arrêter. Les philosophes prirent ce tour en fort mauvaise part , et l'on croit qu'ils ne lui auraient jamais pardonné les affronts et les risées qu'elle leur attirait , si un brave homme de professeur ne s'était officieusement interposé comme médiateur entre les deux parties et n'avait effectué une réconciliation.

Voyant que le monde ne voulait pas se régler selon la théorie , il prit le parti de régler la théorie selon le monde. Il apprit donc à ses confrères les

philosophes, que le mouvement de la terre autour du soleil, une fois établi par le conflit d'impulsions décrit plus haut, devenait une révolution régulière et indépendante des causes qui l'avaient produite. Ses savans collègues se saisirent de cette opinion, trop heureux de trouver une explication quelconque qui pût les tirer déceimment de leur embarras ; et depuis cette ère mémorable, le monde, abandonné à lui-même, tourne *à sa guise autour du soleil sans qu'on lui fasse la moindre observation.*

CHAPITRE II.

Cosmogonie, ou création du monde. — Diverses excellentes théories par lesquelles on prouve que la confection d'un monde n'est pas une chose si difficile que bien des braves gens se l'imaginent.

AYANT ainsi rapidement donné à mon lecteur une idée du monde, de sa forme et de sa situation, il sera curieux sans doute de savoir d'où il vient et comment il fut créé ; et le fait est que l'éclaircissement de ces petites difficultés est absolument nécessaire à mon histoire ; sous ce point de vue, que si le monde n'eût pas reçu l'existence, il est

plus que probable que cette île célèbre , dans laquelle est située la ville de New-York, n'aurait pas existé non plus. La marche régulière de mon histoire exige donc que je commence par prouver la cosmogonie ou création du globe.

Ici, je préviens franchement mes lecteurs que je vais me plonger, pendant un chapitre ou deux, dans le labyrinthe le plus inextricable où historien se soit jamais risqué : je leur conseille donc de se cramponner aux basques de mon habit, de me marcher, s'il le faut, sur les talons, et de ne s'aventurer ni à droite ni à gauche, de peur de s'embourber dans quelque fondrière d'inintelligible érudition, ou de perdre la cervelle sous la grêle meurtrière des noms grecs qui vont siffler dans toutes les directions. Mais s'il s'en trouvait parmi eux de trop indolens ou de trop timides pour m'accompagner dans cette périlleuse entreprise, ils feront mieux de faire un petit crochet, et d'aller m'attendre au commencement de quelque chapitre moins épineux.

Nous avons mille versions contradictoires sur la création du monde ; et quoique les révélations divines nous en aient fourni une fort satisfaisante, chaque philosophe croit son honneur intéressé à nous en donner une meilleure. En ma qualité d'historien impartial, je crois de mon devoir de

mentionner les divers systèmes auxquels le genre humain a dû tant de lumières et d'édification.

Certains philosophes de l'antiquité ont regardé la terre et l'ensemble de l'univers comme étant la divinité même (1) ; cette doctrine fut chaudement défendue par Zénophanes et toute la secte des éleatiques, ainsi que par Strabon et par les péripatéticiens. Pythagore, de son côté, soutint le célèbre système numérique des monades, des diades et des triades, et, au moyen de son fameux nombre quatre, nous mit en lumière la formation du monde et le grand secret de la nature, sans compter les principes de la musique et de la morale (2). D'autres sages adoptèrent la théorie mathématique des carrés et des triangles, le cube, la pyramide et la sphère, le tétraèdre, l'octaèdre, l'icosaèdre et le dodécaèdre (3) ; pendant que d'autres défendaient le grand système élémentaire qui rapporte la création de notre globe et de tout ce qu'il contient aux combinai-

(1) Arist. ap. Cic. l. 1, cap. 3.

(2) Id. Metaph. l. 1, cap. 5. Id. de Cœlo. l. 3, cap. 1. Rousseau, Mém. sur la musique ancienne. p. 39. Plut. de plac. philos. l. 1, cap. 3.

(3) Tim. locr. ap. Plat. t. III. p. 90.

sons de quatre élémens matériels , l'air , la terre , le feu et l'eau , aidés d'un cinquième principe vivifiant et immatériel.

Je ne dois pas omettre non plus de mentionner le grand système des atomes enseigné par Moschus avant le siège de Troie , renouvelé par Démocrite de rieuse mémoire , perfectionné par Epicure , ce roi des bons vivans , et rajeuni par le rêveur Descartes. Mais j'évite de rechercher si les atomes , dont on dit que la terre est composée , sont éternels ou récents ; s'ils sont animés ou inanimés ; si , selon l'opinion des athées , le hasard seul les a rassemblés ; ou si , comme les théistes le soutiennent , leur arrangement provient d'une suprême intelligence (1). Si , en effet , le monde est une immense motte de terre privée de vie (2) , opinion qui a été vigoureusement soutenue par une armée de philosophes , à la tête de laquelle figure le grand Platon , ce sage modéré

(1) Arist. nat. auscult. l. II, cap. 6. Aristoph. Métaph. l. II, cap. 3. Cic. si de nat. Deor. l. 1, cap. 10. Justin mart. orat. ad gent. p. 20.

(2) Mosheim in cudw. l. 1, cap. 4. Tim. de Anim. mundi. Ap. Plat. l. 3. Mém. de l'acad. des Belles-lettres, t. XXXII, p. 19.

qui a versé les ondes glacées de la philosophie sur le principe vivifiant de l'union des sexes, et qui nous a enseigné la doctrine de l'amour platonique : doctrine d'une ineffable pureté, mais beaucoup mieux adaptée aux habitans imaginaires de son île d'Atlantis qu'à la race rebelle composée de chair et d'os qui peuple la petite et très-matérielle île que nous habitons.

Outre ces systèmes, nous avons encore la poétique théogonie d'Hésiode, d'après laquelle l'univers entier est le produit du mode régulier de procréation ; et l'opinion plausible d'autres auteurs que la terre est sortie du gros œuf de la nuit, qui, flottant dans le chaos, fut cassé par les cornes du bélier céleste. Burnet (1), pour éclaircir cette dernière doctrine, nous a favorisés d'une très-exacte peinture et d'une minutieuse description de la forme et de la contexture de cet œuf terrestre que l'on trouve avoir une étonnante ressemblance avec celui d'une oie. Ceux de mes lecteurs qui prennent un intérêt convenable à l'origine de notre planète apprendront avec plaisir que les sages les plus profonds de l'antiquité parmi les Chaldéens, les Perses, les Grecs et les Latins

(1) Theory of the Earth. b. 1. ch. 8.

semblent avoir vu tour à tour éclore cet étrange oiseau , et que leurs caquetages continués sur tous les tons et dans toutes les langues ont été transmis jusqu'à nos jours de philosophes en philosophes.

Mais , en citant rapidement les systèmes longtemps célèbres des anciens sages , je ne dois pas passer avec négligence sur ceux d'autres philosophes qui , quoique moins répandus et moins renommés , ont des droits égaux à notre attention , et une égale chance de vérité. Les Bramines , par exemple , ont consigné , dans les pages de leur divin Shastah , que l'ange Bistnoo , se transformant en un gros sanglier , plongea dans les profondeurs de la plaine liquide , et en rapporta la terre sur ses défenses ; alors Bistnoo enfanta une immense tortue et un serpent énorme , après quoi il posa le serpent debout sur le dos de la tortue , et la terre sur la tête du serpent (1).

Les philosophes nègres de Congo affirment que le monde fut fait de la main des anges , excepté leur pays , qui sortit immédiatement de celle du grand Être lui-même , pour qu'il fût parfait par excellence. Il s'appliqua surtout à en former les

(1) Holwell. Gent. Philos.

habitans ; il eut soin de les rendre aussi noirs que beaux , et lorsqu'il eut créé le premier homme , il fut si content de son ouvrage qu'il lui passa affectueusement la main sur le visage , caresse d'où provient l'aplatissement du nez chez lui et ses descendans.

Les philosophes Mohawks nous disent qu'une femme grosse tomba du ciel , qu'une tortue la prit sur son dos , parce que tout l'univers était couvert d'eau , et que cette femme , étant assise sur le dos de la tortue , plongeait ses mains dans l'eau , et en tira la terre , qui , par suite de cette opération , a fini par rester plus élevée que l'eau (1).

Mais je m'abstiens de citer un plus grand nombre de ces philosophes anciens et étrangers que leur déplorable ignorance , en dépit de toute l'érudition dont ils se vantent , réduisit à écrire dans des langues que peu de mes lecteurs peuvent entendre , et je me bornerai à mentionner brièvement quelques-unes des théories plus élégantes et plus intelligibles de leurs modernes successeurs.

Je citerai d'abord le grand Buffon , qui présume que ce globe fut originellement une masse

(1) Joh. Megop. Jun. account of maquas on mohawk indians. 1644.

de feu liquide produite par le choc d'une comète contre le soleil, comme des étincelles par celui de l'acier contre un caillou; que cette masse fut d'abord entourée de vapeurs grossières qui, se refroidissant et se condensant par la suite des temps, produisirent, suivant leurs densités respectives, la terre, l'eau et l'air, lesquels élémens s'arrangèrent d'eux-mêmes graduellement, d'après leur propre force de gravitation, autour de la masse brûlante et vitrifiée qui forme leur centre.

Hutton suppose au contraire que les eaux dominèrent d'abord universellement, et il s'épouvante de l'idée que la terre, qui ne peut manquer d'être usée un jour par la force des pluies, des rivières et des torrens, doit aller se confondre avec l'océan, ou, en d'autres termes, s'y dissoudre tout entière. Idée sublime! qui fait paraître bien mesquine l'histoire de cette tendre nymphe de l'antiquité qui versa tant de larmes qu'elle en fut transformée en fontaine, ou celle d'une bonne dame de la ville de Narbonne, qui, pour une incontinence de langue bien peu ordinaire à son sexe, fut condamnée à peler cinq cent mille trente-neuf bottes d'ognons, et dont les yeux se fondirent complètement en eau avant d'avoir rempli la moitié de cette pénible tâche.

Whiston, cet ingénieux philosophe émule de

Ditton dans ses recherches sur les longitudes, qui leur attirèrent de la part du malin Swift une épigramme très-piquante; Whiston, dis-je, s'est distingué par une admirable théorie de la terre. Il prétend que c'était originellement une planète dans l'état de chaos, mais qui, une fois choisie pour le séjour de l'homme, fut éloignée de son orbite excentrique, et reçut l'impulsion qui la fait tourner régulièrement autour du soleil, changement de direction qui fit succéder l'ordre à la confusion dans l'arrangement des parties qui la composent. Ce philosophe ajoute que le déluge fut produit par la rencontre intempestive de la queue trop humide d'une autre comète qui, jalouse sans doute du perfectionnement de sa rivale, donna ainsi la triste preuve que les corps célestes peuvent se laisser emporter par cet odieux sentiment, et que la discorde peut troubler la divine harmonie des sphères, si mélodieusement chantée par les poètes.

Mais je passe sur un assortiment très-varié d'excellentes théories, au nombre desquelles sont celles de Burnet, de Woodward et de Whitehurst, regrettant beaucoup que mon temps ne me permette pas d'en faire la mention qu'elles méritent, et je finirai par celle du célèbre docteur Darwin. Ce savant thébain, aussi

renommé pour la rime que pour la raison , non moins fameux par son aimable crédulité que par ses recherches sérieuses , et qui s'est prodigieusement avancé dans les bonnes grâces des dames en leur dévoilant les amours, les galanteries, les plaisirs, et autres scandales de la cour de Flore ; cet habile homme, dis-je, a enfanté un système digne de son inflammable imagination. Suivant lui , l'immense masse du chaos éclata subitement comme un baril de poudre, et , dans son explosion , lança au loin le soleil , qui, par une détonnation semblable, fit lui-même jaillir au loin la terre qui, éclatant à son tour, lança aussi la lune dans l'espace, si bien que d'explosion en explosion , le système solaire fut complètement formé, et très-systématiquement mis en branle (1).

Des lecteurs illétrés seront peut-être amenés à conclure du grand nombre de théories diverses auxquelles je viens de faire allusion , et dont chacune , si on l'examine scrupuleusement , sera trouvée d'accord dans toutes ses parties, que la création d'un monde n'est pas une tâche aussi difficile qu'ils l'avaient imaginé d'abord. J'ai signalé une vingtaine au moins de méthodes ingé-

(1) Darw. Bot. Garden. Part. 1 cant. 1, l. 105.

nieuses au moyen desquelles un monde peut être formé ; et je ne doute pas que , si quelques-uns des philosophes que j'ai cités avaient la disposition d'une comète facile à diriger, et celle du grand magasin philosophique nommé chaos , ils ne s'engageassent à fabriquer une planète aussi bonne, et meilleure même , si vous voulez les en croire , que celle que nous habitons.

Je ne puis donc m'empêcher de remarquer ici la bonté de la Providence , qui semble avoir créé tout exprès les comètes pour tirer les philosophes d'embarras ; grace à elles , ils opèrent , dans le système de la nature , des révolutions et des transitions plus soudaines que jamais la merveilleuse batte d'arlequin n'en a opéré dans une pantomime.

Si un de nos sages modernes , dans une de ses excursions théoriques parmi les étoiles , se trouvait jamais perdu au milieu des nuages , et en danger de tomber dans l'abîme du galimatias et de l'absurdité , qu'il saisisse seulement une comète au toupet , qu'il monte à cheval sur sa queue , et fouette cocher..... ! il galopera en triomphe comme un enchanteur sur son hippogriffe , ou une sorcière du Connecticut sur son manche à balai.

Il existe un vieux proverbe sur *un mendiant à cheval* , dont , pour le monde entier , je n'aurais

voulu faire l'application à ces respectables philosophes ; mais je dois avouer que , quand ils sont montés sur un de ces coursiers de feu , leurs courbettes me semblent aussi étranges que l'étaient jadis celles de Phaéton , quand il eut la prétention de diriger le char de Phébus. L'un pousse sa comète au plein galop contre le soleil , et fait jaillir la terre du choc ; un autre , plus modéré dans son allure , fait de la sienne une bête de somme portant au soleil un supplément régulier de chaleur et de feu ; un troisième , d'un tempérament plus combustible , menace de lancer sa comète sur la terre , comme une bombe , et de la faire sauter comme un magasin à poudre ; tandis qu'un quatrième , sans aucun égard pour notre planète et ses habitans , insinue que sa comète , un jour ou l'autre , tournant impoliment sa queue... (ma plume modeste a honte de l'écrire) oui , tournant sa queue de manière à inonder la terre , versera sur elle un second déluge : il est donc bien prouvé que les comètes ont été généreusement créées par la Providence au profit des philosophes et pour les aider dans leurs manufactures de systèmes.

Maintenant que j'ai signalé quelques-uns des plus remarquables qui se sont présentés à ma mémoire , je laisse à mes judicieux lecteurs l'entière liberté d'y faire un choix. Tous sont le fruit des

profonds calculs d'hommes savans , tous diffèrent essentiellement entre eux , et tous ont un droit égal à notre croyance. La tâche de toute secte philosophique a toujours été de souffler sur la chimère des sectes antérieures , pour y substituer quelque rêverie plus brillante , que remplaceront à leur tour les lubies de générations nouvelles. Il semblerait ainsi que le savoir et le génie dont nous sommes si fiers ont pour but unique de dévoiler les erreurs et les absurdités de ceux qui nous précèdent , et d'en inventer de toutes neuves que dévoileront un jour ceux qui nous suivront. Les systèmes sont de magnifiques bulles de savon dont s'amuse les grands enfans de la science , pendant que l'ignorant vulgaire les contemple avec une admiration stupide , et ennoblit ces savantes rêveries en les nommant sagesse. Il avait bien raison Socrate , quand il disait que les philosophes ne sont qu'une espèce de fous plus tranquilles que les autres , et qui s'occupent de choses tout-à-fait inexplicables , ou dont l'explication ne vaut pas le mal qu'ils se donnent.

Quant à moi , jusqu'à ce que les savans soient parvenus à s'arranger entre eux , je me contenterai de la version qui nous vient de Moïse , en quoi je ne fais que suivre l'exemple de nos ingénieux voisins du Connecticut , qui , lors de leur première

colonisation, proclamèrent que le pays serait gouverné par les lois de Dieu jusqu'à ce qu'ils eussent eu le temps d'en faire de meilleures.

Une chose cependant paraît certaine, d'après l'autorité unanime des philosophes ci-dessus mentionnés, qu'appuie d'ailleurs le témoignage de nos propres sens (lesquels, quoique très-sujets à nous tromper, peuvent néanmoins être admis avec précaution comme témoins accessoires); une chose paraît certaine, dis-je, et je l'avance sans hésitation comme sans crainte d'être contredit, c'est que ce globe a réellement été créé, et qu'il est composé de terre et d'eau; il paraît en outre qu'il est artistement divisé et morcelé en continens et en îles, au nombre desquelles je déclare hardiment que se trouve l'île célèbre de New-York, comme pourra s'en convaincre quiconque saura la chercher à sa place.

CHAPITRE III.

Comment le fameux navigateur Noé fut connu sous des noms indignes de lui, et comment il fut coupable d'une impardonnable imprévoyance, en n'ayant que trois fils. Grand embarras que cela cause aux philosophes. Découverte de l'Amérique.

NOÉ, le premier navigateur dont nous ayons entendu parler, engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. Beaucoup d'auteurs, à la vérité, affirment que ce patriarche eut plusieurs autres enfans. Berossus en fait le père des gigantesques Titans ; Methodius lui donne un fils nommé Jonitheus ou Jonicus, et quelques autres ont fait mention d'un fils nommé Thuiscou, duquel sont descendus les Teutons ou la nation teutonique, c'est-à-dire hollandaise.

Je regrette beaucoup que le plan de cet ouvrage ne me permette pas de satisfaire la louable curiosité de mes lecteurs en entrant minutieusement dans toutes les particularités de l'histoire du grand Noé. A la vérité une semblable entreprise entraînerait plus de difficultés que quelques gens ne l'imagineraient, car le bon vieux patriarche semble avoir été un grand voyageur dans son

temps, et s'être appelé d'un nom différent dans chacun des pays qu'il visita. Les Chaldéens, par exemple, en nous donnant son histoire, changent tout simplement son nom en celui de Xisuthrus, légère altération qui sera de bien peu d'importance aux yeux de l'historien versé dans la science des étymologies. Il semble également que, parmi les Chaldéens, il avait échangé le compas et la boussole contre le fastueux insigne de la royauté, car il porte le titre de monarque dans leurs annales. Les Égyptiens le célèbrent sous le nom d'Osiris, les Indiens sous celui de Menu. Les auteurs grecs et romains le confondent avec Ogygès, et les Thébains avec Deucalion et Saturne. Mais un peuple dont les ouvrages historiques sont justement regardés comme offrant à-la-fois plus d'authenticité et plus d'étendue, puisqu'il a connu le monde bien avant tous les autres, les Chinois, assurent que Noé et Fohi étaient une seule et même personne, et ce qui donne à cette assertion un air de vraisemblance, c'est que les littérateurs les plus éclairés admettent, comme un fait certain, que Noé voyagea en Chine (probablement pour se perfectionner dans l'étude des langues) à l'époque où s'élevait la tour de Babel, et le savant docteur Shackford nous apprend, en outre, que l'arche s'arrêta sur une montagne vers les frontières de la Chine.

On peut tirer plusieurs conséquences satisfaisantes de cette masse de conjectures raisonnables et de sages hypothèses ; mais je me contenterai du simple fait établi dans la Bible, savoir , que Noé engendra trois fils , Sem , Cham et Japhet. On s'étonne à quel point les plus grandes affaires de ce monde peuvent naître des chances les plus obscures , et combien les événemens les moins analogues , ou quelquefois même les plus opposés aux yeux de l'observateur vulgaire , sont pourtant l'inévitable conséquence les uns des autres ! La tâche du philosophe est de découvrir ces mystérieuses affinités , et le plus glorieux triomphe de son talent est de mettre pour ainsi dire à nu cet enchaînement de causes secrètes dont la révélation semble d'abord paradoxale à l'observateur inexpérimenté. Ainsi , par exemple , plusieurs de nos lecteurs s'étonneront sans doute du rapport que la famille de Noé peut réellement avoir avec cette histoire , et beaucoup d'autres resteront stupéfaits quand ils apprendront que l'histoire tout entière de cette quatrième partie du monde doit son origine et ses développemens à cette simple circonstance , que le patriarche n'eut que trois fils. A la preuve : Noé , comme plusieurs historiens dignes de foi l'ont dit , survivant seul après le déluge , et se trouvant , à ce titre , unique héritier et proprié-

taire de toute la terre à fief dominant , partagea ses domaines entre ses enfans. Il donna l'Asie à Sem , l'Afrique à Cham , et l'Europe à Japhet. Nous devons donc gémir mille et mille fois de ce qu'il n'ait eu que trois fils , car s'il en eût eu un quatrième , ce quatrième eût indubitablement hérité de l'Amérique , qui , grace à cette occasion , eût été tout naturellement arrachée à son obscurité , et alors des milliers d'historiens et de philosophes n'eussent point sué sang et eau pour former , entasser , compiler de misérables conjectures sur la première découverte et sur la population de ce pays. Noé cependant , ayant pourvu ses trois fils , ne regarda très-probablement notre pays que comme un de ces terrains vagues que les mers entraînent avec elles , et qui paraissent et disparaissent au moment où l'on y pense le moins ; aussi n'en dit-il pas un mot , et cet impardonnable silence du patriarche n'explique que trop le malheur qu'a eu l'Amérique de ne pouvoir venir au monde en même temps que les trois autres parties du globe.

A la vérité quelques écrivains l'ont justifié de ce tort envers la postérité , et ont attesté qu'il avait réellement découvert l'Amérique. Marc l'Escarbot , par exemple , écrivain français , doué de toute la solidité de pensée et de toute la profon-

deur de réflexion particulière à cette nation , pensait que cette partie du monde fut peuplée par les descendans immédiats de Noé , et que le vieux patriarche , qui conservait encore un grand goût pour la vie de marin , surveilla lui-même la transmigration. Le pieux et éclairé père Charlevoix , jésuite français, remarquable par cette aversion pour le merveilleux commune à tous les grands voyageurs, est complètement de la même opinion ; il va même encore plus loin , et détermine exactement la manière dont la découverte s'effectua ; ce fut par mer , et sous la direction immédiate du grand Noé. « Je l'ai déjà fait observer , » s'écrie le bon père avec toute l'indignation convenable , « prétendre que les petits-fils de Noé ne purent « pas pénétrer dans le Nouveau-Monde , ou qu'ils « n'y pensèrent jamais , est une supposition tout- « à-fait arbitraire : en effet , je ne vois aucune « raison qui puisse justifier une assertion pareille ! « Qui peut croire sérieusement que Noé et ses des- « cendans immédiats n'en sussent pas autant que « nous ? Que le constructeur et le pilote du plus « grand vaisseau qui ait jamais existé , d'un vais- « seau destiné à traverser des mers sans bornes , à « braver tant de rescifs et de bas-fonds , ait ignoré « ou négligé d'apprendre à ses descendans l'art de « naviguer sur l'Océan ? Donc ils naviguèrent sur

« l'Océan, donc ils naviguèrent vers l'Amérique ;
« donc l'Amérique fut découverte par Noé ! »

Néanmoins cette merveilleuse concaténation de raisonnemens , qui caractérisent le bon père d'une manière si frappante, s'adressant à la foi plutôt qu'à l'intelligence, se trouve victorieusement combattue par Haus de Laet, qui dit que c'est un véritable et ridicule paradoxe que de supposer que Noé ait jamais conçu la pensée de découvrir l'Amérique. Or, comme Haus est un écrivain hollandais, je suis disposé à croire qu'il a eu plus de rapports que ses compétiteurs avec les dignes habitans de l'arche, et qu'il a par conséquent puisé ses informations à une source plus exacte. C'est chose merveilleuse de voir combien les historiens deviennent de jour en jour plus intimes avec les patriarches et autres grands hommes de l'antiquité ! Or, comme l'intimité augmente avec le temps, et que les savans sont particulièrement curieux et sans façon dans leurs relations avec les anciens, je ne serais pas surpris que quelque écrivain futur s'avisât de nous donner gravement, sur la vie privée des hommes avant le déluge, des détails plus minutieux et plus précis que n'en contient la Bible, et que, cent ans plus tard, le journal de mer du bon Noé ne fût aussi connu des gens de lettres que les voyages du capi-

taine Cook ou la fameuse histoire de Robinson Crusoé.

Je ne perdrai pas mon temps à discuter la masse effrayante des autres suppositions, conjectures et probabilités sous le poids desquelles suent et s'échinent de malheureux historiens, pour tâcher de satisfaire les doutes d'un monde incrédule sur la première découverte de ce pays. On souffre à voir ces pauvres gens se démener, s'étouffer, haleter, pour entasser des volumes dont la vaine et lourde épaisseur ne renferme qu'absurdités ou fadaises. Cependant comme, par une infatigable assiduité, ils semblent avoir enfin établi, à la satisfaction générale, que ce pays *a été découvert*, je profiterai de leurs utiles travaux pour être extrêmement laconique sur ce point.

Je ne m'arrêterai donc pas à examiner si l'Amérique a été premièrement découverte par un vaisseau errant de cette célèbre flotte phénicienne qui, suivant Hérodote, explora toutes les côtes de l'Afrique, ou par cette expédition carthaginoise qui, d'après Pline le naturaliste, découvrit les îles Canaries; ou si elle fut reconnue et habitée, pendant quelque temps, par une colonie tyrienne, comme Aristote et Sénèque nous le font entendre.

Je ne rechercherai pas non plus si elle fut premièrement découverte par les Chinois, comme

Vossius l'avance avec une grande adresse , ni par les Norwégiens en 1002, sous Biorn ; ni par Behem, le navigateur allemand , comme M. Otto s'est efforcé de le prouver aux érudits de la savante ville de Philadelphie. Je n'examinerai pas davantage les réclamations plus récentes des Welshes , fondées sur le voyage que fit le prince Madoc , dans le onzième siècle , et dont il ne revint jamais ; d'où l'on tira , par la suite , la sage conclusion qu'il devait avoir été en Amérique , et cela par un argument tout simple : s'il n'y alla pas , où serait-il donc allé ? question qui ferme la bouche à tout disputeur à venir.

Mettant donc de côté toutes les conjectures déjà mentionnées , ainsi qu'un grand nombre d'autres également satisfaisantes , je prendrai pour certaine l'opinion vulgaire que l'Amérique fut découverte , le 12 octobre 1492 , par le génois Cristovallo Colon , qui , par une raison que je ne saurais découvrir , a été assez sottement nommé Colomb ; les voyages et les aventures de ce *colon* étant déjà suffisamment connues , je me dispenserai d'en parler ; je n'entreprendrai pas non plus de prouver que , d'après le nom de celui qui l'a découvert , ce pays aurait dû s'appeler *Colonia* , cela se démontre de soi-même.

Maintenant que j'ai si heureusement amené

mon lecteur de ce côté de l'Atlantique, je me le représente plein d'impatience d'entrer en jouissance de la terre promise, et d'espoir que je vais le mettre d'abord en possession ; mais que je perde la réputation d'écrivain méthodique si je le fais ! Non, non, très-curieux et trois fois savant lecteur (car vous êtes trois fois savant si vous avez lu tout ce qui précède, et vous le serez dix fois plus encore si vous lisez ce qui va suivre), nous avons, ma foi, bien d'autres choses à faire avant d'arriver à cette heureuse conclusion ! Croyez-vous, par hasard, que ceux qui ont découvert les premiers cette belle partie du monde n'aient eu qu'à débarquer pour trouver un pays tout disposé à les recevoir, et cultivé comme un jardin où ils pussent prendre leurs joyeux ébats ? Non, certes ! il leur fallut abattre des forêts, défricher des terres, dessécher des marais et exterminer des sauvages.

De même, avant de vous permettre d'errer au hasard dans vos nouveaux domaines, il me faut éclaircir des doutes, résoudre des questions, expliquer des paradoxes ; mais ces difficultés une fois vaincues, nous pourrons arriver joyeusement à la fin de notre histoire. Ainsi, la marche de mon ouvrage répétera celle de mon sujet, et en sera pour ainsi dire l'écho, comme la poésie, sui-

vant d'habiles critiques , est l'écho des sens ; ce qui est , en histoire , un perfectionnement que je réclame le mérite d'avoir inventé.

CHAPITRE IV.

Qui montre la grande difficulté qu'ont eue les philosophes à peupler l'Amérique. Comment il arriva que les aborigènes furent engendrés par hasard , au grand soulagement et à la grande satisfaction de l'auteur.

LA seconde tâche que nous ayons à remplir en suivant régulièrement le cours de notre histoire est de découvrir , si cela est possible , comment ce pays fut originairement peuplé : point qui abonde en difficultés inextricables ; car , à moins que nous ne prouvions que les aborigènes sont venus positivement de quelque part , on est capable , dans ce siècle sceptique , de soutenir qu'ils ne sont pas venus du tout : or , s'ils ne sont pas venus du tout , il est clair que ce pays n'a jamais été peuplé. Conclusion parfaitement conforme aux règles de la logique , mais entièrement contraire à tout sentiment humain , puisqu'elle assassine (syllogistiquement parlant) les innombrables aborigènes de cette région populeuse.

Pour échapper à cette argumentation meurtrière , pour sauver du néant , dont les menaçait la logique , tant de millions de créatures , nos semblables , que d'ailes d'oies ont été plumées ! que de fleuves d'encre ont été mis à sec ! que d'historiens savans , mais à tout jamais confondus , ont vainement frotté leur tête carrée ! Je m'arrête , frappé d'une terreur respectueuse , quand je contemple les volumineux ouvrages en différentes langues dans lesquels ils se sont efforcés de résoudre cette question si importante au bonheur de la société , mais si enveloppée dans les nuages d'une impénétrable obscurité. Historiens sur historiens se sont engagés dans le dédale sans issue d'argumens hypothétiques ; et après nous avoir fait battre toute une forêt d'in-octavo , d'in-quarto et d'in-folio , ils nous laissent , à la fin de cette ennuyeuse chasse , n'en sachant pas plus que quand nous l'avons commencée. C'est sans doute quelque sotte *battue* de cette espèce qui mit le poète Macrobe dans un si bel accès de colère contre la curiosité , qui n'est (dit-il dans ses vigoureux anathèmes) qu'un souci rongeur et mortel , qu'une vétilleuse application à des riens , qu'une sotte démangeaison de voir ce qui ne doit pas être vu , ou de faire ce qu'il sera inutile d'avoir fait.... Mais , revenons à notre histoire.

Je ne dirai rien ici (puisque j'en ai parlé dans mon dernier chapitre) du droit incontestable qu'ont les enfans de Noé d'être considérés comme les premiers auteurs de toute population dans ce pays. Après eux , les plus célèbres prétendans à ce titre sont les descendans d'Abraham : aussi , quand Christophe Colon (vulgairement appelé Colomb) découvrit les mines d'or d'Hispaniola (Saint-Domingue) , il en conclut , avec une finesse qui aurait fait honneur à un philosophe , qu'il avait retrouvé l'ancienne Ophir , d'où Salomon s'était procuré l'or qui servit à orner le temple de Jérusalem. Colon alla même jusqu'à imaginer qu'il avait vu les vestiges de fourneaux d'une construction véritablement hébraïque , qui servaient à purifier ce précieux métal.

Une si riche conjecture, édulcorée d'une extravagance si séduisante , était un appât trop tentant pour n'être pas immédiatement avalé par les goujons de la littérature ; et , tout prêts à jurer de son exactitude , de profonds écrivains offrirent tout de suite à l'appui leur cargaison habituelle d'autorités et de savantes conjectures. Vétablus et Robert Stéphens déclarèrent qu'il n'y avait rien de plus clair au monde. Arius , Montanus , affirment sans la moindre hésitation que Mexico est la véritable Ophir , et les Juifs les premiers

habitans du pays ; tandis que Ponevin , Becan et divers autres habiles écrivains s'emparent d'une prétendue prophétie du quatrième livre d'Esdras , et, bon gré mal gré, l'enfoncent comme une clé de voûte dans leur puissante hypothèse , dont elle leur semble assurer l'éternelle solidité.

Mais à peine avaient-ils élevé ce merveilleux échaffaudage qu'une lourde phalange d'auteurs opposés, ayant en tête le terrible Hollandais Hans de Laet , s'avance pesamment contre leur nouvel édifice , qui , renversé du premier choc , s'écroule et les couvre de ses débris. Le fait est que Hans de Laet détruit complètement toute prétention des Israélites à avoir été les premiers habitans de ce pays , et il attribue ces symptômes équivoques, ces traces de christianisme et de judaïsme qu'on dit avoir été retrouvées dans diverses provinces du Nouveau-Monde , à la malice du diable qui a toujours pris à tâche de singer le vrai Dieu. « Re-
« marque faite (dit l'érudit Padre d'Acosta) par
« tous les bons auteurs qui ont traité de la reli-
« gion des nations nouvellement découvertes , et
« qui , d'ailleurs , est fondée sur l'autorité des
« pères de l'Eglise. »

Quelques autres historiens (au nombre desquels je regrette d'être forcé de ranger Lopez de Gomara et Juan de Léri) donnent à entendre

que les Cananéens, étant chassés de la terre promise par les Juifs, furent saisis d'une telle frayeur qu'ils se mirent à fuir sans regarder derrière eux, jusqu'à ce que, s'arrêtant pour reprendre haleine, ils furent tout étonnés de se trouver sains et saufs en Amérique. Seulement, comme ils n'y apportèrent ni le langage, ni les manières, ni même les traits de leur nation, on suppose que, dans la précipitation de leur fuite, ils avaient oublié tout cela derrière eux ; mais je ne puis me ranger à cette opinion.

Comme ambassadeur, et Hollandais par dessus le marché, le savant Grotius a sans doute de grands droits à la vénération, cependant je ne m'arrêterai point avec lui à la supposition que l'Amérique septentrionale fut peuplée par une troupe de Norwégiens ambulans et que le Pérou fut fondé par une colonie de Chinois. Manco, ou Mango Capac, le premier des incas, étant Chinois lui-même, je me contenterai aussi de dire, en passant, que le père Kircher attribue la découverte de l'Amérique aux Egyptiens, Rudbeck aux Scandinaves, Charron aux Gaulois, Juffrédus Petri à un faible détachement de Frisons, Milius aux Celtes, Marinocus le Sicilien aux Romains, le Comte aux Phéniciens, Postel aux Maures, Martin d'Angleria aux Abyssiniens,

en ajoutant, d'après la très-sage opinion de de Laet, que l'Angleterre, l'Irlande et les Orcades peuvent aussi prétendre à cet honneur.

Je n'accorderai ni plus d'attention, ni plus de confiance à l'idée que l'Amérique soit cette fabuleuse région de Zipangri décrite par le voyageur vénitien Marco Polo, ni qu'elle renferme l'île tout aussi fabuleuse d'Atlantis dépeinte par Platon ; je n'examinerai sérieusement ni la païenne assertion de Paracelse, qui prétend que chaque hémisphère fut originairement pourvu d'un Adam et d'une Ève, ni l'opinion plus flatteuse du docteur Romagne (opinion soutenue par plusieurs autorités anonymes), qu'Adam était de race indienne, ni enfin l'étonnante conjecture de Buffon, Helvétius et Darwin, qui, au grand honneur de l'espèce humaine, la font descendre fortuitement d'une famille de singes!... à la vérité fort distinguée.

Je dois avouer que cette dernière conjecture me surprit d'une manière tout-à-fait désagréable. J'ai souvent vu le paillasse d'une pantomime, au moment où il ouvrait de grands yeux ébahis sur les gambades extravagantes d'arlequin, arraché tout à coup à son stupide étonnement par le sabre de bois qui lui tombait sur les épaules. J'étais loin de croire alors que je pusse jamais me voir

traité d'une façon aussi discourtoise , et qu'à l'instant même où je contemplerais le plus tranquillement ces graves philosophes ; rivalisant avec les héros de pantomime en bizarres métamorphoses, ils dussent se retourner soudainement vers moi , et , me prenant à partie ainsi que mes lecteurs, nous transformer en bêtes à l'aide d'une impertinente hypothèse. Je résolus dès ce moment de ne plus me compromettre avec aucun de leurs systèmes et de me borner désormais à détailler les moyens divers par lesquels ils font arriver les descendans de ces anciens et respectables singes sur le grand champ de bataille de leurs théories.

Cela s'est fait à l'aide de migrations par terre ou par mer ; ainsi Padre Joseph d'Acosta compte trois passages par terre, 1° par le nord de l'Europe, 2° par le nord de l'Asie , et 3° par les régions méridionales du détroit de Magellan. Le savant Grotius fait voyager agréablement ses Norwégiens à travers les rivières glacées et les bras de mer de l'Islande, du Groënland , de l'Estotiland et du Narembega ; et divers écrivains, au nombre desquels sont Angleria, de Hornn et Buffon , dans leur tendre sollicitude pour ces pauvres émigrans, ont lié les deux continens ensemble par une chaîne de *conjectures* si serrée qu'on pourrait certainement passer à pied sec de l'un à

l'autre; mais dans le cas où cela ne suffirait point, Pinkerton, ce vieux et laborieux compilateur, véritable manufacturier de géographies, a construit un pont de glace qui réunit tout naturellement les deux continens à quatre ou cinq milles de distance du détroit de Bering. Ce qui lui donne droit à la reconnaissance et aux remerciemens de tous les aborigènes errans qui ont jamais passé, ou qui passeront jamais sur ce pont.

On ne saurait trop s'affliger de ce qu'aucun des dignes écrivains ci-dessus mentionnés n'ait cru pouvoir commencer son travail sans se mettre d'abord en guerre ouverte contre quiconque avait traité avant lui le même sujet. On peut à cet égard les comparer à certain oiseau très-subtil qui, pour construire son nid, met en pièces ceux de tous les oiseaux voisins. Cette malheureuse propension tend cruellement à arrêter les progrès des lumières. Les meilleurs systèmes sont encore bien fragiles, et une fois livrés au courant, ils devraient du moins, s'il se peut, éviter de se briser l'un contre l'autre comme les deux pots de la fable qui voyageaient de compagnie.

Ma plus grande surprise est que, parmi tant d'écrivains que j'ai cités, aucun n'ait essayé de prouver que ce pays a été peuplé par des hommes venus de la lune, ou bien encore que ses habi-

tans y arrivèrent flottant sur des îles de glace, comme les ours blancs quand ils vont en quête sur l'Océan septentrional; ou en ballons, comme nos modernes aéronautes passent de Douvres à Calais, ou par magie, comme Simon Magus parcourant les étoiles; ou enfin, à la manière du fameux Scythe Abaris, qui, à califourchon sur sa flèche d'or, comme les sorcières de la Nouvelle-Angleterre sur leur manche à balai sanglant, fit de si prodigieux voyages avec cette bizarre monture que lui avait procurée l'Apollon hyperboréen.

Mais il existe encore une cause à laquelle la population de ce pays peut être attribuée, et j'ai réservé celle-ci pour la dernière parce qu'elle me semble valoir toutes les autres ensemble. C'est le hasard! En parlant des îles de Salomon, de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande, le savant père Charlevoix dit : « Enfin tous ces « pays sont peuplés, et il est *possible* que quelques-uns l'aient été par hasard. Or, s'ils purent « l'être de cette manière, pourquoi, en *même* « *temps* et par le *même* moyen, ne pourrait-il « pas en avoir été ainsi des autres parties du « monde? » Cette méthode ingénieuse de tirer des conséquences positives de prémisses seulement possibles, est un perfectionnement de la science

sylogistique, qui prouve la supériorité du révérend père sur Archimède lui-même ; car il peut ainsi faire tourner le monde sans avoir besoin de point d'appui pour son levier. Cette dextérité ne pouvait être surpassée que par celle avec laquelle le brave et vieux jésuite tranche plus loin le nœud gordien. Rien de plus simple, dit-il ; les habitans des deux hémisphères descendent bien certainement du père commun ; le père commun reçut du ciel l'ordre formel de peupler le monde, et en conséquence de cet ordre le monde fut peuplé ; il fallait pour cela vaincre toutes les difficultés..... et conséquemment toutes les difficultés furent vaincues. Pieux logicien ! comme il fait honte à tous ces laborieux faiseurs de systèmes par cette manière d'expliquer en quatre mots ce qui leur a coûté tant de volumes, pour prouver seulement qu'ils n'y connaissent rien !

De toutes les autorités déjà citées, ainsi que d'une quantité d'autres que j'ai consultées, mais que je passerai sous silence de peur de fatiguer le vulgaire des lecteurs, je puis seulement tirer les conclusions suivantes, qui toutefois suffisent heureusement à mon dessein ; 1° Que cette partie du monde a réellement été *peuplée* (c : q : f : d :), assertion d'ailleurs à l'appui de laquelle nous avons des preuves vivantes dans les nombreuses

tribus d'Indiens qui l'habitent; 2° qu'elle a été peuplée de cinq cents manières différentes, comme l'ont prouvé une foule d'auteurs qui, d'après leur ton d'assurance, semblent avoir été témoins oculaires de ce qu'ils affirment; 3° que les habitans de ce pays eurent une grande variété de pères, opinion sur laquelle il convient peut-être de nous étendre le moins possible, vu le tort qu'elle pourrait leur faire dans l'esprit du commun des lecteurs. Je crois donc que la question doit être à tout jamais abandonnée.

CHAPITRE V.

Dans lequel l'auteur tranche une immense question au moyen de l'homme dans la lune, ce qui non-seulement délivre des populations entières d'un grand embarras, mais encore met à fin cette introduction.

L'HISTORIOGRAPHE peut, sous certains rapports, se comparer à un chevalier errant qui, une fois jeté, pour établir sa réputation, dans une entreprise périlleuse, se sent obligé par l'honneur et la chevalerie à ne reculer devant aucun obstacle, à ne s'effrayer d'aucune fatigue, à défier enfin,

sans crainte et même sans hésitation, l'ennemi quel qu'il puisse être. C'est animé de ces sentimens que je saisis résolument ma plume, et me jette à corps perdu dans cette phalange de formidables questions et de subtils paradoxes qui, comme des dragons de feu et de sanguinaires géans, défendent les avenues de mon histoire, et voudraient m'en repousser quand je suis prêt à m'y faire jour. Dans ce moment même, s'élève devant moi une question colossale; il faut que nous nous prenions corps à corps, et ce n'est qu'après l'avoir pulvérisée que je pourrai faire un pas de plus dans mon historique entreprise; mais ce sera, j'espère, le dernier ennemi que j'aurai à combattre, et je pourrai, dès le livre suivant, faire entrer triomphalement mon lecteur dans le corps de mon ouvrage.

La question qui s'est ainsi soudainement élevée est celle-ci : quel droit eurent ceux qui découvrirent les premiers l'Amérique d'y débarquer et d'en prendre possession, sans consentement préalable des habitans, ou sans concession d'indemnité pour leur territoire? Question vivace qui a soutenu tant de formidables assauts torturé l'esprit de tant d'honnêtes personnes et qui, tant qu'elle ne sera pas résolue, ou plutôt anéantie, laissera, il faut l'avouer, les dignes habitans de l'Amérique sans titres ni droits valides pour posséder

tranquillement et en sûreté de conscience , le sol sur lequel ils vivent!!!

La première source de droit acquis à la propriété d'un pays est *sa découverte* ; car tous les hommes ayant un droit égal à toute chose qui n'est la propriété de personne, il s'ensuit que toute nation qui découvre un pays inhabité , et qui en prend possession , est considérée comme jouissant de ce pays en pleine, absolue et incontestable propriété (1).

Cette proposition une fois admise, il s'ensuit clairement encore que les Européens qui visitèrent les premiers l'Amérique doivent être considérés comme l'ayant découverte, puisqu'il suffit, pour établir ce fait, de prouver que ce pays était entièrement inhabité par des hommes avant leur arrivée. A la vérité, ce point semblerait d'abord offrir quelque difficulté ; car il est bien reconnu que, dans cette partie du monde, se trouvaient abondamment certains animaux qui, marchant droits sur deux pieds, avaient, par cela même, dans leur aspect, quelque chose de l'homme, proféraient certains sons intelligibles, assez semblables à un langage, et offraient enfin une

(1) Grotius. Puffendorf. t. v. Wattel. t. 1, cap 18, etc.

analogie extraordinaire avec l'espèce humaine. Mais les zélés et savans pères qui faisaient partie de l'expédition de la découverte dans l'intention d'étendre le royaume des cieux, en établissant sur la terre de riches couvens et de puissans évêchés, éclaircirent bientôt ce point à la grande satisfaction de Sa Sainteté, et de tous les chrétiens faiseurs de voyages et de découvertes.

Les bons pères prouvèrent clairement, et, nul Indien n'écrivant le contraire, il fut regardé comme démontré que l'espèce d'animaux à deux jambes, ci-dessus mentionnée, n'était autre chose que de véritables cannihales, d'horribles monstres, des géans même pour la plupart. Or, on sait qu'errante et sauvage, cette dernière race a toujours été, depuis Gog, Magog et Goliath, considérée comme hors la loi, et poursuivie sans quartier par tout historien, chevalier errant, ou faiseur de ballades. Il est vrai de dire aussi que le philosophe Bacon, parlant des Américains, les déclare *proscrits* par les lois de la nature elle-même, comme livrés à la coutume barbare de sacrifier des hommes, et de se nourrir de chair humaine.

Encore toutes ces preuves de leur barbarie absolue ne sont-elles pas les seules qui l'attestent : parmi beaucoup d'autres écrivains éclairés, Ulloa nous dit : « Leur imbécillité est si évidente qu'on

« peut à peine se former d'eux une autre idée que
« celle qu'on a des brutes. Rien ne trouble la
« tranquillité de leur ame, également insensible
« aux désastres et à la prospérité. Quoique à
« moitié nus ils sont aussi contents qu'un monar-
« que sous le plus magnifique vêtement. La
« crainte ne fait aucune impression sur eux, et
« ils sont tout aussi peu accessibles au respect. »
L'autorité de M. Bouguer vient encore à l'appui
de ces témoignages. « Il est difficile d'exprimer à
« quel point va leur indifférence pour la richesse
« et tous les avantages qui en dérivent. On ne
« sait trop avec quoi les tenter quand on veut
« leur persuader de rendre quelque service.
« Il est inutile de leur offrir de l'argent, car
« ils vous répondent qu'ils n'ont pas faim. » Va-
negas confirme toutes ces assertions en ces termes :
« Quant à l'ambition, ils n'en ont aucune ; ils ai-
« ment beaucoup mieux passer pour forts que
« pour vaillants. Honneur, réputation, richesses,
« emplois, distinctions, tous ces objets d'ambi-
« tion pour nous sont inconnus parmi eux ; de
« sorte que cette source féconde de nos actions,
« cette cause d'où naissent, dans le monde, tant
« de biens *imaginaires* et tant de maux *vérita-*
« *bles*, n'a sur eux aucune influence. En un mot,
« on peut comparer ces malheureux aux enfans

« chez qui le développement de la raison n'est pas complet. »

Toutes ces singularités, qui, dans l'ancienne Grèce, pays barbare il est vrai, eussent assuré aux Américains l'immortel honneur de savoir mettre en pratique les austères maximes de tempérance dont la seule théorie valut à quelques vieux Grecs la réputation de sages et de philosophes; eh bien, ces mêmes singularités furent pourtant regardées, dans l'état actuel des choses, comme une preuve sans réplique de la nature la plus abjecte et la plus abrutie, d'une nature enfin tout-à-fait au-dessous de l'espèce humaine. Mais les charitables pères qui avaient entrepris de métamorphoser ces malheureux sauvages en bêtes brutes par la puissance de leurs argumens, corroboraient cette opinion de preuves plus fortes encore. Certains théologiens du seizième siècle, (Lullus, entre autres), affirment que les Américains vont tout nus, et qu'ils n'ont point de barbe. « Ils n'ont rien de l'animal raisonnable, » dit Lullus, excepté le masque. » Encore s'arrangea-t-on pour que ce masque ne leur servît pas à grand'chose, car on s'aperçut bientôt qu'ils avaient la peau horriblement cuivrée. Or, être cuivré, c'est tout juste comme être nègre, être nègre c'est être noir, et le noir (disaient en se signant pieu-

sement les bons pères), le noir est la couleur du diable! donc, avec un épiderme cuivré, c'est-à-dire noir, c'est-à-dire diabolique, on ne peut avoir droit ni à la propriété, ni même à la liberté individuelle, car la liberté est une déesse trop brillante pour s'aller enfouir dans des temples aussi ténébreux. On sent qu'une telle réunion de circonstances dut pleinement convaincre les vertueux compagnons de Cortès et de Pizarre, que ces mécréans n'avaient aucun titre au sol qu'ils infestaient, que c'était une engeance perverse, illétrée, sans langage, sans barbe, noire jusqu'à la moelle des os; enfin, de véritables bêtes fauves, et, comme telles, devant être enchaînées ou exterminées.

D'après ces argumens donc, et un grand nombre d'autres non moins concluans que je me dispenserai d'énumérer, il fut clairement démontré que cette belle partie du globe, quand elle fut visitée pour la première fois par les Européens, n'était qu'un vaste désert, sans autres habitans que les bêtes féroces dont les rugissemens troublaient seuls cette affreuse solitude, et que les visiteurs transatlantiques en acquirent la propriété incontestable par *droit de découverte*.

Ce premier droit pleinement établi, nous arrivons naturellement au second, qui est le *droit*

acquis par la culture. « *La culture du sol,* » nous dit-on, « est une obligation imposée à l'homme par la nature, la terre entière est destinée à la nourriture de ses habitans, mais elle serait incapable d'y subvenir si elle n'était point cultivée; chaque nation est donc obligée, par la loi naturelle, à cultiver le terrain qui lui est tombé en partage. Ces peuples qui, comme les anciens Germains et les Tartares modernes, dédaignent de cultiver le pays fertile qu'ils possèdent, et préfèrent vivre de rapine, se manquent à eux-mêmes, et méritent d'être *exterminés* comme des *bêtes sauvages et pernicieuses* (1). »

Il est notoire que les sauvages ne connaissaient pas du tout l'agriculture quand ils furent découverts par les Européens; qu'ils menaient, au contraire, une vie vagabonde, scandaleuse et désordonnée, errant de place en place et se gorgeant des biens que leur offrait d'elle-même une nature prodigue, sans qu'ils fissent jamais rien pour en obtenir davantage. Or, nous avons incontestablement démontré que la volonté du ciel était que la terre fût labourée, ensemencée, fumée, disposée en villes, villages, fermes, maisons de cam-

(1) Wattel. t. 1, ch. 17.

pagnes , jardins d'agrémens et promenades publiques , toutes choses auxquelles les Indiens n'entendaient rien ,..... donc ils négligeaient les avantages que leur avait départis la Providence , donc ils n'étaient que les paresseux intendans de cette terre féconde , donc ils n'y avaient nul droit , donc ils méritaient d'être exterminés !!!

Les Indiens , il est vrai , pouvaient dire pour leur défense , qu'ils tiraient de la terre assez pour leurs besoins ; que la chasse leur fournissait assez de gibier ; qu'en joignant à cela les racines et les fruits sauvages , il y avait de quoi suffire à la frugale variété de leurs repas , et que le ciel n'ayant destiné la terre qu'à servir de séjour à l'homme et à satisfaire ses besoins , tant que cette destination était accomplie , la volonté du ciel l'était aussi. Mais de pareilles raisons prouvent seulement combien ils méritaient peu les biens dont ils étaient entourés. Moins ils avaient de besoins , plus ils étaient réellement sauvages , car la science est en quelque sorte une augmentation de désirs , et c'est le nombre de ses désirs , aussi bien que leur violence , qui établit la supériorité de l'homme sur la brute. Les Indiens donc , par cela même qu'ils étaient presque sans besoins , étaient de vrais animaux irraisonnables ; et il était strictement juste qu'ils fissent place aux Européens , qui

ayant mille fois plus de besoins qu'eux , tireraient conséquemment mille fois plus de profit de la terre , et rempliraient plus complètement la volonté du ciel. D'ailleurs Grotius , Lauterbach , Puffendorf , Titius et beaucoup d'autres sages qui ont envisagé convenablement la matière , ont décidé que chasser , abattre des bois , creuser des puits ne saurait donner la propriété d'un pays.

La possession n'en est vraiment acquise que par la démarcation précise de ses limites , et par l'intention manifestée de le cultiver. Or , comme les sauvages (probablement faute d'avoir lu les auteurs susdits) n'avaient rempli aucune de ces formalités indispensables , il s'en suivait clairement qu'ils n'avaient aucun droit au sol , et qu'il était complètement à la disposition des premiers arrivans , qui avaient plus de connaissance , plus de besoins , et des désirs plus élégans , c'est-à-dire plus artificiels que les leurs.

Donc , en entrant dans un pays inculte et nouvellement découvert , les nouveaux venus ne faisaient que prendre possession de ce qui , suivant la doctrine ci-dessus , était leur légitime propriété ; donc , en s'opposant à eux , les sauvages envahissaient leurs justes droits , enfreignaient les lois immuables de la nature , et contrecarraient la volonté du ciel. Donc il y avait , dans l'espèce , transgression ,

vol, impiété ; donc ils offensaient à la fois Dieu et les hommes ; donc, enfin, ils devaient être exterminés.

Mais un droit plus incontestable qu'aucun de ceux que j'ai mentionnés, un droit que mon lecteur admettra bien plus facilement encore s'il est doué d'entrailles charitables et philanthropiques, c'est le droit acquis par le bienfait de la civilisation. Tout le monde sait dans quel déplorable état furent trouvés ces pauvres sauvages ! Non-seulement ils manquaient des douceurs de la vie, mais, ce qui est encore pire, ils étaient assez infortunés pour ne pas même sentir leur malheureuse situation. Mais les charitables Européens n'eurent pas plus tôt aperçu leurs misères, qu'ils se mirent immédiatement en devoir de les soulager et de les guérir. Ils introduisirent parmi eux le rhum, le genièvre, l'eau-de-vie et autres soutiens de l'existence, et il est étonnant combien les pauvres sauvages apprirent vite à estimer ces bienfaits. On leur fit également connaître mille remèdes au moyen desquels s'obtient le soulagement ou la cure des maladies les plus invétérées ; et pour qu'ils pussent mieux apprécier ces remèdes en jouissant de leurs avantages, on commença par leur communiquer les maladies qu'ils devaient guérir. Grace à ces moyens et à mille autres semblables,

la condition de ces *pauvres sauvages* fut singulièrement améliorée ; ils acquirent mille besoins qu'ils avaient ignorés jusqu'alors , et comme on a d'autant plus de sources de bonheur qu'on a plus de ~~désirs~~ à satisfaire , on en fit incontestablement des êtres beaucoup plus heureux.

Mais la branche de civilisation la plus importante , et celle qui a été le plus chaudement prônée par les pieux et zélés pères de l'église romaine , c'est la connaissance de la religion chrétienne. C'était vraiment un spectacle fait pour inspirer l'horreur que de voir ces sauvages , dans leur affreuse et coupable ignorance du vrai culte , s'enfoncer et se perdre parmi les ténébreuses voies du paganisme. On convient , il est vrai , qu'ils n'étaient ni fripons , ni voleurs , on reconnaît leur sobriété , leur frugalité , leur continence , on avoue qu'ils tenaient scrupuleusement leur parole ; mais c'est en vain qu'ils se seraient toujours bien conduits , tant qu'ils ne le faisaient pas par précepte. Les nouveaux venus firent donc de leur mieux pour les amener à embrasser et à pratiquer la vraie religion , et ils employèrent pour cela tous les moyens..... excepté toutefois celui de prêcher d'exemple.

Mais , malgré tant de travaux pour leur bien , telle était l'ingratitude et l'opiniâtreté de ces mi-

sérables qu'ils refusaient de reconnaître les étrangers pour leurs bienfaiteurs, et persistaient à regarder comme fausses les doctrines qu'on s'efforçait de leur inculquer, alléguant insolemment que, d'après leur conduite, les avocats du christianisme semblaient n'y pas croire eux-mêmes. N'en était-ce pas trop pour la patience humaine? Ne devait-on pas supposer que les généreux habitants de l'Europe, blessés par l'incrédulité, découragés par l'imperturbable obstination de ces têtes de fer, auraient abandonné pour jamais leurs rivages et les auraient rendus à leur ignorance et à leurs misères primitives? Mais non; tel était leur zèle pour opérer le bien-être temporel et l'éternel salut de ces païens, qu'ils passèrent des moyens de persuasion les plus doux à ceux de la plus cruelle et de la plus affreuse persécution! Ils lâchèrent sur le pays une armée entière de moines fanatiques et d'assassins furieux. Ils purifièrent les habitans par le fer et par le feu, par la corde et par le fagot. Mais il faut dire aussi qu'à la suite de ces vigoureuses mesures la religion d'amour et de charité fit des progrès si rapides qu'au bout d'un très-petit nombre d'années il n'existait pas dans l'Amérique méridionale un cinquième des mécréans qu'on y avait trouvés lors de sa découverte.

Est-il un droit à la propriété que les colons européens pussent jamais invoquer plus victorieusement que celui-ci ? Des nations entières d'ignorans sauvages n'ont-elles pas connu , par eux seuls , mille besoins impérieux , mille jouissances indispensables dont elles ne soupçonnaient même pas l'existence ? enfumées comme le renard dans son terrier , n'ont-elles pas été chassées du repaire de l'ignorance et dirigées , à coup de fouet , des voies de la perdition , vers celle du salut ? ne les a-t-on pas débarrassées de ces choses temporelles (vaines babioles , profits impurs où s'attachent les pensées mondaines et qui n'engageaient que trop les leurs) pour leur apprendre , au contraire , à mettre toutes leurs affections dans les choses célestes ? enfin , pour m'exprimer comme un révérend moine espagnol écrivant à son supérieur : « Est-il homme assez effronté pour dire que ces « sauvages païens aient cédé à leurs bienfaiteurs « rien de plus qu'une chétive récompense , en « leur abandonnant un misérable petit coin de « cette planète de boue , en échange d'un glorieux « héritage dans le royaume des cieux ? »

Voilà donc le droit complètement établi sur trois principes incontestables dont chacun en particulier était plus que suffisant pour légitimer la propriété des régions nouvellement découvertes

de l'Amérique. Mais dans certaines portions de cette délicieuse partie du globe, le droit de découverte a été si vigoureusement soutenu, l'influence de la culture si habilement étendue, les intérêts du salut et de la civilisation suivis avec tant de zèle, qu'en y joignant leur cortège ordinaire de guerres, de persécutions, d'oppressions, de maladies et autres maux partiels trop souvent inséparables des plus grands biens, les sauvages aborigènes ont fini, de manière ou d'autre, par être entièrement détruits, et voilà comme j'arrive d'emblée à un quatrième droit qui vaut tous les autres ensembles ; car les prétendants naturels au sol étant tous morts et enterrés sans qu'il en reste un seul pour hériter du terrain ou le disputer, les Espagnols, comme successeurs immédiats, entrent en possession du pays aussi clairement que le bourreau entre en possession des habits du malfaiteur. Soutenus d'ailleurs par Blackstone (1), ainsi que par tous les autres légistes, ils peuvent narguer l'expropriation, défier toute sommation de vider les lieux, et ce dernier droit peut être intitulé : *droit par extermination*, ou, en d'autres termes, *droit de la poudre à canon*.

(1) Bl. Comm. b. 2. c. 1.

Mais de peur qu'il ne reste quelque scrupule de conscience sur cet article , et pour fixer à tout jamais la question de droit , sa sainteté le pape Alexandre VI publia une bulle par laquelle il octroyait généreusement la partie du monde nouvellement découverte aux Espagnols et aux Portugais , qui , ayant ainsi les lois et l'Évangile de leur côté , et enflammés d'ailleurs d'un grand zèle spirituel , ne se montrèrent ni plus favorables ni plus affectueux pour les sauvages païens , mais poursuivirent l'ouvrage de la découverte , de la colonisation , de la civilisation et de l'extermination , avec dix fois plus de violence que jamais.

C'est ainsi que les bons Européens qui les premiers découvrirent l'Amérique acquirent des droits évidens au sol , et non-seulement au sol , mais aussi à l'éternelle reconnaissance de ces sauvages infidèles , pour être venus de si loin , avoir affronté tant de périls par mer et par terre , et pris des soins si infatigables , sans autre but que d'améliorer leur déplorable , misérable et damnable condition ; pour leur avoir fait connaître les douceurs de la vie ; pour avoir introduit parmi eux les lumières de la religion , et , finalement , pour les avoir expédiés hors de ce monde , et envoyés jouir des récompenses de l'autre !

Mais, considérant que nous autres mortels égoïstes

ne saisissons jamais si bien un argument que quand il porte d'aplomb sur nos intérêts , ayant de plus et particulièrement à cœur que cette question soit et reste jugée sans retour, j'établirai , par hypothèse, un cas semblable , comme moyen d'attirer franchement l'attention de mes lecteurs.

Supposons donc que les habitans de la lune , par un avancement extraordinaire dans les sciences, et par une connaissance profonde de cette philosophie lunaire vers laquelle les bons habitans de notre globe n'ont pu tenter seulement de prendre leur vol sans en avoir la vue troublée et le cerveau fêlé ; supposons, dis-je , que les habitans de la lune fussent ainsi arrivés à un tel empire sur tous leurs moyens d'action , à un état de perfectionnement si désirable, qu'ils pussent maîtriser les élémens, et naviguer dans les régions illimitées de l'espace ; supposons encore que dans le cours d'un voyage en l'air pour faire des découvertes parmi les étoiles, tout un équipage égaré de ces navigateurs aériens vînt échouer sur cette planète étrangère.

Je supplie ici mes lecteurs d'être assez charitables pour ne pas sourire, faute trop fréquemment commise par les lecteurs superficiels quand ils parcourent les graves spéculations des philosophes ; je suis loin , en ce moment, de me permettre la moindre plaisanterie , et la supposition que je viens

de faire n'est pas aussi étrange que quelques-uns pourraient la juger. Mon esprit s'est long-temps et sérieusement tourmenté d'une question aussi grave qu'épineuse ; souvent , bien souvent même , dans le cours de mes soucieuses rêveries , dans mes angoisses pour le salut et le bien-être de ma planète natale , j'ai passé de longues nuits sans sommeil à me demander et à rebattre lequel était le plus probable , que nous dussions les premiers découvrir et civiliser la lune , ou que la lune dût elle-même découvrir et civiliser notre globe ? Le prodige de faire voile dans les airs et de croiser parmi les étoiles ne serait pas du tout plus étonnant et plus incompréhensible pour nous , que ne le fut , pour de simples et innocens sauvages , l'Européen traversant , sur des châteaux flottans , l'immensité des mers. Nous avons déjà découvert l'art de cotoyer les bords aériens de notre planète au moyen de ballons , comme les sauvages avaient trouvé le moyen de s'aventurer le long de leurs rivages dans des canots , et la disproportion entre nos ballons et les véhicules aériens des philosophes de la lune pourrait bien n'être pas plus grande que celle qui existait entre les canots d'écorce des sauvages et les puissans vaisseaux de ceux qui les découvrirent. Je pourrais poursuivre ici une chaîne interminable de spéculations semblables ; mais comme elles se-

raient de peu d'importance pour mon sujet , je les abandonne à mon lecteur (particulièrement si c'est un philosophe) comme des matières dignes de toute son attention.

Or , pour en revenir à mon hypothèse , supposons que les visiteurs aériens dont j'ai parlé soient doués de connaissances bien supérieures aux nôtres , c'est-à-dire qu'ils nous surpassent dans le grand art de l'extermination , qu'ils soient montés sur des hippogriffes , protégés par des boucliers impénétrables , armés de rayons concentrés du soleil , et munis de vastes machines pour lancer d'énormes pierres de la lune. Supposons enfin , si notre vanité veut bien le permettre , supposons-les aussi supérieurs à nous en connaissances , et par conséquent en pouvoir , que les Européens l'étaient aux Indiens lors de la première découverte de l'Amérique. Tout cela est très-possible ; si nous en jugeons autrement ce n'est que par orgueil , et je répondrais bien qu'avant d'avoir vu les blancs armés de toutes les terreurs du fer étincelant et de la poudre tonnante , les pauvres sauvages , bien convaincus de leur supériorité en sagesse , en vertu , en pouvoir et autres perfections , ne se croyaient pas moins franchement au-dessus de tous les êtres créés que ne le pensent aujourd'hui les fiers habitans de la vieille Angleterre , le

très-léger peuple français, et même les citoyens, si contents d'eux, de cette très-éclairée république.

Supposons, en outre, que les voyageurs aériens, trouvant que cette planète n'est qu'un affreux désert habité par nous, pauvres sauvages, espèces de bêtes fauves, en prennent possession formelle au nom de sa très-gracieuse et très-philosophique excellence l'homme de la lune; voyant cependant que leur nombre ne suffit pas pour l'assujettir complètement, vu la barbarie féroce de ses habitants, ils prendront pour otages notre digne président, le roi d'Angleterre, celui de France, l'empereur d'Haïti, le grand roi de Bantam, et retourneront dans leur planète natale, les emmenant à leurs cours, comme les chefs indiens furent menés et donnés en spectacle dans celles de l'Europe.

Se prosternant alors de la manière exigée par l'étiquette, et s'adressant au puissant homme de la lune, voici à peu près, si je ne me trompe, en quels termes ils le harangueront :

« Sérénissime et puissant potentat, dont les
« états s'étendent aussi loin que la vue peut at-
« teindre, toi qui as la grande Ourse pour monture,
« qui te sers du soleil comme d'un miroir, qui
« gouvernes seul et à ton gré les marées, les foux
« et les crabbes; nous, tes très-humbles sujets,

« arrivons à l'instant d'un voyage de découverte,
« dans le cours duquel nous avons débarqué sur
« cette petite planète obscure et bourbeuse que tu
« vois rouler au loin , et en avons pris possession.
« Les cinq monstres bizarres que nous avons ame-
« nés en ton auguste présence étaient jadis des
« chefs très-importans parmi leurs sauvages com-
« patriotes, race d'êtres totalement dépourvus
« des attributs communs à l'humanité , et différant
« en tout des habitans de la lune, puisqu'ils portent
« leurs têtes sur leurs épaules au lieu de la porter
« sous le bras , qu'ils ont deux yeux au lieu d'un ,
« qu'ils sont entièrement privés de queue , et que
« leur peau , ridiculement bigarrée , offre particu-
« lièrement une horrible blancheur au lieu de la
« jolie teinte vert pomme qui nous distingue.

« Nous avons, de plus , trouvé ces misérables
« sauvages plongés dans un état d'excessive igno-
« rance et de dépravation , chaque homme vivant
« scandaleusement avec sa propre femme , et éle-
« vant ses enfans particuliers , au lieu de suivre
« tout bonnement cette douce loi de la nature et
« de la philosophie lunaire qui veut que les femmes
« soient en commun. En un mot , ils ont à peine
« une lueur de vraie philosophie , et ne sont réel-
« lement que de francs hérétiques , des ignorans et
« des barbares. Prenant donc compassion de ces

« misérables habitans du monde sublunaire, nous
« avons tâché, pendant que nous séjournions sur
« leur planète, d'introduire parmi eux les lu-
« mières de la raison et les avantages dont on jouit
« ici ; nous les avons abondamment régalez de clair
« de lune et abreuvés d'oxide nitrique qu'ils ava-
« laient avec une incroyable voracité, particuliè-
« rement les femelles. Nous nous sommes égale-
« ment efforcés de leur inculquer les préceptes de
« notre philosophie. Nous avons insisté sur la né-
« cessité, pour eux, de secouer les misérables en-
« traves de ce qu'ils appellent religion et sens com-
« mun, pour adorer la profonde, toute-puissante et
« toute parfaite vertu, et l'extatique, constante et
« immuable perfection. Mais telle était l'inconce-
« vable obstination de ces misérables sauvages,
« qu'ils ont persisté à demeurer attachés à leurs
« femmes et à leur religion, ne comptant absolu-
« ment pour rien les sublimes doctrines de la lune ;
« ils ont même poussé le blasphème jusqu'à dire
« (entre autres abominables hérésies) que cette
« ineffable planète n'était qu'un fromage. »

A ces mots, le grand homme de la lune (qui est un philosophe très-profond) entrera dans une horrible colère, et, possédant sur les choses qui ne lui appartiennent pas une autorité toute pareille à celle qu'exerçait autrefois sa sainteté le pape, il lancera

aussitôt une formidable bulle , spécifiant : « que
« certain équipage de lunatiques ayant dernière-
« ment découvert une nouvelle planète appelée la
« Terre , s'en étant mis en immédiate possession ;
« considérant que ladite planète n'est habitée que
« par une race d'animaux à deux jambes , qui
« portent leurs têtes sur leurs épaules au lieu de la
« porter sous le bras ; que lesdits animaux sont in-
« capables de parler la langue lunatique , qu'ils ont
« deux yeux au lieu d'un , qu'ils sont dépourvus
« de queue , et qu'ils ont la peau d'une horrible
« blancheur au lieu de l'avoir vert pomme ; à ces
« causes , et pour une foule d'autres non moins
« péremptoires , les animaux susdits doivent être
« et seront regardés comme inhabiles à posséder
« quoi que ce soit sur la planète qui en est infestée ,
« et dont la propriété reste acquise de plein droit à
« ceux qui les premiers en ont fait la découverte ;
« il sera , de plus , permis et même enjoint à qui-
« conque voudra se rendre , comme colon , sur la-
« dite planète , d'employer tous les moyens pos-
« sibles pour arracher ces infidèles sauvages aux
« ténèbres du christianisme , et pour les rendre
« complètement lunatiques. »

En conséquence de cette bienveillante bulle ,
nos bienfaisans philosophes se mettent à l'ouvrage
avec un zèle tout philanthropique ; ils se saisissent

de nos fertiles territoires, nous chassent de nos légitimes possessions, nous débarrassent de nos femmes, et quand nous sommes assez déraisonnables pour nous plaindre, ils se tournent vers nous, et nous disent : « Misérables barbares ! ingrats coquins ! n'avons-nous pas fait des milliers de lieues pour améliorer votre vile planète ? Ne vous avons-nous pas gorgés de clair de lune, enivrés d'oxide nitrique ? notre astre ne vous éclaire-t-il pas toutes les nuits ? Et vous avez la bassesse de murmurer quand pour tant de bienfaits nous réclamons une misérable récompense ! » Mais s'ils voient que, non contents de mépriser obstinément leur logique et de nier leur philosophie, nous poussons l'audace jusqu'à défendre notre propriété, leur patience alors s'épuise, et recourant à leurs plus puissans moyens d'argumentation, ils nous chassent comme des bêtes fauves avec leurs hippogrifes, nous transpercent avec des rayons de soleil concentrés, écrasent nos cités sous les pierres de la lune, jusqu'à ce qu'enfin, nous ayant convertis de vive force à la vraie foi, ils nous permettent gracieusement de vivre dans les déserts brûlans de l'Arabie ou dans les régions glacées du pôle pour y jouir des douceurs de la civilisation et des charmes de la philosophie lunaire, tout justement comme on per-

met aux sauvages convertis d'habiter les forêts inhospitalières du nord et les déserts inabordables de l'Amérique méridionale.

Or, maintenant que je me flatte d'avoir clairement prouvé, et rigoureusement démontré les droits des premiers colons à la possession de ce pays; maintenant que cette question gigantesque est à tout jamais résolue, maintenant enfin que j'ai courageusement surmonté tous les obstacles et vaincu toute opposition, que me reste-t-il à faire, sinon de conduire mes lecteurs dans la cité que nous avons, pour ainsi dire, tenue si long-temps assiégée? Mais tout beau! avant que je fasse un pas de plus, il faut que je m'arrête pour reprendre haleine et me délasser de l'excessive fatigue que j'ai endurée en me préparant à commencer la plus exacte des histoires; et je ne fais en ceci qu'imiter l'exemple d'un fameux sauteur hollandais, qui prit un élan de trois milles pour sauter par-dessus une montagne, mais qui se trouvant hors d'haleine au moment où il en atteignait le pied, s'assit tranquillement pour souffler quelques minutes, et la parcourut après tout à son aise.

LIVRE II.

QUI TRAITE DU PREMIER ÉTABLISSEMENT DE LA PROVINCE
DES NOUVEAUX PAYS-BAS.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant différentes raisons qui devraient empêcher un homme d'écrire trop à la hâte. De Master Hendrick Hudson ; la découverte qu'il fait d'un pays étranger. Comment il fut magnifiquement récompensé par la munificence de leurs hautes puissances.

MON bisaïeul du côté maternel, Hermanns van Clattercop, lorsqu'il fut chargé de construire, à Rotterdam, cette vaste église en pierres que vous voyez à environ trois cents verges sur votre gauche quand vous détournez des Boomkeys, et qui est d'une construction si commode que, de toutes les églises de la ville, c'est celle où les bons chrétiens de Rotterdam vont le plus volontiers s'endormir au sermon ; mon bisaïeul, dis-je, quand il fut chargé de bâtir ce temple fameux,

commença d'abord par envoyer chercher à Delft une boîte de longues pipes ; puis , ayant acheté un crachoir neuf et cent livres pesant du meilleur virginie , il s'établit à fumer sans relâche , pendant trois mois , avec toute l'application dont il était capable. Trois autres grands mois se passèrent à trotter , soit à pied , soit en trekschuyt , de Rotterdam à Amsterdam , à Delft , à Harlem , à Leyde , à La Haye , se cassant la tête et brisant sa pipe contre chaque église qui se trouvait sur sa route ; il reprit ensuite le chemin de Rotterdam , s'avancant par degré jusqu'à ce qu'il fût arrivé en pleine vue du terrain même où devait figurer le merveilleux édifice. Il consacra alors trois nouveaux mois à tourner autour de ce terrain , le contemplant d'abord sous un aspect , puis sous un autre ; tantôt il s'y faisait conduire en bateau par le canal , tantôt il le lorgnait à travers son télescope de l'autre côté de la Meuse , et tantôt il le regardait à vol d'oiseau du haut d'un de ces gigantesques moulins à vent qui défendent les portes de la ville. Les bonnes gens de l'endroit séchaient sur pied d'attente et d'impatience ! Mais , malgré tout le tourment que se donnait mon bisaïeul , il n'y avait pas apparence d'église ; on commença même à craindre qu'elle ne vît jamais le jour , et que ce malheureux père ne quittât le monde avant

d'y mettre l'œuvre sublime qu'il avait conçue. Enfin, après avoir employé douze bons mois à soufler, à ramer, à parler, à marcher; après avoir arpenté toute la Hollande et fait même quelques excursions en France et en Allemagne; après avoir usé cinq cent quatre-vingt-dix-neuf pipes à fumer trois cents livres du meilleur virginie, mon bisaïeul rassembla toute cette classe de citoyens laborieux et entendus toujours prêts à se mêler des affaires d'autrui plutôt que des leurs : puis, s'étant débarrassé de son habit et de cinq paires de culottes, il s'avança résolument et posa devant la foule assemblée la première pierre de son église. Ce grand jour était tout justement le premier..... du treizième mois.

Plein de l'exemple de mon bisaïeul, j'ai procédé à sa manière en écrivant cette très-authentique histoire. En le voyant ainsi se démener, les honnêtes habitans de Rotterdam se disaient sûrement que toute cette agitation préparatoire n'avait rien de commun avec son église; et, sans doute aussi, tous mes chapitres préliminaires, y compris la découverte, la population et la colonisation finale de l'Amérique, ne sembleront qu'un inutile hors-d'œuvre à beaucoup d'habiles habitans de cette belle cité, qui penseront que la principale affaire, l'histoire de New-York, n'est pas d'un iota plus

avancée que si je n'eusse jamais pris la plume. Eh bien , jamais gens sages ne furent plus trompés dans leurs conjectures : c'est précisément parce que mon aïeul se mit lentement et prudemment à l'ouvrage que l'église qui sortit de ses mains est un des plus beaux , des plus somptueux et des plus glorieux édifices du monde connu.... sauf un petit point de critique qui lui est commun avec notre magnifique capitol de Washington , c'est d'avoir été commencée sur une si grande échelle qu'il fut impossible aux bonnes gens d'en achever plus d'une aile. De même , si jamais je puis finir cet ouvrage sur le plan commencé (ce dont , à vrai dire , je doute quelquefois) ; de même , j'ose le croire , on verra que , fidèle aux dernières règles de mon art , telles que les ont consacrées les ouvrages des meilleurs historiens américains , j'ai su faire une très-grande histoire sur un très-petit sujet , ce qui est considéré aujourd'hui comme un des grands triomphes du talent historique. Or, pour reprendre le fil de ma narration :

Ce fut un samedi matin , le 25 mars de la mémorable année de Notre-Seigneur 1609 , que le digne et incomparable *découvreur* (comme il fut justement appelé) Master Henry Hudson , s'embarqua en Hollande sur un gros vaisseau nommé *la Demi-lune* , envoyé par la compagnie hollan-

daise des Indes orientales à la recherche d'un passage nord-ouest pour aller en Chine.

Henry (ou, comme les historiens hollandais l'appellent, Hendrick) Hudson était un loup de mer fort célèbre, qui avait appris à fumer le tabac sous sir Walter Raleigh, et qui passe pour avoir été le premier à l'introduire en Hollande, bienfait qui lui acquit beaucoup de popularité dans ce pays, et qui le mit en grande faveur près de leurs hautes puissances les membres des Etats-Généraux, ainsi que de l'honorable compagnie des Indes occidentales. C'était un petit vieillard robuste, avec double menton, large bouche, semblable à la gueule d'un dogue, et gros nez couleur de cuivre, teinte brillante qu'on supposait alors obtenue par le constant voisinage de sa pipe.

Il portait une véritable andrea ferrara suspendue à un ceinturon de cuir, et un chapeau de commodore sur l'oreille. Il était remarquable pour toujours relever ses hauts-de-chausses en donnant ses ordres, et le son de sa voix ne différait pas beaucoup de celui d'une trompette de fer-blanc ; ce qui était dû aux rudes bouffées de vent nord-ouest qu'il avait avalées dans le cours de ses voyages maritimes.

Tel était Hendrick Hudson, dont nous avons tant entendu parler, et que nous connaissons si

peu ; et je n'ai été si minutieux dans la description de sa personne que pour l'avantage des peintres et des statuaires modernes , qui pourront du moins le représenter tel qu'il était , et non (comme ils ont coutume de le faire pour nos héros modernes) ressemblant à César , à Marc-Aurèle , ou à l'Apolon du Belvédère.

Le commodore choisit pour lieutenant et compagnon favori maître Robert Juet de Limehouse en Angleterre. Quelques personnes ont écrit son nom Chewit , et ont attribué ce nom à ce qu'il fut le premier homme qui eût jamais chiqué (1). Mais cette opinion ne me semble qu'une plaisanterie hasardée , et je me fonde pour en juger ainsi sur ce que certains descendants de cette noble race qui vivent encore signent tout simplement Juet : c'était un ancien camarade du grand Hudson. Liés dès l'enfance , ils avaient souvent fait ensemble l'école buissonnière , et lancé sur l'étang voisin de petits morceaux de bois qu'ils appelaient bateaux , source première , dit-on , du penchant du commodore pour la marine. Ce qu'il y a de sûr , c'est que les vieilles gens des environs de Limehouse regardaient Robert Juet comme un mauvais garnement fort en-

(1) *To chew* veut dire mâcher.

clin au mal et qui devait finir, un jour ou l'autre, par la potence.

Il devint, en grandissant, ce que deviennent les enfans de cette espèce, un vagabond, un drôle, un sans-souci ballotté, dans tous les coins du monde, par plus de périls ou d'événemens que Sinbad le Marin lui-même, et le tout sans en devenir d'un grain plus sage, sans en être ni pire, ni meilleur. A chaque nouvelle infortune il se consolait en chiquant et en se répétant cette maxime vraiment philosophique : « Dans cent ans il n'y paraîtra pas ». Il était habile dans l'art de sculpter des ancres et des las d'amour sur le bordage ou sur le gaillard d'arrière du vaisseau, et l'équipage trouvait extrêmement spirituelles les niches qu'il jouait à tout le monde, ainsi que les grimaces qu'il faisait de temps en temps au vieux Hendrick lui-même... quand il avait le dos tourné.

C'est à ce génie universel que nous devons de nombreux détails sur ce voyage, dont il écrivit l'histoire à la requête du commodore, qui avait une invincible aversion pour écrire lui-même, aversion qui venait de ce qu'il avait fort souvent été fouetté pour son écriture à l'école. Pour suppléer aux lacunes du journal de maître Juet, qui est écrit avec le laconisme d'un vrai livre de Loch, j'ai profité de diverses traditions laissées à ma

famille par mon bisaïeul, qui avait accompagné l'expédition en qualité de mousse.

Le voyage, d'après tout ce que j'ai pu en apprendre, offrit peu d'événemens dignes de remarque ; et, forcé de faire entrer dans mon ouvrage une expédition si fameuse, je suis on ne peut plus vexé d'en tirer si peu d'avantage.

Il suffira de dire que le voyage fut heureux et tranquille, l'équipage étant composé de gens patients, à tête vide, très-adonnés au sommeil et peu sujets au *mal...* de penser, sorte de maladie de l'esprit qui engendre toujours la mauvaise humeur. Hudson avait fait une ample provision de genièvre et de choucroûte, et on permettait à chacun de dormir tranquillement à son poste, à moins que le vent ne soufflât trop fort. Il est pourtant vrai qu'on laissa voir quelque mécontentement dans deux ou trois occasions où la conduite du commodore n'était pas des plus raisonnables. Par exemple, il négligeait de prendre des ris lorsque le vent était variable et le ciel serein : ce que les marins hollandais les plus expérimentés regardaient comme signe indubitable de gros temps ; de plus, il agissait en contradiction directe avec la vieille et sage méthode des navigateurs hollandais, qui toujours, pendant la nuit, serraient les voiles et amarraient le gouvernail, précaution au moyen

de laquelle ils s'assuraient une nuit de repos, étaient certains de savoir où ils se trouvaient le lendemain matin, et ne couraient que peu de chances d'aller donner contre un continent pendant l'obscurité. Il empêchait aussi les matelots, sous prétexte de les rendre plus alertes, de porter sur eux plus de cinq jaquettes et de six paires de culottes; il n'était permis à personne de monter aux hunes, ni de toucher aux voiles avec une pipe à la bouche, comme l'ont toujours fait et le font encore les Hollandais. Mais quoique tous ces griefs pussent troubler pour un moment la tranquillité naturelle de ces honnêtes marins, ils ne produisaient sur eux qu'une impression momentanée. Ils mangeaient copieusement, buvaient abondamment, dormaient démesurément; et, étant sous la direction spéciale de la Providence, le vaisseau arriva sain et sauf aux côtes de l'Amérique, où, après avoir sondé, manœuvré, couru quelques bordées inutiles, il entra enfin, le 4 septembre, dans la majestueuse baie qui étend encore aujourd'hui son vaste sein devant la ville de New-York, et que jamais Européen n'avait encore visitée (1).

(1) Il est vrai, et c'est une chose que je sais fort bien, que dans un livre apocryphe de voyages, composé par un

Il est de tradition dans notre famille qu'au premier moment où l'aspect de cette île délicieuse frappa les regards enchantés du grand navigateur on le vit, pour la première et pour la seule fois de sa vie, donner les signes les plus vifs d'étonnement et d'admiration. Il se tourna, dit-on, vers Master Juet et proféra ces paroles remarquables, en montrant de la main le paradis du nouveau monde : Vois donc ! vois donc ! et alors (selon

certain Hakluyt, se trouve une lettre écrite à François I^{er} par un nommé Giovanne ou Jean Verazzani, lettre sur laquelle quelques écrivains veulent asseoir la croyance que cette baie délicieuse avait été visitée près d'un siècle avant le voyage de l'entrepreneur Hudson. Eh bien, moi, je ne crois pas un mot de tout cela (quoique des personnages fort judicieux et fort savans l'aient affirmé), et cela pour nombre d'excellentes raisons : 1^o après un mûr examen on verra que la description donnée par Verazzani s'applique à peu près aussi bien à la baie de New-York qu'à mon bonnet de nuit ; 2^o parce que ce Jean Verazzani, pour lequel je commence déjà à éprouver la plus vive aversion, est natif de Florence ; et tout le monde connaît l'astuce de ces rusés Florentins, astuce au moyen de laquelle ils sont parvenus à enlever les lauriers du front de l'immortel Colon (vulgairement appelé Colomb), et à les placer sur celui de leur officieux concitoyen, Amerigo Vespucci ; et je ne doute pas qu'ils ne soient également disposés à ravir à l'illustre Hudson l'honneur d'avoir dé-

son invariable habitude dans les grands mouvemens de plaisir) il tira de sa pipe de telles bouffées qu'en une minute la vue de la terre fut interceptée par un épais nuage , et maître Juet fut obligé d'attendre , pour admirer à son tour , que les vents eussent dispersé l'impénétrable brouillard.

C'était réellement , comme mon bisaïeul avait coutume de le dire (quoique , pour parler vrai , je ne l'aie jamais entendu , vu qu'il mourut , comme on pouvait s'y attendre , avant que je fusse né) , « c'était réellement un pays où la vue aurait pu

couvert cette île enchanteresse , qu'embellit la ville de New-York , et de le mettre à côté de leur découverte usurpée de l'Amérique du Sud ; et 3° je donne ma décision en faveur des prétentions de Hendrick Hudson , parce que son expédition fit voile de la Hollande , étant une entreprise véritablement et absolument hollandaise : et quand toutes les preuves du monde se présenteraient pour le contraire , je les regarderais comme rien , ou comme indignes de mon attention. Si ces raisons ne sont pas suffisantes pour satisfaire tous les bourgeois de cette ancienne cité , tout ce que je puis dire , c'est que ce sont des descendants dégénérés de leurs véritables ancêtres hollandais , et qui ne méritent pas le moins du monde la peine qu'on les convainque. Ainsi donc , les titres de Hendrick Hudson à cette fameuse découverte sont pleinement justifiés.

« se régaler éternellement de beautés toujours
« nouvelles et toujours durables. » L'île de Man-
nahata se déployait devant eux comme une douce
vision de l'imagination, ou l'aimable artifice d'un
pouvoir magique. Ses montagnes d'une riante ver-
dure, élégamment groupées les unes au-dessus des
autres, se couronnaient d'arbres magnifiques dont
la riche végétation attestait la fécondité du sol ;
quelques-unes élançaient leur feuillage pyrami-
dal vers les nuages radieux de transparence, et
les autres, chargés du poids verdoyant des vignes
qui les tapissaient, courbaient leurs branches vers
la terre émaillée de fleurs. Sur le doux penchant
des collines étaient semés, avec une charmante
profusion, les cornouillers, les sumacks, et les
bruyères sauvages dont les baies écarlates et les
fleurs blanches brillaient éclatantes au milieu du
feuillage vert sombre qui les entourait ; et quel-
quefois une colonne de fumée, s'élevant çà et là
des petites vallées qui s'ouvraient le long du ri-
vage, semblait promettre aux voyageurs fatigués
la bienveillante hospitalité d'hommes leurs sem-
blables. Comme ils considéraient avec une atten-
tion extatique la scène qui se développait devant
eux, un homme rouge, couronné de plumes,
sortit d'une de ces vallées, et après avoir con-
templé dans un silencieux étonnement le beau

vaisseau qui semblait un cygne majestueux nageant sur un lac d'argent , il sonna sa trompe de guerre et se sauva en bondissant dans les bois comme un daim sauvage , au grand étonnement des phlegmatiques Hollandais qui , de leur vie , n'avaient entendu un tel son ni vu de telles cabrioles.

Je ne dirai rien (vu le peu d'importance dont je les crois pour mon histoire) des transactions de nos voyageurs avec les sauvages , ni des pipes de cuivre dans lesquelles ces derniers fumaient , ni des raisins secs qu'ils mangeaient , ni des provisions de tabac et d'huîtres qu'ils venaient offrir , ni enfin de la mort et de l'enterrement d'un homme de l'équipage qu'ils tuèrent d'un coup de flèche. Après être restés quelques jours dans la baie pour s'y rafraîchir à la suite de leur navigation , nos voyageurs levèrent l'ancre pour explorer une grande rivière qui se jetait dans la baie ; cette rivière , dit-on , était connue parmi les sauvages sous le nom de *Shatemuck* , quoique John Josse-lyn Gent nous assure , dans une excellente petite histoire publiée en 1674 , qu'elle était appelée *Mohegau* (1), et que Master Richard Bloome, qui

(1) Noordt. Montaigne and Mauritius river. Monhottan dans la carte d'ogilvy.

écrivit quelque temps après , affirme la même chose , de sorte que j'incline beaucoup en faveur de l'opinion de ces deux honnêtes personnes. Quoi qu'il en soit , l'aventureux Hendrick se mit à remonter cette rivière , presque certain qu'il allait y trouver le passage ardemment cherché qui devait mener à la Chine !

Le journal continue à mentionner diverses entrevues qui eurent lieu entre l'équipage et les natifs pendant qu'on remontait la rivière ; mais comme ces détails seraient étrangers à mon histoire , je les passerai sous silence , excepté cependant le mauvais tour suivant que jouèrent aux sauvages le commodore et son camarade d'école Robert Juet , et qui fait tant d'honneur à leur philosophie expérimentale que je ne puis m'empêcher de l'insérer ici : « Notre chef et son lieutenant résolurent d'éprouver quelques-uns des « chefs du pays pour savoir s'ils n'étaient pas en- « clins à la trahison ; si bien qu'ils les firent venir « dans la chambre des officiers , et ils leur donnèrent tant de vin et d'eau-de-vie qu'ils en « furent tous en gaieté ; et l'un d'eux avait avec « lui sa femme , qui était assise aussi modestement que pourrait l'être une femme de notre « pays parmi des étrangers. A la fin l'un d'eux « fut tout-à-fait soulé , lequel avait demeuré à

« bord de notre vaisseau tout le temps que nous
« étions restés là ; et c'était une chose si étrange
« pour eux qu'ils ne savaient qu'en dire » (1).

Bien assuré par cette ingénieuse épreuve que les natifs étaient une race honnête et sociale de bons lurons , qui ne se refusaient point à boire un coup , et avaient même le vin très-gai , le vieux commodore se félicita de cette découverte en riant à gorge déployée ; puis , mettant une double chique dans sa bouche , il recommanda à maître Juet de prendre soigneusement note de ce fait pour la plus grande satisfaction des philosophes de l'université de Leyde , après quoi il continua son voyage on ne peut pas plus content de lui-même. Néanmoins , après avoir vogué pendant plus de cent milles en remontant la rivière , il s'aperçut que les vastes eaux qui l'entouraient commençaient à devenir plus profondes , plus resserrées , d'un courant plus rapide , et parfaitement douces ; phénomène qu'il n'est pas rare de rencontrer quand on remonte les fleuves , mais qui intrigua prodigieusement l'honnête Hollandais. On s'assembla donc pour consulter ; et , après avoir délibéré pendant six grandes heures , on ne put

(1) Extrait du journal de Juet.

s'arrêter à quelque chose qu'au moment où le vaisseau toucha , d'où ils conclurent unanimement qu'il y avait peu de chance de gagner la Chine dans cette direction. On dépêcha cependant un bateau pour explorer la rivière à une plus grande distance , mais son retour ne fit que confirmer l'opinion déjà conçue. La frégate alors fut dégrappinée et remise à flot avec grande difficulté , étant , comme tant d'autres êtres féminins , excessivement difficile à gouverner ; et l'aventureux Hudson , s'il faut en croire mon bisaïeul , redescendit la rivière ayant martel en tête.

S'étant convaincu qu'il y avait peu de probabilité de gagner la Chine , à moins de retourner , comme l'aveugle , au point de départ pour y prendre une direction nouvelle , il reprit bravement le chemin de la Hollande , où il fut parfaitement reçu par la compagnie des Indes orientales , enchantée de revoir sains et saufs lui et son vaisseau ; et il fut unanimement décidé , dans une grande et respectable réunion des principaux marchands et des bourguemestres d'Amsterdam , que , pour digne récompense des éminens services qu'il avait rendus , et de l'importante découverte qu'il avait faite , il donnerait son nom à la grande rivière Mohegau , qui , en effet , s'est toujours appelée depuis *rivière d'Hudson*.

CHAPITRE II.

Détails sur la grande arche qui , sous la protection de saint Nicolas, flotta de la Hollande à Gibbet-Island. Animaux étranges qui en descendirent. Une grande victoire. Description de l'ancien village de Communipaw.

LES séduisants récits faits par le grand Hudson et master Juet , sur le pays qu'ils avaient découvert , n'excitèrent pas peu de propos et de spéculations parmi le bon peuple hollandais. Des lettres patentes furent accordées par le gouvernement à une association de négocians , appelée *la Compagnie des Indes occidentales* , pour le commerce exclusif de la rivière d'Hudson , sur laquelle elle établit un comptoir appelé fort *Aurania* ou *Orange* , qui fut l'originé de la grande ville d'Albany. Mais , sans m'appesantir sur les différentes entreprises commerciales et coloniales qui se formèrent, et au nombre desquelles on peut compter celle de meinheer Adrien Block , qui découvrit l'île (fameuse depuis par ses fromages) à laquelle il donna son nom , je me bornerai simplement à dire comment prit naissance cette ville renommée.

Ce fut environ trois ou quatre ans après le retour de l'immortel Hendrick , qu'une troupe d'honnêtes émigrans des Pays-Bas mit à la voile d'Amsterdam pour les rivages de l'Amérique. Une grande perte pour l'histoire , et qui prouve combien était négligé , dans ce siècle ténébreux , l'art de faire des livres , noble talent si bien cultivé depuis par de savans marins et d'érudits subrécargues.... une perte irréparable , dis-je , c'est qu'une expédition si intéressante et si importante par ses résultats ait été passée entièrement sous silence ! C'est encore à mon bisaïeul que je suis redevable du peu de faits que je puis citer à cet égard , car il s'était rembarqué pour ce pays avec la pleine détermination , a-t-il dit , d'y finir ses jours , et d'y donner naissance à une race de Knickerbockers , qui devinssent les grands hommes de la contrée.

Le vaisseau sur lequel ces illustres aventuriers s'embarquèrent se nommait la *Goed Vrouw* , ou la *Bonne Femme* , en l'honneur de la femme du président de la compagnie des Indes occidentales , que tout le monde (excepté son mari) s'accordait à trouver d'un très-doux caractère. quand elle n'avait pas bu. C'était réellement une fort jolie frégate , du gabarit hollandais le plus parfait , et construite par les plus

habiles charpentiers d'Amsterdam , qui , comme on le sait , prennent toujours les belles formes des femmes de leur pays pour modèle de leurs vaisseaux. Il avait , en conséquence , cent pieds de *bau* , cent pieds de quille et cent pieds du fond de l'estambot au couronnement. A l'imitation de son magnifique modèle (reconnu pour la belle des belles d'Amsterdam) , il offrait un avant extrêmement rebondi , une énorme paire de bossoirs , et surtout une poupe prodigieuse.

L'architecte , homme un peu enclin à la dévotion , loin de décorer le navire avec des idoles païennes , telles que Jupiter , Neptune ou Hercule (abominations qui , je n'en doute pas , ont fait périr nombre de beaux vaisseaux) ; l'architecte , dis-je , au contraire , érigea pieusement , à la proue , un beau saint Nicolas affublé d'un chapeau à forme basse et à larges bords , d'une immense paire de chausses flamandes , et d'une pipe aussi longue que le beaupré. Ainsi galamment équipé , le superbe vaisseau sortit en flottant de côté , comme une oie majestueuse , du port de la grande ville d'Amsterdam , et toutes les cloches , qui n'avaient pas d'autre emploi , sonnèrent un triple carillon pour ce joyeux événement.

Mon bisaïeul remarque que le voyage fut extraordinairement heureux , car la *Goed Vrouw* ,

étant sous la protection spéciale de l'éternellement révééré saint Nicolas , semblait être douée de qualités inconnues aux vaisseaux ordinaires : ainsi elle marchait aussi bien amures à tribord qu'à bâbord , faisait presque autant de chemin avec vent debout qu'avec vent arrière , et se distinguait particulièrement dans le calme ; par suite desquels avantages extraordinaires elle put accomplir son voyage en très-peu de mois , et jeta l'ancre à l'embouchure de l'Hudson , un peu à l'est de Gibbet-Island.

C'est de là que l'équipage , levant les yeux sur ce qu'on appelle aujourd'hui la côte de Jersey , y découvrit un petit village indien agréablement ombragé par un bouquet d'ormes aux larges branches , et les naturels du pays , qui , rassemblés sur la pointe du promontoire , regardaient la *Goed Vrouw* avec une stupide admiration. Un bateau fut immédiatement dépêché pour entrer en traite avec eux ; et , en approchant du rivage , on les héla avec un porte-voix de la manière la plus amicale ; mais ces pauvres sauvages furent si horriblement effrayés des sons étranges et épouvantables du bas hollandais , qu'ils prirent tous leurs jambes à leur cou , s'enfuirent dans les montagnes de Bergen , et ne s'arrêtèrent que quand ils se furent enterrés jusqu'aux oreilles dans les

marais de l'autre côté de ces montagnes , où ils périrent tous misérablement jusqu'au dernier : leurs os, rassemblés et décemment recouverts par la société actuelle de Tammany , formèrent cette singulière butte nommée Rattle-Snake-Hill (1) , qui s'élève au centre des marais salés , un peu à l'est du Newark-Causeway.

Animés par cette victoire inattendue , nos vaillans héros s'élancèrent triomphans sur le rivage , prirent , comme conquérans , possession du sol au nom de leurs hautes puissances les membres des Etats-Généraux , et , marchant courageusement en avant , prirent d'assaut le village de Communipaw , quoiqu'il fût vigoureusement défendu par une douzaine de vieilles femmes. Regardant alors autour d'eux , ils furent si transportés des beautés de l'endroit qu'ils ne doutèrent pas que le bienheureux saint Nicolas ne les y eût guidés comme au terrain même sur lequel ils devaient former leur colonie. Le peu de dureté du sol offrait d'étonnantes facilités pour y enfoncer des pilotis ; les marais et les salines du voisinage fournissaient d'amples moyens pour la construction des canaux et des écluses , le peu d'escarpement des rives était particulièrement favorable à la for-

(1) Montagne du serpent à sonnettes.

mation de bassins ; en un mot , ce lieu présentait en abondance toutes les qualités requises pour la fondation d'une grande ville hollandaise. Il fut donc unanimement décidé , sur le fidèle rapport fait à l'équipage , que la *Goed Vrouw* avait atteint sa vraie destination , le véritable but du voyage ; en conséquence , hommes , femmes et enfans , tels qu'autrefois les animaux sortant de l'arche , débarquèrent du vaisseau par groupes joyeux , et formèrent l'heureux établissement appelé par eux du nom indien *Communipaw*.

Comme tout le monde , sans doute , connaît *Communipaw* , il peut paraître un peu superflu d'en parler dans cet ouvrage ; mais mes lecteurs voudront bien se rappeler que , quoique mon principal désir soit de satisfaire le siècle présent , j'écris néanmoins aussi pour la postérité , et que je dois consulter l'intelligence et la curiosité de quelques douzaines de siècles qui sont encore à venir ; temps auquel , peut-être , n'était cette inestimable histoire , il se pourrait que la grande *Communipaw* fût comme Carthage , Ninive et autres grandes cités , complètement éteinte , ensevelie et oubliée sous sa propre poussière ; que ses habitans fussent changés en huîtres (1) , et que la place même

(1) L'inaction change l'homme en huître. *Kaimes*.

qu'elle occupait devint le sujet inépuisable de savantes controverses et d'habiles recherches pour d'infatigables historiens. Qu'il me soit donc permis de sauver pieusement de l'oubli les humbles restes du berceau d'où s'est élancée la puissante cité de New-York.

Communipaw n'est aujourd'hui qu'un petit village agréablement situé au milieu de scènes champêtres, dans cette belle partie du littoral de Jersey, que les anciennes légendes appelaient Pavonia (1), et qui domine une grande étendue de la superbe baie de New-York. Elle en est à peu près à une demi-heure de navigation, pourvu toutefois que le vent soit favorable, et on peut la voir distinctement de la ville. Un fait bien connu même, et que je puis attester d'après ma propre expérience, c'est que, par une belle soirée d'été, on peut entendre, de la batterie de New-York, l'étonnant tapage que fait le gros rire des nègres de Communipaw, qui, comme la plupart des autres nègres, sont renommés pour leurs bruyantes facultés en ce genre. Cela arrive particulièrement le dimanche au soir; c'est alors qu'ils rient le plus

(1) Dans les anciennes cartes, Pavonia est le nom donné à une étendue de pays comprise entre Hoboken et Ambry.

fort et le plus haut , selon la remarque d'un observateur ingénieux et philosophe , qui a fait de grandes découvertes dans les environs de cette ville , et qui explique cette surabondance de gaieté par l'influence de l'habit du dimanche.

Il est de fait que ces nègres sont là , comme les moines dans le moyen âge , les vrais accapareurs de toute science ; plus aventureux et plus instruits que leurs maîtres , ils mènent souvent à la ville des canots chargés d'huîtres , de lait , de beurre et de choux , et font ainsi le monopole du commerce étranger ; grands astrologues , ils prédisent les divers changemens de temps presque aussi exactement qu'un almanach ; ils sont en outre très-habiles sur le violon à trois cordes , et le pouvoir de leur sifflet défierait presque celui de la fameuse lyre d'Orphée , car il n'est pas un cheval ou un bœuf dans le pays , qui , attelé à la charrue ou au fourgon , consente à bouger le pied avant d'avoir entendu le son bien connu du sifflet de son noir conducteur et compagnon. Enfin leur étonnante habileté à compter sur leurs doigts ne leur attire pas moins de vénération que n'en obtinrent jadis les disciples de Pythagore quand il les eut initiés au merveilleux carré des nombres.

Quant aux honnêtes bourgeois de Communi-paw , vrais sages , profonds philosophes , ils ne

voient jamais plus loin que le bout de leurs pipes, et ne se troublent la cervelle d'aucune affaire hors de leur voisinage immédiat. De sorte qu'ils vivent dans une profonde et désirable ignorance de tous les troubles, soucis et révolutions de cette malheureuse planète. Il en est même beaucoup, m'a-t-on dit, qui croient fermement que cette Hollande, dont ils ont tant ouï parler, se trouve dans quelque coin de Long-Island, que Spiking-Devil et les Narrows sont les deux bouts du monde, que le pays est encore sous la domination de leurs hautes puissances, et que la ville de New-York n'a jamais cessé de porter le nom de New-Amsterdam. Ils se rassemblent tous les samedis soir après dîner à la seule taverne de l'endroit, laquelle a pour enseigne la tête carrée du prince d'Orange. Là ils fument silencieusement leur pipe, comme manière d'entretenir les relations sociales, et boivent invariablement un pot de cidre aux succès de l'amiral *Vantromp*, qui, à ce qu'ils imaginent, nettoie encore le canal britannique avec un balai au haut de son mât.

Communipaw, enfin, est un des nombreux petits villages qui entourent cette magnifique cité, villages qui sont autant de forteresses où les mœurs primitives de nos aïeux hollandais se sont retranchées et maintenues avec la plus pieuse et la

plus scrupuleuse exactitude. Le costume des premiers colons s'y est invariablement perpétué de père en fils ; l'identique chapeau à larges bords , l'habit à grandes basques et la culotte à immenses boutons s'y transmettent de génération en génération , et on y porte encore quelques-unes de ces gigantesques boucles de jarretière, en argent massif, qui figuraient si galamment dans le temps des patriarches de Communipaw. La langue s'y est également conservée dans toute sa pureté , sans se laisser altérer par des innovations barbares , et le dialecte du maître d'école de village est si exactement correct , qu'en lisant un psaume il produit sur les nerfs absolument le même effet que le cri d'une scie.

CHAPITRE III.

Où l'on enseigne l'art véritable de faire un marché. Une grande métropole sauvée par un brouillard. Biographie de certains héros de Communipaw.

APRÈS avoir payé , dans la légère digression qui termine mon dernier chapitre , le tribut filial que devait New-York à Communipaw , source pre-

mière de la colonie ; après avoir fait une fidèle peinture de son état présent , je reviens , avec le doux sentiment d'une conscience satisfaite , aux premiers jours de son histoire. L'équipage de la *Goed Vrouw* ayant bientôt reçu de Hollande de nouveaux renforts , l'établissement commença à s'étendre et à prospérer. Les Indiens avoisinans s'accoutumèrent en peu de temps au son étrange de la langue hollandaise , et les communications s'établirent graduellement entre eux et les nouveaux venus. Les Indiens aimant à parler autant que les Hollandais à se taire , il en résulta , sous ce rapport , une parfaite intelligence. Les chefs faisaient de longues histoires sur le gros taureau , le wabash et le grand esprit ; les autres écoutaient très-attentivement , fumaient leur pipe , et grommelaient un *yah mynheer*, qui comblait d'aise les pauvres sauvages. Ils apprirent aux nouveaux colons la meilleure manière de préparer et de fumer le tabac , tandis qu'en retour ces derniers les grisèrent avec le véritable esprit de Hollande , et puis leur enseignèrent l'art de faire des marchés.

Un commerce actif de fourrures s'établit bientôt ; les marchands hollandais , scrupuleusement honnêtes dans leurs transactions , achetaient tout au poids , et avaient posé , pour règle invariable , que la main d'un hollandais pesait une livre et son

pied deux ; il est vrai que les innocens Indiens étaient souvent intrigués de la disproportion qui existait entre le poids et le volume ; car s'ils mettaient un paquet de fourrures , quelque gros qu'il fût , dans un des bassins de la balance , et qu'un Hollandais mît sa main ou son pied dans l'autre , le bassin aux fourrures était toujours sûr de se trouver plus léger , et jamais un ballot de celles-ci ne fut reconnu peser plus de deux livres au marché de Communipaw.

Ce fait est étrange , mais je le tiens en ligne directe de mon bisaïeul , qui s'était élevé à une grande importance dans la colonie , y ayant été promu à la place de peseur en chef, vu la lourdeur extraordinaire de son pied.

Les possessions hollandaises dans cette partie du monde commencèrent alors à prendre un aspect très-prospère , et furent comprises sous la dénomination générale de Nouveaux-Pays-Bas , ce que le sage Vander-Douck attribue à leur grande ressemblance avec les Pays-Bas hollandais , ressemblance qui était réellement tout-à-fait remarquable , à cela près que les premiers étaient inégaux et montagneux , et les derniers marécageux et plats. Il était écrit que la tranquillité des colons hollandais aurait à souffrir , vers cette époque , une interruption temporaire. En 1614 ,

sur un ordre du gouverneur Dale, le capitaine sir Samuel Argal fit voile, de la Virginie, vers les établissemens hollandais de la rivière d'Hudson, les parcourut, et requit leur soumission à la couronne d'Angleterre sous l'autorité de la Virginie, arrogante demande à laquelle ils eurent l'extrême sagesse de se rendre provisoirement, vu qu'ils n'étaient nullement en position d'y résister.

Rien ne porte à croire que le vaillant Argal ait molesté la colonie de Communipaw : on m'a assuré, au contraire, que les dignes bourgeois, dans la terreur qui les saisit au premier aspect du vaisseau, se prirent à fumer leurs pipes d'une telle force, que le nuage subit qui s'en éleva, aidé des bois et des marais environnans, déroba complètement à la vue leur village bien-aimé, et couvrit d'un voile protecteur les belles régions de la Pavonie ; de sorte que le terrible capitaine Argal passa outre, sans soupçonner le moins du monde qu'il y eût là une brave petite colonie hollandaise surnoisement pelotonnée dans sa bourbe, sous l'abri de ces infectes vapeurs. En mémoire de cette heureuse préservation, les dignes habitans ont continué, jusqu'à ce jour, à fumer sans relâche ; et c'est à cette cause qu'on attribue l'épais brouillard qui, dans les plus belles soirées, enveloppe souvent Communipaw.

Après le départ de l'ennemi, il ne fallut pas

moins de six mois , à nos magnanimes ancêtres , pour se ravoïr et reprendre haleine , tant la consternation et le désordre de cette crise les avait mis en désarroi. Ils convoquèrent alors un conseil de salut public pour consulter leurs pipes sur l'état de la province : après six mois de mûre délibération , pendant lesquels ils proférèrent à peu près cinq cents paroles , et fumèrent presque autant de tabac qu'en eût pu consommer certain général moderne pendant une de ses bachiques campagnes d'hiver , il fut décidé qu'on équiperait une flottille de canots , qui seraient envoyés à la découverte pour voir si , par hasard , on ne pourrait pas trouver une position plus sûre et plus formidable , où la colonie fût moins exposée à d'importunes visites.

Cette périlleuse entreprise fut confiée à la surveillance de mynheers Oloffé Van Kortland , Abraham Hardenbroeck , Jacobus Van Landt et Winant ten Broeck , personnages indubitablement illustres , mais sur l'histoire desquels mes scrupuleuses recherches n'ont pu m'apprendre que peu de particularités antérieures à leur départ de Hollande , et cela ne doit pas causer une grande surprise , car il en est des chercheurs d'aventures comme des prophètes , quelque bruit qu'ils fassent au loin , il est rare qu'ils aient une grande célébrité

dans leur pays. Mais il est reconnu que , par toute terre , ce que détachent et entraînent les débordemens est toujours composé de la plus riche partie du sol , et je ne puis m'empêcher de remarquer , à ce sujet , combien il serait commode à beaucoup de nos hommes illustres et de nos grandes familles d'une noblesse douteuse , de pouvoir user du privilège des héros de l'antiquité , qui , toutes les fois que leur origine était enveloppée d'obscurité , se donnaient modestement pour les descendans d'un dieu , et qui ne voyageaient jamais en pays étranger sans faire des contes de ma mère l'Oie , sur les couronnes ou principautés qu'ils avaient dans leur. Quoique notre bonne et crédule patrie ait aussi vu quelques pseudo-marquis , baronnets et autres illustres étrangers donner , par-ci par-là , de ces gros soufflets à la vérité , il faut convenir qu'ils sont tout-à-fait sans succès dans ce siècle à la fois sceptique et positif. Je ne sais pas bien , même , si la tendre vierge , qu'un accident *inexplicable* aurait rendue mère , viendrait à bout , dans nos causeries familières , d'expliquer honorablement ce phénomène , en l'attribuant à un cygne , à une pluie d'or , ou au dieu de quelque fleuve.

Ainsi privé des ressources de la mythologie et des nobles fictions , j'aurais été hors d'état d'écrire

la biographie des premières années de mes héros, si leurs noms mêmes n'eussent jeté sur leur origine un rayon de lumière.

C'est par ce moyen simple que je suis parvenu à rassembler quelques particularités concernant les voyageurs en question. Van Kortlandt, par exemple, était un de ces philosophes péripatéticiens qui chargent la Providence de leur entretien, et, comme Diogène, jouissent de la libre et paisible faculté de se chauffer au soleil. Ses vêtemens ordinaires répondaient parfaitement à l'état de sa fortune ; les taillades et les franges en étaient précieusement travaillées par la main du temps ; il se coiffait d'un vieux fragment de chapeau qui avait acquis la forme d'un pain de sucre, et tel était son mépris pour toutes les recherches accessoires de la toilette, que le reste de chemise dont son dos était couvert, et qui, sortant par un trou de son haut-de-chausses, y pendait comme un mouchoir de poche, n'était jamais lavé, dit-on, que par les eaux bienfaisantes du ciel. On le voyait communément dans ce costume se chauffer aux rayons du midi sur le bord du grand canal d'Amsterdam, entouré d'un troupeau de philosophes de la même secte. Semblable à votre noblesse d'Europe, il tirait son nom de Kortland (ou lack land, *sans*

terre) de ses domaines situés aux environs de *terra incognita*.

Si j'eusse été favorisé des secours de la mythologie dont j'ai si justement déploré la privation, j'aurais honorablement cité le second de nos dignitaires comme se vantant d'une extraction aussi illustre que celle du plus fier héros de l'antiquité. Son nom était Van Zandt, nom qui, librement traduit, signifie *from the dirt* (de la boue), ce qui veut dire indubitablement que, comme Triptolème, Thémis, les Titans et les Cyclopes, il naquit de Cybèle ou la Terre. Sa taille venait fortement à l'appui de cette supposition, car il est bien connu que toute la progéniture immédiate de cette mère commune était d'une stature gigantesque. Van Zandt, nous dit-on, était un vigoureux homme de plus de six pieds anglais de haut, et dont la tête était extraordinairement dure. Au surplus, cette origine du noble Van Zandt n'a rien de plus improbable ou de plus difficile à croire que ce qui est rapporté, et universellement admis, sur certains de nos plus grands, ou plutôt de nos plus riches concitoyens, qu'on nous assure sérieusement être sortis du fumier.

Il n'est arrivé jusqu'à nous qu'une très-imparfaite description du troisième de nos héros ; nous

y voyons seulement que c'était un robuste, obstiné, corpulent et bruyant petit homme, et que la vieille culotte de peau qu'il portait d'ordinaire le fit décorer du titre familial de Harden Broeck, ou Tough Breeches (*dure culotte*).

Ten Broeck complétait ce conseil d'aventuriers. Mais un fait plaisant ; et que je serais presque tenté de passer sous silence comme incompatible avec la gravité de l'histoire, si je n'étais pas aussi scrupuleux à mentionner tout ce qui est vrai ; un fait plaisant, dis-je, c'est que ce respectable personnage aurait aussi été redevable de son surnom à la partie la plus bizarre de son costume. Le haut-de-chausses semble réellement avoir été un objet très-important aux yeux de nos dignes ancêtres, ce qu'on doit attribuer, selon toute probabilité, à ce qu'il était chez eux l'article le plus volumineux du vêtement. *Ten broeck* ou *tin broeck* se traduit également par *dix culottes* ou *culotte mince*. Les commentateurs hollandais penchent pour la première version, et le font ainsi nommer parce qu'il fut le premier qui introduisit dans la colonie la mode hollandaise de porter à la fois dix culottes. Mais ceux qui ont écrit avec le plus d'esprit et d'élégance sur ce sujet se sont déclarés en faveur de *culotte mince* ; d'où ils infèrent que le personnage

en question était un pauvre mais joyeux compagnon , dont le haut-de-chausses n'était pas des plus entiers, et qui fut l'identique auteur de ce couplet véritablement philosophique :

De richesses pourquoi s'inquiéter autant ?
À quoi bon du crédit , ou de l'argent comptant ?
D'un luron , mes amis , ce n'est pas la manière ,
Il peut aller partout , courir la terre entière ,
Pourvu qu'il ait le cœur content
Et de quoi se couvrir , à peu près , le derrière.

Tel était le vaillant conseil choisi pour diriger cette exploration de royaumes inconnus , et dont la surintendance générale fut confiée à Oloff Van Kortlandt , qui , par la profondeur et la variété de ses connaissances , inspirait une grande vénération aux habitans de Communipaw. Ayant passé , comme je l'ai déjà dit , une grande partie de sa vie en plein air parmi les philosophes péripatéticiens d'Amsterdam , il s'y était merveilleusement familiarisé avec l'aspect du ciel , et pouvait annoncer un grain ou un orage avec autant de précision qu'un mari discipliné peut lire aux yeux de sa femme l'instant où va fondre sur lui la tempête. Il avait , en outre , de grandes accointances avec le diable et les revenans , et croyait ferme-

ment aux présages ; mais ce qui lui attirait particulièrement la confiance publique était son merveilleux talent pour les rêves , talent tel , qu'il n'arrivait jamais un événement important à Communipaw qu'il ne déclarât l'avoir rêvé. Semblable en cela à ces prophètes infailibles qui prédisent toujours les choses après qu'elles sont passées.

Ce don surnaturel était tenu en aussi haute estime par les bourgeois de la Pavonie que chez les nations éclairées de l'antiquité. Le sage Ulysse dut ses subtils exploits bien plus à son sommeil qu'à ses veilles, et il entreprit rarement une grande affaire sans avoir pris conseil de la nuit. On peut , avec vérité , en dire autant du bon Van Kortland ; ce qui lui valut à bon droit le surnom d'Oloff-le-Rêveur.

Ce prudent commandant ayant choisi l'équipage qui devait l'accompagner dans l'expédition proposée , exhorta les hommes à aller chez eux passer une bonne nuit , à régler toutes leurs affaires de famille , et à faire leur testament avant de partir pour voyager aux pays inconnus. Nos aïeux , il est vrai , ne manquaient jamais alors de prendre cette dernière précaution , et l'ont même prise long-temps encore depuis que , devenus plus aventureux , ils osèrent tenter des voyages à Havers-traw , à Kaatskill , à Groodt , à Esopus ou autres

lointains pays situés au-delà des grandes eaux de Tappaan-Zee.

CHAPITRE IV.

Voyage des héros de Communipaw à Hellgate. Comment ils y furent reçus.

DÉJÀ l'orient s'éclairait de la teinte rosée du matin, bientôt le soleil, perçant des nuages d'or et de pourpre, fit jouer ses rayons sur les girouettes de fer-blanc de Communipaw. On était alors dans cette délicieuse saison de l'année où la nature, échappant aux chaînes glacées du vieil hiver, comme une jeune fille à celles d'un vieux tuteur avare, s'élance, nouvellement parée de mille charmes, dans les bras du jeune et beau printemps ; bois touffus, bosquets fleuris, tout retentissait des chants d'hymen et d'amour ! Les insectes eux-mêmes, en savourant les perles de rosée dont brillait l'herbe tendre des prairies, se joignaient à ce voluptueux concert. Le bouton virginal entr'ouvrait timidement ses brillantes corolles ; on entendait au loin l'amoureuse tourterelle, et le cœur de l'homme se dilatait de ten-

dresse. Oh doux Théocrite ! que n'ai-je le chalumeau dont tu charmas jadis les délicieuses plaines de la Sicile ! Que n'ai-je, ô aimable Bion ! ta flûte champêtre dont les sons enivraient les heureux bergers de l'île de Lesbos ! je pourrais alors essayer de chanter en douces bucoliques , ou en idylles négligées, les beautés rurales de cette scène. Mais puisque je n'ai, pour prendre mon essor, qu'une mauvaise plume d'oie , il me faut renoncer aux poétiques écarts de l'imagination , et continuer mon récit en humble prose , me consolant avec l'espoir que , si elle caresse moins doucement l'imagination de mon lecteur , elle pourra du moins obtenir l'estime sans autre grace que sa candeur, sans autre parure que la vérité.

Le joyeux Phébus n'eut pas plus tôt dardé ses premiers rayons à travers les fenêtres de Communipaw, que la petite colonie fut en mouvement. Le sage Van Kortlandt s'élança de son palais , et , saisissant une conque marine , sonna un bruyant appel qui réunit bientôt tous ses vigoureux compagnons : ils descendirent alors résolument vers le rivage , escortés d'une multitude de parens et d'amis qui allaient tous , comme on dit communément, *faire la conduite*. Et ceci prouve de quelle ancienneté sont , dans cette ville , ces longues et fréquentes processions de famille , dont les mem-

bres , de tout âge , de toute grandeur et de tout sexe , vont , chargés de paquets et de cartons , escorter une troupe de cousins campagnards jusqu'au bateau de louage , où ils s'embarquent pour retourner au pays.

Le bon Oloffé répartit ses forces dans trois canots qui composaient sa flotte , et hissa son pavillon à bord d'un petit bateau hollandais dont la forme circulaire ressemblait assez à celle d'un baquet , et qui avait servi autrefois de seconde chaloupe à la *Goede-Vrouw*. L'embarquement terminé , les partans envoyèrent un dernier adieu à la multitude qui , restée sur le rivage à exhaler des souhaits et des conseils qu'on ne pouvait déjà plus entendre , le fit retentir long-temps encore des cris de *bon voyage ; portez-vous bien ; prenez bien soin de vous ; ne vous noyez pas !* et tant d'autres précieux avis de même nature , généralement répétés par les hommes qui restent à terre à ceux qui vont se risquer sur l'abîme des eaux. Cependant les voyageurs sillonnaient gaiement le sein transparent de la baie , et laissèrent bientôt derrière eux les rives verdoyantes de l'ancienne Pavonie.

Ils touchèrent d'abord à deux petites îles situées à peu près à l'opposé de Communipaw , et qu'on prétend avoir pris naissance au temps de la grande

irruption de l'Hudson , quand il se fraya , au travers des montagnes , un chemin vers l'Océan (1) ; car on nous dit que , dans cet épouvantable débordement , plusieurs immenses fragmens de terre et de rochers furent arrachés des montagnes et balayés , par cette rivière vagabonde , à six ou sept milles de distance , où quelques-uns d'entre eux s'échouèrent sur un banc de sable , précisément à l'opposé de Communipaw , et formèrent les îles en question , tandis que

(1) Un point établi depuis long - temps par quelques-uns de nos philosophes , ou du moins une assertion qui , souvent avancée , et jamais contredite , a fini par être à peu près reconnue pour un fait , c'est que l'Hudson était originairement resserré de tous côtés par les montagnes des hautes terres (*high-lands*).

Devenu fort et turbulent avec l'âge , pendant que l'extrême vieillesse des montagnes les rendait de plus en plus poussives , hydropiques , et faibles de reins , il leur grimpa tout à coup sur le dos , et , après un violent effort , finit par leur échapper. Tout cela , dit-on , s'est passé dans un temps fort loin de nous , et sans doute avant que les fleuves eussent perdu l'art de gravir les montagnes. Au reste je le rapporte comme un système que je suis loin de prétendre expliquer , mais auquel je n'en accorde pas moins pleine et entière confiance.

d'autres furent poussés vers la mer, et s'y ensevelirent à tout jamais. Une preuve suffisante de ce fait, c'est que le rocher qui forme la base de ces îles est exactement de la même nature que celui des montagnes. J'ajouterai qu'un de nos savans, qui a soigneusement comparé les rapports de leurs surfaces respectives, a été jusqu'à m'assurer en confidence que Gibbet Island n'était originellement rien autre chose qu'une verrue d'*Anthony's nose* (1).

En quittant ces petites îles merveilleuses, la première qu'ils côtoyèrent fut celle qui porte le nom d'Île du Gouverneur, et qui depuis est devenue si terrible par sa menaçante forteresse et ses redoutables batteries; mais ils se gardèrent bien d'y prendre terre, la soupçonnant véhémentement d'être le réceptacle des esprits et des démons qui pullulaient alors dans cette païenne et sauvage contrée.

Ils rencontrèrent au même instant un banc de joyeux marsouins, qui vinrent sauter et bondir autour d'eux, tournant au soleil leurs nageoires lisses et brillantes, et soufflant l'onde amère en jets étincelans. Le sage Oloff ne les eut pas plus

(1) *Le nez d'Anthony*, promontoire dans le Highland.

tôt remarqués qu'il s'écria, tout rayonnant de joie :
« Voilà qui est de bon augure , ou je suis bien
« trompé ! Le marsouin , poisson gras et bien étoffé ,
« peut être considéré parmi les poissons comme une
« sorte de bourguemestre. Sa vue est signe d'ai-
« sance , d'abondance et de prospérité. Je suis
« grand admirateur de ce poisson gras et dodu , et
« je ne doute pas que ceci ne soit d'un heureux pré-
« sage pour le succès de notre entreprise. » A ces
mots , il fit gouverner sur ces aldermen de mer.

Tournant donc tout-à-fait à gauche , ils entrèrent dans le détroit vulgairement appelé rivière de l'Est. Ici , le rapide courant qui traverse ce détroit , saisissant l'élégant baquet sur lequel naviguait le commodore , le poussa en avant avec une vélocité dont nulle chaloupe hollandaise , montée par des Hollandais , n'avait encore donné l'exemple. De sorte que le bon commodore , qui n'avait été accoutumé toute sa vie qu'à la paisible navigation des canaux , fut plus convaincu que jamais qu'ils étaient dans les mains de quelque puissance surnaturelle , et que les joyeux marsouins les remorquaient vers quelque beau port , qui devait combler tous leurs vœux et toutes leurs espérances.

Ainsi , portés en avant par l'irrésistible courant , ils doublèrent cette orgueilleuse pointe de terre ,

appelée depuis *Corlear's hook* , et , laissant à droite la riche et tournoyante crique de *Wall-about* , ils furent poussés vers une magnifique étendue d'eau , entourée de rives verdoyantes , dont la fraîcheur charmait la vue. Tandis que les voyageurs considéraient autour d'eux ce qu'ils prenaient pour un lac pur et brillant , ils virent à certaine distance une troupe de sauvages , dont la peau était peinte de diverses couleurs , activement occupés à pêcher , et qui semblaient être les génies de cette région romantique. Leur étroit canot se balançait aussi légèrement qu'une plume sur la surface onduleuse de la baie.

Le cœur des héros de Communipaw ne fut pas peu ému à cette vue ; mais leur bonne fortune voulut qu'il y eût alors en vigie , à l'avant du commodore , un vaillant personnage appelé Hendrick Kip (nom qu'on pourrait traduire par *Poulet* , et qui lui fut donné comme marque de son courage). Il n'eut pas plus tôt aperçu ces damnés païens , que , tremblant de tous ses membres , et quoique éloigné d'eux d'un bon demi-mille , il saisit un mousqueton qui se trouvait à sa portée , détourna la tête , et , avec la plus grande intrépidité , lâcha son coup en l'air , comme s'il eût ajusté le soleil... A la vérité , l'arme , qui repoussait , fit la sottise de donner au brave Kip un ignominieux soufflet , qui

le jeta , les jambes en l'air , au fond du bateau ; mais tel fut l'effet de cette détonation terrible , que ces sauvages des bois , frappés de consternation , saisirent précipitamment leurs rames , et se sauvèrent dans une des anses les plus reculées des rives de Long-Island.

Cette victoire signalée donna un nouveau courage aux hardis voyageurs , et , en l'honneur de cet exploit , ils donnèrent le nom du vaillant Kip à la baie , qui depuis a continué de le porter. Le cœur du bon Van Kortland (qui , n'ayant pas de terres à lui , était grand admirateur de celles des autres) se dilatait à l'aspect du pays riche et inhabité qui l'entourait , et , tombant dans une délicieuse rêverie , il commençait à se régaler de la possession anticipée de vastes prairies , de marais salans et d'immenses plantations de choux , quand il fut tout à coup arraché à cette délectable vision par le changement soudain de la marée , qui l'aurait bientôt entraîné hors de cette terre promise , si le prudent navigateur n'eût donné le signal de courir sur la terre , où ils débarquèrent en effet tout auprès des hauteurs rocailleuses de Bellevue. Heureuse retraite où nos joyeux magistrats se repaissent et s'engraissent , pour le plus grand bien de la ville , des tortues que l'on sacrifie dans les solennités publiques.

Là, reposant sur la verte pelouse, au bord d'un petit ruisseau dont le cours étincelait à travers le gazon, ils se rafraîchirent des travaux de la mer en se régaland abondamment des vivres dont ils s'étaient munis pour ce périlleux voyage. Ayant ainsi fortifié convenablement leurs facultés délibératives, ils tinrent chaudement conseil sur ce qui leur restait à faire. Ce fut le premier congrès de table qui eût jamais été tenu à Bellevue par des chrétiens, et d'ici datent, selon la tradition, ces grandes querelles de famille, entre les Harden Broecks et les Ten Broecks, qui, par la suite, eurent une singulière influence sur la fondation de la ville. Le vigoureux Harden Broeck, dont les yeux avaient été prodigieusement charmés par la vue des marais salins, qui exhalent leurs vapeurs le long de la côte, au fond de Kip's Bay, était absolument d'avis que l'on y retournât, et que l'on y bâtît la ville projetée. Le déterminé Ten Broeck s'opposait obstinément à cette proposition, ce qui fut le sujet d'un grand nombre d'argumens et de contestations entre eux. Les détails de cette controverse ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et l'on ne saurait trop s'en affliger ; mais on est certain que le sage Oloffse mit fin à la dispute, en décidant que l'on explorerait encore plus loin la route que les mystérieux marsouins avaient si

clairement indiquée. Là - dessus , le vigoureux Toughbreeches abandonna l'expédition , prit possession d'une colline avoisinante , et , dans sa rage , se mit à peupler toute cette partie du pays , qui a toujours été habitée depuis par les Harden Broecks.

Tel qu'un enfant folâtre , qui roule , en se jouant , sur le penchant d'une verte colline , le gai Phébus , en ce moment , se laissait aussi rouler au penchant de la voûte azurée ; et , la marée leur étant redevenue favorable , les déterminés Pavoniens se confièrent de nouveau à sa direction , cotoyèrent les rives occidentales , et furent poussés vers les détroits de l'île de Black Well.

Ici , le caprice des courans ne causa pas peu d'étonnement et de perplexité à ces illustres marins. Tantôt , saisis et entraînés par un tourbillon , ils pirouettaient comme des totons , en tournant quelque pointe saillante , et se trouvaient lancés au fond d'une de ces petites anses romantiques qui découpent la belle île de Mannahata ; tantôt ils étaient jetés et prêts à se briser sur la base même de ces immenses rochers que tapisse la vigne verdoyante , et que couronnent des bosquets dont l'ombre se projette au loin sur les eaux ; tantôt enfin , violemment ramenés au milieu du canal , ils le descendaient avec une telle vitesse , que le

sage Van Kortlandt en était déconcerté, et commençait, en voyant fuir si rapidement les deux rives, à croire tout de bon que la terre ferme allait décidément lui échapper.

De quelque côté que les voyageurs tournassent les yeux, il leur semblait voir fleurir une création nouvelle; aucune trace de travaux humains ne paraissait réprimer le délicieux désordre de cette nature sauvage, qui se plaisait à étaler le luxe si varié de ses richesses. Ces montagnes, qui, semblables au farouche porc-épic, sont maintenant hérissées de peupliers (orgueilleux favoris de la fortune et de la mode), s'embellissaient des vigoureux enfans de leur sol; le chêne altier, le généreux châtaignier, le gracieux ormeau, y croissaient comme protégés par le tulipier, ce géant des forêts, qui élevait çà et là sa tête majestueuse; à la place où se voient aujourd'hui les somptueuses retraites de l'opulence, ces villas à demi perdues dans de mystérieux bocages, où soupire souvent la flûte amoureuse de quelque berger citadin, là même, l'oiseau pêcheur construisait alors son nid solitaire sur l'arbre desséché qui dominait ses humides états. Le daim timide paissait tranquillement le long de ces rives consacrées maintenant aux promenades nocturnes des amans, et souvent empreintes du pied léger de la beauté, et une sau-

vage solitude s'étendait sur ces heureuses régions, où s'élèvent à présent les tours majestueuses des Jones, des Schermerhomes et des Rhinelanders.

Glissant ainsi, dans un silencieux étonnement, au travers de ces scènes nouvelles et inconnues, la courageuse flotte pavonienne cinglait le long d'un promontoire, dont le front saillait audacieusement sur la mer, et semblait menacer les vagues qui se brisaient contre sa base. C'est ce hardi promontoire, bien connu des marins modernes sous le nom de Gracie's Point, nom qu'il tire du beau château qui figure sur son sommet, comme une tour sur le dos d'un éléphant. Là s'offrit soudainement à leur vue un paysage sauvage et varié, où la terre et l'eau étaient aussi élégamment entremêlés que s'ils se fussent entendus pour faire ressortir leurs charmes réciproques; à droite était la pointe de Black Well's Island ornée de sa fraîche parure de verts roseaux. Au-delà s'étendaient l'agréable rive de Sundswick et le petit port bien connu sous le nom de Hallett's Cove, lieu déshonoré de nos jours, parce qu'il sert de retraite aux pirates qui infestent ces mers, dévastent les vergers, volent les melons d'eau, et insultent les honnêtes promeneurs qui osent s'aventurer dans leurs élégans bateaux. A gauche, une baie profonde, ou, pour mieux dire, une crique, s'enfon-

Caït gracieusement entre des rives ornées de forêts, et formait une espèce d'optique, au travers de laquelle on voyait les régions champêtres de Haerlem, de Morrissania et de East-Chester. L'œil s'y reposait avec délices sur un pays richement boisé, diversement coupé de collines touffues, de vallées obscures, et de montagnes à croupes renflées et tortueuses. Rien de plus doux et de plus voluptueux que l'ensemble de cette scène, à travers le voile pourpré d'un brouillard de printemps.

Devant eux, le large cours du fleuve allait, par un détour soudain, serpenter au milieu de caps couronnés de bosquets et de plages verdoyantes, qui semblaient se fondre dans chaque vague. Partout régnaient la grace et la fertilité. Le soleil venait de descendre au couchant, et la vapeur légère du crépuscule, semblable au voile transparent qui couvre le sein d'une jeune vierge, embellissait encore les charmes qu'elle cachait à moitié.

O scènes fatales d'ensorcellement et de déception ! ô malheureux voyageurs qui admirez, avec un innocent étonnement, ces rives circéennes ! Je crois voir, hélas ! de pauvres âmes s'abandonnant aux séductions d'un monde perfide !!! Trompeur

est son sourire , fatales sont ses caresses ! Céder à leur charme imposteur , c'est s'embarquer sur un abîme , c'est livrer sa frêle nacelle aux tourbillons qui vont l'entraîner et l'engloutir. Il en fut ainsi des dignes Pavoniens , qui , soupçonnant peu le danger dont les menaçait cette scène trompeuse , voguèrent tranquillement vers elle , jusqu'au moment où ils furent arrachés à leur sécurité par les secousses et l'agitation extraordinaire de leurs vaisseaux , car alors au doux balancement de la vague onduleuse succéda l'horrible mugissement des flots en furie. Réveillé comme d'un rêve , Oloffe étonné , cria de toutes ses forces de virer de bord ; mais son ordre se perdit dans l'affreux retentissement des vagues , et il s'ensuivit une scène de consternation et d'horreur. Tantôt , poussés avec une effrayante vélocité sur d'épouvantables brisans , tantôt , irrésistiblement entraînés par des courans contraires , tantôt , prêts à se briser sur *Hen and Chickens* (détestables écueils , plus perfides que *Carybde* et *Sylla*) ; tantôt enfin , comme suspendus sur l'abîme qui s'entrouvrait pour les engloutir.... ils voyaient les élémens conjurés se confondre autour d'eux dans le plus hideux désordre , les eaux et les vents rugissaient de rage , et , dans la dérive rapide qui l'entraînait , plus

d'un marin , surpris de voir fuir aussi précipitamment les arbres , les rochers et le rivage , crut qu'il volait dans les airs.

Enfin , le puissant baquet du commodore Van Kortlandt fut poussé dans le tourbillon de ce gouffre , nommé le Pot , où il tournoya avec une étourdissante vélocité , jusqu'à ce que le bon commandant et tout son monde perdissent leurs sens dans les horreurs de cette scène et la violence extraordinaire du mouvement.

On n'a jamais su au juste comment la brave flotte de Pavonie fut arrachée du gouffre de ce moderne Carybde ; car tant de gens survécurent pour raconter l'histoire , et , ce qui est plus surprenant encore , ils l'ont racontée de tant de manières diverses , qu'il y a toujours eu , à ce sujet , une grande variété d'opinions *dominantes*.

Quant au commodore et à son équipage , ils se trouvèrent , quand ils eurent repris leurs sens , échoués sur les côtes de Long-Island. Le digne commodore avait , il est vrai , pour habitude de raconter maintes histoires merveilleuses sur ce qui lui était advenu dans ce moment de péril : comment il vit des spectres volant dans les airs , et entendit l'horrible cri de lutins ; comment il mit sa main dans le *pot* , quand ils tournoyaient à l'entour , et trouva que l'eau en était bouillante , et comment il vit

d'étranges figures, qui, accroupies sur des rochers, l'écumaient avec d'immenses cuillers à pot ; mais il assurait particulièrement, et d'un air de triomphe, qu'il y avait reconnu les maudits marsouins qui l'avaient traîtreusement attiré dans ce péril, et avait eu le plaisir de voir rôtir les uns sur le gril, pendant que les autres étaient à frire dans la poêle.

Beaucoup de gens, néanmoins, regardaient ces histoires comme de pures visions du commodore (généralement connu pour être fort sujet aux rêves), et la vérité n'en a jamais été bien clairement démontrée ; ce qu'il y a de sûr, cependant, c'est qu'on peut faire remonter aux récits d'Oloffé et de ses compagnons les diverses traditions venues jusqu'à nous au sujet de ce merveilleux détroit. Comment, par exemple, on y a vu le diable à califourchon sur le Hog'sback, et y jouant du violon ; comment il y fait frire son poisson quand le temps est à l'orage, et mille autres histoires auxquelles nous devons prendre garde de trop ajouter foi. Par suite de ces effrayantes circonstances, le commandant pavonien donna à ce passage le nom de Hellegat, ou, selon l'interprétation reçue, Hell-Gate(1), nom qu'il porte encore aujourd'hui.

(1) C'est un passage étroit du Sound, à six milles de

CHAPITRE V.

Comment les héros de Communi-paw retournèrent chez eux un peu plus sages qu'ils n'en étaient partis. Comment le profond Oloffe fit un rêve, et quel fut ce rêve.

LA sombre nuit était venue clore ce jour désastreux, et ce fut encore une triste nuit pour les pauvres Pavoniens naufragés, dont les oreilles étaient incessamment assaillies du tumulte des élémens et des hurlemens des spectres qui infestaient ce perfide détroit ; mais, quand le soleil se

distance environ au-dessus de New-York. Il est fort dangereux pour les vaisseaux, à moins qu'ils ne soient gouvernés par d'habiles pilotes, à cause du grand nombre de rochers, d'écueils et de tourbillons. On leur a donné divers noms, tels que le gril, la poêle à frire, le dos de cochon, le pot, etc. Ils sont très-violens à certaines époques de marées. Quelques graves et prudents personnages qui veulent réformer le temps présent, ont adouci la dénomination caractéristique ci-dessus, en *Hurl-Gate*, ce qui ne signifie rien du tout. Je les en laisse chercher eux-

leva, les horreurs de la nuit précédente avaient disparu, il ne restait plus trace de gouffres, de brisans ni d'abîmes, le fleuve avait repris son cours onduleux et paisible, et, grace au changement de marée, roulait doucement ses eaux vers le séjour tant regretté des malencontreux héros de Communipaw.

Ils se regardaient les uns les autres de l'air le plus lamentable; leur flotte avait été totalement dispersée par le dernier désastre; quelques-uns d'entre eux se trouvèrent jetés sur les côtes occidentales, où, dirigés par un certain Ruleff Hopper, ils prirent possession de tout le pays situé vers le *Six mile Stone*, pays qui appartient encore aux Hoppers au moment où j'écris ceci.

Les Waldrons furent poussés par la violence de

-mêmes l'étymologie. Le nom que notre auteur a donné à ce passage est appuyé par la carte qu'on trouve dans l'histoire de Vander Donck, publiée en 1656; par l'Histoire de l'Amérique d'Ogilvie, 1671; ainsi que par un journal existant encore, écrit dans le seizième siècle, et qu'on peut trouver dans les papiers d'État de Halard; et un vieux manuscrit écrit en français, et qui parle de différens changemens dans les noms des lieux qui environnent cette cité, observe que de *Helle-Gal*, trou d'enfer, ils ont fait *Helle-Gate*, porte d'enfer.

la tempête vers une côte éloignée, où ils eurent l'avantage de se concilier les sauvages, au moyen d'une cruche de véritable eau-de-vie de Hollande qu'ils avaient avec eux ; ils établirent là une espèce de taverne qui fut, dit-on, le berceau de la belle ville de Harlem, où leurs descendants ont toujours continué, depuis, à être d'honorables cabaretiers. Quant aux Suydams, ils furent jetés sur les côtes de Long-Island, où l'on peut encore les trouver. Mais le hasard le plus singulier favorisa le grand Ten Broeck, qui, étant tombé à la mer, fut miraculeusement soutenu sur les eaux par la multiplicité de ses vêtements inférieurs, qui, lui tenant lieu de vessies, le firent flotter sur les vagues comme un homme marin jusqu'à un rocher où il arriva sain et sauf, et où il fut trouvé le lendemain matin très-occupé de faire sécher au soleil ses vastes et nombreux hauts-de-chausses.

Je me dispenserai de dire la longue délibération de nos aventuriers ; comment il ne conviendrait pas de fonder une ville dans ce voisinage diabolique, et comment enfin, tout en tremblant d'effroi, ils se hasardèrent encore une fois sur l'onde amère, et dirigèrent leur course vers Communipaw ; je dirai seulement, en peu de mots, qu'après avoir péniblement cheminé en sens con-

traire du trajet parcouru la veille, ils rasèrent enfin la pointe méridionale de Mannahata, et aperçurent au loin leur Communipaw bien-aimée.

Mais alors un maudit reflux résista obstinément aux efforts des matelots. Epuisés, accablés, découragés, il ne leur fut plus possible de faire tête au courant, ou plutôt, comme quelques personnes l'affirment, au vieux Neptune lui-même, qui, voulant les guider vers le terrain où devait s'asseoir sa puissance dans ce monde occidental, fit rouler, sur le baquet du commodore Van Kortlandt, une dizaine de vagues si bien conditionnées, qu'elles le lancèrent à sec sur le rivage de Mannahata.

Ainsi conduits, comme par une puissance surnaturelle, dans cette île délicieuse, leur premier soin fut d'allumer du feu au pied d'un grand arbre planté à la pointe que l'on nomme aujourd'hui la Batterie; rassemblant ensuite une ample provision d'huîtres, qui abondaient sur ce rivage, et vidant leurs havresacs, ils se mirent à préparer et à manger un somptueux repas délibératif. Le digne van Kortlandt se fit d'autant plus remarquer dans cette occasion par son pieux et zélé dévouement à la fourchette, que, spécialement chargé de l'expédition, il regarda comme un devoir de manger de son mieux pour le bien public. A mesure qu'il

se farcissait jusqu'au gosier des viandes succulentes étalées devant lui , le cœur dilaté de cet excellent homme semblait se gonfler et presque suffoquer de bonne chère et de bon naturel !..... Certes c'est bien alors , c'est quand un homme sent son cœur arriver sur ses lèvres , qu'on peut dire avec vérité qu'il parle *cordialement* ! c'est alors que déborde de tous ses discours la franche et touchante bienveillance du bon vivant ! C'est ainsi que le digne Oloffé , après avoir avalé la dernière bouchée qu'il lui fut possible de contenir , et l'avoir balayée avec une riche libation , sentit s'amollir son cœur et tout son être s'épanouir , en quelque sorte , d'une bienveillance universelle. Tout ce qui l'entourait lui semblait merveilleux , ravissant ! et posant ses mains sur chacun des côtés de son énorme circonférence , roulant ses yeux mi-clos sur l'aspect délicieusement varié qu'offraient autour de lui la terre et l'eau , il tenta , d'une voix étouffée et comme pléthorique , de proférer cette exclamation : « Quelle vue charmante ! » Mais les mots expirèrent sur ses lèvres. Un moment il sembla méditer sur cette scène enchanteresse... Ses paupières appesanties s'abaissèrent , sa tête se pencha sur sa poitrine , il se laissa doucement tomber sur le gazon , et fut bientôt plongé dans un profond sommeil.

Alors le sage Oloffte fit un rêve , et quel rêve ! Il vit d'abord le bon saint Nicolas , qui , monté sur ce même chariot dont il se sert pour apporter aux enfans leurs cadeaux annuels , arrivait roulant sur la cime des arbres ; puis , étant arrivé , le saint descendit tout près de l'endroit où les héros de Communipaw venaient de faire leur repas ; et puis , le madré Van Kortlandt le reconnut à son large chapeau , à sa longue pipe et à sa ressemblance avec la figure sculptée sur l'avant du vaisseau la *Goede-Vrouw* ; et puis , saint Nicolas alluma sa pipe au feu et s'assit pour fumer , et , pendant qu'il fumait , la fumée de sa pipe , montait dans les airs et s'y étendait comme un nuage ; et puis Oloffte , après avoir réfléchi , grimpa bien vite au haut d'un des plus grands arbres , d'où il vit la fumée couvrir une grande étendue de pays ; puis , la considérant plus attentivement , il lui sembla que cet immense volume de fumée prenait diverses formes merveilleuses où se dessinaient en noir des palais , des dômes et des clochers qui ne duraient qu'un moment et s'évanouissaient ensuite , jusqu'à ce qu'enfin le tout se dissipât en légers tourbillons , et qu'il ne restât plus que la verdure des arbres. Alors saint Nicolas , après avoir fumé sa pipe et l'avoir passée dans la ganse de son chapeau , se toucha le nez du bout du

doigt , en regardant l'étonné Van Kortlandt d'un air très-significatif ; et puis enfin , remontant dans son char , il reprit sa course sur la cime des arbres et disparut.

Van Kortlandt sortit de ce sommeil , merveilleusement instruit. Il réveilla ses compagnons , leur raconta son rêve et le leur interpréta : la volonté bien clairement annoncée de saint Nicolas , était qu'ils s'établissent à l'endroit même où ils se trouvaient , et qu'ils y bâtissent une ville. Quant à la fumée de la pipe , c'était l'emblème de celle qui , s'élevant un jour de cette vaste cité , s'étendrait aussi sur une immense étendue de pays. Ils applaudirent tous à cette interprétation , excepté Ten Breeche mynherr , qui augura de ce songe , qu'on aurait dans leur ville pour petit feu grande fumée ; que ce serait , en d'autres termes , une très-orgueilleuse petite cité , double augure qui s'est merveilleusement réalisé.

Ayant ainsi heureusement atteint le grand but de leur périlleuse expédition , les voyageurs retournèrent joyeusement à Communipaw , où ils furent reçus avec de grandes réjouissances : là , convoquant une assemblée générale des sages et des dignitaires de la Pavonie , ils racontèrent l'histoire de leur voyage ainsi que le rêve d'Oloffé Van Kortlandt , récits auxquels le peuple répon-

dit par un concert de louanges en l'honneur du bon saint Nicolas. A dater de ce moment , le sage Van Kortlandt vit respecter plus que jamais son grand talent pour les rêves , et l'on déclara que nul citoyen n'était plus juste , plus brave et plus utile que lui..... quand il dormait.

CHAPITRE VI.

Contenant un essai d'étymologie. Fondation de la grande ville de New-Amsterdam.

LE nom originel de l'île dans laquelle fut si heureusement jetée la flotte de Communipaw est un sujet de contestations , et a déjà subi des altérations considérables ; preuve déplorable de l'instabilité des choses de ce monde et de la vanité de tous les rêves où nous nous berçons d'une immortelle renommée ; car qui peut espérer que son nom vivra dans la postérité , quand ceux des îles les plus puissantes se perdent si tôt au milieu des contradictions et des incertitudes ?

Le nom le plus généralement adopté aujourd'hui , et qu'appuie d'ailleurs l'autorité du grand

historien Vander-Donck, est Manhattan, nom qui tire, dit-on, son origine de l'usage où étaient les indigènes, aux premiers temps de la colonie, de porter des chapeaux européens, usage encore observé dans beaucoup de cantons. De là, si l'on en croit un vieux gouverneur un peu badin, qui florissait il y a près d'un siècle, et qui, une fois dans sa vie, s'était trouvé avec les beaux esprits de Philadelphie, de là vient l'appellation de *Man-hat-on* (1), donnée d'abord aux Indiens et ensuite au pays; pauvre jeu de mots, sans doute, mais passable encore pour un gouverneur.

On peut compter, parmi les plus respectables sources d'instruction sur ce sujet, l'estimable histoire des possessions américaines, écrite par Master-Richard Blome, en 1687, histoire dans laquelle cette île est nommée *Manhadaes* et *Manahanent*. Je ne dois pas oublier non plus l'excellent petit livre, plein de matériaux précieux, de l'authentique historien John Jossetyn Gent, qui l'appelle positivement *Manadoes*.

Une autre étymologie encore plus ancienne, et sanctionnée par la faveur que lui accordaient nos éternellement regrettables ancêtres hollandais,

(1) Chapeau d'homme sur la tête.

est celle qui fut trouvée dans quelques lettres , encore conservées (1), et qui furent échangées entre les premiers gouverneurs et les puissances voisines ; lettres dans lesquelles l'île est appelée indifféremment Monhattoes, Munhatos et Manhattoes, variations évidentes , mais fort insignifiantes , du même nom ; car nos sages aïeux s'appliquaient peu à ces raffinemens d'orthographe et de prononciation , seule étude et unique ambition de beaucoup de savans mâles et femelles en ce siècle hypercritique. Le dernier nom est dérivé , dit-on , du grand génie indien Manetho , qui était supposé faire de cette île son séjour favori , en raison de ses agrémens extraordinaires ; car , selon les traditions indiennes , la baie était jadis un lac transparent rempli de poissons d'or et d'argent , au milieu duquel s'élevait cette île magnifique , dont la surface était couverte d'une variété innombrable de fleurs et de fruits ; mais la soudaine irruption de l'Hudson ayant dévasté ces sites délicieux , Manetho s'était enfui au-delà des grandes eaux de l'Ontario.

Il serait imprudent néanmoins d'ajouter une foi trop illimitée à ces fabuleuses légendes ; et ,

() Vid-Hazard's col. stat. pop.

quoique j'admette volontiers la dernière orthographe du nom comme très-convenable à la prose, il en est pourtant une autre, qui se fonde sur une autorité plus ancienne et plus incontestable, et qui me séduit d'autant plus, qu'elle est à la fois poétique, mélodieuse et expressive; elle se trouve dans le voyage ci dessus mentionné du grand Hudson, rédigé par maître Juet, qui écrit clairement et correctement Manna-Hata, c'est-à-dire île de Manna, ou, en d'autres mots, « terre de lait et de miel. »

La résolution de transférer le siège de l'empire, des bords verdoyans de la Pavonie à cette île délicieuse, ayant été solennellement prise, un grand nombre s'embarqua pour traverser l'embouchure de l'Hudson, sous la direction d'Oloffle-le-Rêveur, qui fut nommé protecteur ou patron de la nouvelle colonie.

Qu'il me soit permis de rendre ici témoignage de l'incomparable honnêteté et de la magnanimité de nos dignes ancêtres, qui achetèrent le sol des indigènes avant d'y élever un seul toit; circonstance singulière et presque incroyable dans les annales des découvertes et des colonies.

Le premier établissement fut fondé sur la pointe sud-ouest de l'île, à l'endroit même où le bon saint Nicolas avait apparu en rêve. Là ils bâ-

tirent un comptoir, ou plutôt une puissante et inexpugnable place de guerre nommée fort Amsterdam, qui était située sur cette éminence qu'occupe aujourd'hui la douane, et avait en face l'espace ouvert que l'on nomme à présent le boulingrin.

On vit s'élever bientôt, autour de cette imposante forteresse, une pépinière de petites maisons hollandaises, couvertes en tuiles, et qui semblaient s'abriter sous ses murailles protectrices comme une poussinée de petits poulets sous les ailes de leur mère. Le tout était entouré de fortes palissades, pour préserver de toute irruption subite des sauvages qui erraient en hordes dans les bois et les marais dont se couvrait alors la vaste étendue de pays qu'on appelle aujourd'hui Broad-Way, Wall-Street, Willam-Street et Pearl-Street.

La colonie ne fut pas plus tôt implantée, qu'elle prit racine et prospéra d'une manière surprenante; car il semblait que cette île trois fois bénie eût les prérogatives génératrices du fumier, où toute semence étrangère trouve une bienfaisante nourriture qui la fait augmenter en force et en grandeur.

Notre bambine de colonie, donc, ayant pris de l'âge et du développement, on pensa qu'il était temps de la baptiser d'une manière convenable;

en conséquence on l'appela New-Amsterdam. Quelques-uns, il est vrai, plaidèrent pour le nom indien primitif, et bon nombre des meilleurs écrivains du pays continuèrent long-temps à l'appeler Manhattoes; mais ce nom fut rejeté, par les autorités, comme sauvage et païen. On trouva, d'ailleurs, qu'il était avantageux et prudent de lui donner le nom d'une grande cité de l'ancien monde, ce qui devait l'induire à imiter et à surpasser son homonyme en grandeur et en renommée. C'est ainsi que les petits morveux d'enfans pour qui l'on va chercher, dans l'antiquité, des patrons guerriers, législateurs, saints ou autres grands dignitaires, ne manquent jamais de les prendre soigneusement pour modèles, et de devenir grands hommes à leur tour.

L'état prospère de l'établissement et l'augmentation rapide des maisons éveillèrent graduellement le bon Oloff de la profonde léthargie dans laquelle il était tombé après l'érection du fort; il pensa alors qu'il était temps de méditer le plan sur lequel la ville naissante devait être bâtie; convoquant donc ses coadjuteurs et conseillers, ils entrèrent, pipe en bouche, dans une très-profonde délibération à ce sujet.

Dès les premiers mots de la question, une querelle inattendue s'éleva pour divergence d'opi-

nions, et je la mentionne avec d'autant plus de chagrin, que ce fut la première altercation dont parlent les annales des conseils de New-Amsterdam. Elle fit éclater la mésintelligence et la haine que couvaient, l'un contre l'autre, les deux gros bourgeois mynheers Ten Breeches et Tough Breeches, depuis leur malheureuse altercation sur la côte de Bellevue. Le grand Tough Breeches avait acquis beaucoup de richesses et d'importance par l'étendue de ses domaines, qui embrassaient toute la chaîne des mots Apuléens, le long du golfe de Kip's-Bay, possessions dont une partie fut arrachée depuis à ses descendants par les formidables clans des Joneses et des Shermerhornes.

Mynheer Ten Breeches proposa un plan ingénieux, d'après lequel la ville devait être coupée par des canaux se croisant en tous sens, à la manière des villes les plus admirées en Hollande. Les idées de mynheer Tough Breeches étaient diamétralement opposées à ce plan; il proposait, au contraire, que l'on creusât des bassins, et que l'on construisît des quais, au moyen de pilotis enfoncés dans la rivière, pour bâtir ensuite sur ces mêmes quais. Par ce moyen, disait-il d'un air triomphant, nous regagnerons un vaste espace de terrain sur ces immenses rivières, et nous élèverons une cité rivale d'Amsterdam, de Venise, ou de toute autre

ville amphibie de l'Europe. Ten Breeches répondit à cette proposition d'un air aussi méprisant qu'il put se le donner. Il censura, d'une manière virulente, le plan de son antagoniste, comme étant absurde et contraire à l'ordre des choses, ainsi que tout vrai Hollandais pouvait en juger. « Qu'est-ce, en effet, « disait-il, qu'une ville sans canaux ? C'est un « corps sans veines et sans artères, et elle doit périr « faute de circulation et de fluide vital. » Tough Breeches, à son tour, combattait, par le sarcasme, l'argument de son sec et maigre adversaire. « Quant « à la nécessité de la circulation du sang pour « l'existence, disait-il, mynheer Ten Breeches « lui-même est une preuve vivante de la fausseté « de son assertion ; car tout le monde sait que, « depuis dix bonnes années, pas une seule goutte « de sang n'a circulé dans sa carcasse étique et des- « séchée, et cependant il n'existe pas un homme « plus remuant et plus affairé dans toute la colo- « nie. » Des personnalités pour argumens ne persuadent guère, et je n'ai jamais vu que l'on convainquît un homme d'erreur en le convainquant de difformité ; du moins n'en fut-il pas ainsi dans cette circonstance. Ten Breeches avait la réplique aigre et vive ; Tough Breeches, opiniâtre petit homme qui voulait toujours avoir le dernier mot, ripostait avec une vigueur toujours croissante ;

Ten Breeches avait l'avantage de la volubilité ; mais la logique de Tough Breeches se couvrait de l'ineestimable armure nommée obstination ; si Ten Breeches portait des coups plus vifs et plus nombreux , ceux que frappait Tough Breeches tombaient plus ferme et plus d'aplomb ; si bien qu'enfin , quoique Ten Breeches lui étourdît les oreilles d'un cliquetis de paroles , quoiqu'il l'assailît de mots piquans et d'argumens serrés , Tough Breeches n'en demeura pas moins jusqu'au bout inébranlable comme un roc.... Ils se séparèrent donc sans rien conclure , comme il arrive toujours entre disputeurs dont aucun ne veut avoir tort ; mais ils se détestèrent plus cordialement que jamais , et une haine non moins implacable que celle des Capulets et des Montaigus divisa désormais les familles Ten Breeches et Tough Breeches.

Je ne fatiguerais pas mon lecteur de ces ennuyeuses matières de fait , si mon devoir d'historien fidèle ne m'obligeait pas à être exact , et comme me voici réellement arrivé à l'époque précise où , telle qu'une jeune branche , notre ville naissante reçut les formes sinueuses d'où résulte l'irrégularité pittoresque qu'on y admire aujourd'hui , je ne saurais en détailler trop minutieusement les causes premières.

Je ne vois pas qu'après la malheureuse alterca-

tion que je viens de citer, il ait été rien dit de plus, à ce sujet, qui mérite qu'on le rapporte. Le conseil, composé des plus grosses et des plus vieilles têtes du pays, se rassemblait régulièrement une fois la semaine, pour méditer sur cette importante matière. Mais, soit qu'ils eussent été effrayés par la guerre de mots dont ils avaient été témoins, soit qu'ils fussent naturellement ennemis de l'exercice de la parole et de celui de la cervelle, dont il est la conséquence, toujours est-il que messieurs les conseillers y gardaient un silence profond. Le sujet de la question une fois posé sur la table, selon l'usage, ils fumaient tranquillement leur pipe, ne faisant que peu de lois, n'en mettant aucune en vigueur, et les affaires de la colonie marchaient pourtant..... comme il plaisait à Dieu.

La plupart des membres du conseil n'étant pas très-forts sur le plumitif, ils résolurent très-judicieusement de n'ennuyer ni la postérité ni eux-mêmes par de volumineux rapports. Le secrétaire, néanmoins, minutait assez exactement les délibérations du conseil, dans un gros in-folio dont le fermoir massif était en cuivre. Le procès-verbal de chaque séance se bornait à deux lignes, constatant, en bon hollandais, que le conseil avait siégé tel jour, et fumé douze pipes sur les affaires de la colonie; ce qui ferait supposer que les pre-

miers colons ne réglaient pas leur temps par heures, mais par pipes, à la manière dont les distances se mesurent encore en Hollande; manière de toiser admirablement exacte, car une pipe, dans la bouche d'un vrai Hollandais, n'est jamais sujette à ces accidens et à ces irrégularités qui mettent continuellement nos horloges en défaut.

Pendant que le profond conseil de New-Amsterdam fumait, sommeillait et méditait ainsi, de semaine en semaine, de mois en mois et d'année en année, sur le plan qu'il adopterait pour construire la colonie naissante, la ville prenait soin d'elle-même; et, comme le vigoureux bambin qu'on laisse courir à son gré, libre de liens, maillots, ou autres abominations avec lesquelles nos soigneuses nourrices et nos sages vieilles femmes estropient et défigurent les enfans des hommes, notre jeune cité crut si rapidement en force et en étendue, qu'avant que les honnêtes bourgmestres eussent arrêté un plan, il était déjà trop tard pour l'exécuter; sur quoi ils décidèrent sagement de fermer la délibération.

CHAPITRE VII.

Comment la ville d'Amsterdam crut en puissance sous la protection d'Oloff-le-Rêveur.

C'EST un aspect excessivement trompeur que celui que nous offrent les temps merveilleux de l'antiquité, quand nous les regardons au travers de cette longue perspective d'années au-delà desquelles ils sont relégués. Comme un beau paysage, dont l'horizon semble se fondre et se mêler avec les nuages, ils reçoivent mille charmes de l'obscurité même qui les enveloppe, et l'imagination se plaît à les orner de perfections et de graces de sa propre création.

Ainsi brillent à mes yeux ces heureux jours où New-Amsterdam n'était encore qu'une ville purement pastorale, ombragée de bosquets de saules et de sycomores, et entourée de forêts où l'homme n'avait pas tracé sa route, et de fleuves immenses qui semblaient en interdire l'accès aux soucis et aux vanités d'un monde perfide.

Cette ville naissante offrait alors le noble et rare spectacle d'une communauté gouvernée sans lois,

et qui, telle qu'une plante spontanée, croissait, sous l'œil tutélaire de la Providence, aussi rapidement que si on l'eût encombrée des sages et innombrables lois dont on écrase ordinairement les jeunes cités... pour aider à leur développement ; et, sous ce rapport, je ne saurais trop admirer la sagesse, la profonde connaissance des hommes que montrèrent Oloff-le-Rêveur et les législateurs ses collègues. Je n'ai point, pour ma part, une aussi mauvaise opinion de l'humanité que beaucoup de mes confrères les philosophes. Je ne pense pas que la pauvre espèce humaine soit une aussi détestable engeance qu'ils voudraient le faire croire ; je suis pleinement convaincu que l'homme, s'il était abandonné à lui-même, se conduirait, l'un dans l'autre, à peu près aussi bien que mal. Mais à force de lui crier aux oreilles qu'il faut marcher droit, on l'étourdit, et il va de travers. La noble indépendance de sa nature se révolte contre l'intolérable tyrannie des lois, contre l'officieuse et perpétuelle intervention d'une morale qui, toujours plantée sur son chemin comme un poteau sur certaines routes, lui dit impérieusement : *Prenez à droite ! on ne passe pas à gauche !* Alors, tel qu'un espiègle enfant, il prend le sentier défendu, galope à travers champs dans la boue, et franchit barrières et fossés....., le tout pour

prouver qu'il n'en fait qu'à sa tête, et qu'il ne marche plus à la lisière. Et certes, mon opinion à cet égard s'appuie victorieusement sur ce qu'on a vu de nos dignes ancêtres ! Ils n'eurent, pour se diriger, ni réglemens, ni statuts, ni cet amas d'édits, de lois, d'ordonnances et contre-ordonnances dont jouissent leurs descendans plus éclairés, et pourtant ils se conduisirent honnêtement et vécurent en paix, par pure ignorance, ou, autrement dit, parce qu'ils n'en savaient pas davantage.

Je ne dois pas omettre, non plus, de mentionner une des premières mesures prises par la colonie naissante, d'autant plus qu'elle montre la piété de nos aïeux, et leur empressement, comme bons chrétiens, à servir Dieu..... après s'être d'abord servis eux-mêmes. Ainsi, lorsque, tranquillement établis, ils eurent pourvu à leur bien-être particulier, ils songèrent à témoigner leur reconnaissance au grand et bon saint Nicolas pour le soin bienveillant avec lequel il les avait guidés vers ce séjour délectable. A cette fin, ils construisirent, dans le fort, une magnifique chapelle qu'ils lui consacrèrent, en vertu de quoi il prit incontinent la ville de New-Amsterdam sous sa protection spéciale, et il a toujours été depuis (ce que j'espère pieusement qu'il sera toujours) le saint patron de cette excellente ville.

On m'a dit aussi qu'il existait quelque part un petit livre de légendes , écrit en hollandais , où l'on voit que l'image de ce célèbre saint , qui ornait jadis le beaupré de la Goede-Wrouw , fut érigée en face de cette chapelle , au centre même de ce qu'on nomme aujourd'hui le boulingrin. La légende cite , de plus , divers miracles opérés par la pipe toute-puissante que le saint tient à sa bouche , et dont une bouffée était un souverain remède contre les indigestions ; relique inestimable dans cette colonie de bons vivans. Néanmoins , comme , en dépit des plus scrupuleuses recherches , je n'ai pu mettre la main sur ce petit livre , je dois avouer qu'il me reste beaucoup de doutes à cet égard.

Ainsi bénévolement protégés par le bon saint Nicolas , les bourgeois de New-Amsterdam virent leur colonie croître en étendue comme en population , et devenir bientôt la métropole de divers établissemens et d'un immense territoire. Déjà le désastreux orgueil des états naissans , ce desir d'agrandissement , poison destructeur des plus florissans empires , s'était emparé des esprits , et le fort Aurania sur l'Hudson , le fort Nassau sur la Delaware , et le fort de Bonne-Espérance sur la rivière de Connecticut , semblaient autant de précieux rejets du vénérable conseil. C'est ainsi que , dans une prospérité dont rien ne semblait annoncer le

terme, la province de New-Netherlands (1) voyait croître sa puissance , et l'histoire des premiers jours de sa métropole offre une page d'autant plus belle qu'elle n'est souillée , ni par le crime , ni par les calamités qui en sont la suite.

Des hordes de sauvages rôdaient encore dans les forêts touffues et dans les riches vallons des parties inhabitées de l'île. Le chasseur dressait sa grossière tente de peau et d'écorce au bord des ruisseaux qui serpentaient au travers des vallées fraîches et ombragées, tandis que, çà et là, on pouvait voir, sur le sommet brûlant d'une colline, un groupe de huttes indiennes dont la fumée s'élevait au-dessus des arbres du voisinage, et flottait au milieu d'une atmosphère transparente. Petit à petit une bienveillance mutuelle s'était établie entre ces êtres errans et les bourgeois de New-Amsterdam. Nos charitables ancêtress'efforçaient, autant que possible , d'améliorer leur situation en leur donnant de l'esprit de genièvre, du rum et des colliers de verroterie, en échange de leurs pelleteries ; car il paraît que les excellens Hollandais avaient conçu , pour leurs sauvages voisins, une affection d'autant plus tendre qu'ils les trou-

(1) Nouveaux Pays-Bas.

vaient fort coulans en affaires , et peu habiles dans l'art de faire des marchés.

De temps en temps , quelques-uns de ces enfans des forêts, bizarrement peints et décorés de perles de verre et de plumes éclatantes , se promenaient, dans les rues de New-Amsterdam , avec l'air de la plus complète indifférence. Quelquefois on les voyait , dans la place du marché , apprendre aux petits garçons hollandais à se servir de l'arc et de la flèche. D'autres fois , échauffés de liqueur , chancelans et hurlant par la ville , comme autant de bêtes fauves , ils étaient un objet de terreur pour toutes les bonnes femmes qui poussaient leurs enfans dans leurs maisons , barricadaient portes et fenêtres , et jetaient de l'eau sur l'ennemi par la lucarne de leur grenier. Il est bon de remarquer ici que nos ancêtres ne manquaient pas de citer ces sauvages à leurs femmes comme d'excellens modèles à imiter en ménage , et cela pour raisons que l'on peut trouver dans l'histoire de maître Ogilby. « Pour la moindre offense , nous dit-il , un nou-
« veau marié bat sa femme à tour de bras , la
« met à la porte et en épouse une autre ; de sorte
« que quelques-uns en ont chaque année une
« nouvelle. » Que ce respectable exemple ait eu de l'influence ou non , c'est ce que l'histoire ne nous dit pas ; mais toujours est-il certain que nos

grand'mères furent des miracles de soumission et de fidélité.

Il faut avouer que la bonne intelligence qui existait entre nos ancêtres et leurs sauvages voisins était sujette à des interruptions accidentelles ; et j'ai entendu ma grand'mère , qui était une vieille très-sage et très-versée dans l'histoire de ces contrées , nous raconter, pendant les soirées d'hiver, la longue histoire d'une bataille entre les habitants de New-Amsterdam et les Indiens ; bataille célèbre sous le nom de Peach-war (1), et qui eut lieu près d'un verger planté en pêchers , dans une vallée obscure qui a long-temps porté le nom de vallée des Meurtriers.

L'histoire de cette guerre rurale fut long-temps répétée par les nourrices , les vieilles femmes et autres anciens chroniqueurs de l'endroit ; mais le temps et les améliorations de toute espèce ont presque fait oublier et la tradition et le lieu de la scène ; car ce qui fut jadis une vallée souillée de sang , fait aujourd'hui le centre d'une ville peuleuse , et est appelé Dey-Street.

Les richesses et l'importance croissante de New-Amsterdam et de ses dépendances éveillèrent

(1) La guerre des pêches.

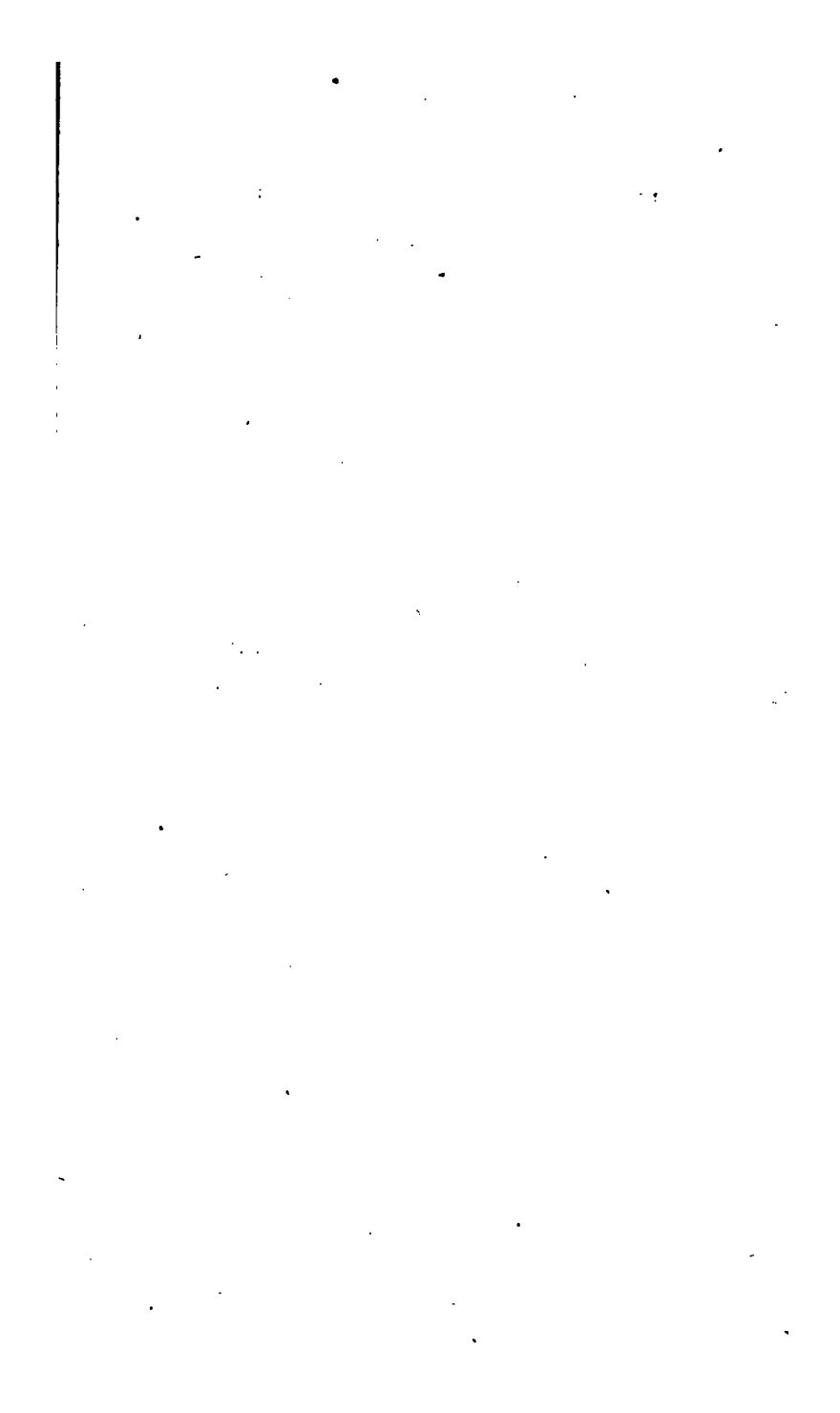
enfin le tendre intérêt de la mère-patrie , qui , voyant que c'était une colonie opulente , et qui promettait de donner beaucoup de profit sans peine , s'avisa tout à coup de montrer la plus vive sollicitude pour sa sûreté et de l'obséder de témoignages d'intérêt ; semblable en cela aux gens habiles que nous voyons toujours accabler leurs riches parens des marques de leur affection et de leur tendresse.

New-Amsterdam reçut incontinent le gage accoutumé de la protection accordée aux riches colonies par leurs métropoles , dont le premier soin est toujours d'y envoyer des gouverneurs , avec l'ordre de les pressurer et d'en tirer tout le revenu possible. En conséquence , dans l'année de Notre Seigneur 1629 , mynheer Wouter Van Twiller fut nommé gouverneur de la province de New-Netherlands, sous la surveillance et l'autorité de leurs hautes-puissances les membres des états-généraux des Pays-Bas unis , et de la compagnie privilégiée des Indes occidentales.

Ce vieux et renommé personnage arriva à New-Amsterdam dans le joyeux mois de juin , le plus délicieux des mois de l'année , où le brillant Apollon semble se jouer au milieu d'un ciel transparent , où la grive , le rouge-gorge et mille autres folâtres oiseaux font résonner les bois

ers amoureuses chansons , et où la friande
elle se régale du trèfle fleuri des prairies ;
cuse coïncidence qui persuada aux vieilles
es de New-Amsterdam , fort habiles dans
le prédire les événemens , que l'administra-
e ce gouverneur serait prospère et fortunée.
is il serait dérogoire à l'importance du
ier gouverneur hollandais de la grande pro-
de New-Netherlands d'être ainsi familière-
introduit à la fin d'un chapitre , et je
nerai ici ce second livre de mon histoire ,
pouvoir le présenter , avec la dignité qui lui
tient , au commencement du livre suivant.

FIN DU LIVRE II.



LIVRE III.

HISTOIRE DU BEAU RÈGNE DE WOUTER VAN TWILLER.

CHAPITRE PREMIER.

Du célèbre Wouter Van Twiller. Ses incomparables qualités et son inexprimable sagesse dans le procès de Wandle Schoonhoven et de Barent Blecker. Grande admiration du public à ce sujet.

QU'ELLE est pénible et digne de pitié la tâche de l'homme sensible qui écrit l'histoire de son pays natal ! A-t-il à retracer des malheurs et des crimes ; triste narrateur , il baigne de ses larmes sa page douloureuse. A-t-il à redire des temps heureux et prospères ; l'époque la plus fortunée se fait soupirer encore en songeant qu'elle a disparu pour toujours. — Je ne sais pas si je dois attribuer l'abattement de mes esprits à un amour extraordinaire pour la simplicité des temps anciens , ou à cette sorte de tendresse de cœur qui

distingue tout historien sentimental, mais je confesse franchement que je ne puis jeter un regard rétrograde sur les plus heureux jours de notre pays, époque que je suis maintenant occupé à décrire, sans tomber dans un profond accablement. C'est d'une main tremblante que je soulève le voile de l'oubli qui cache à tous les yeux les modestes vertus de nos ancêtres, et, à mesure que leurs formes majestueuses apparaissent à mon imagination, je me prosterne humblement devant leurs ombres respectables.

Tels sont mes sentimens quand je me retrouve dans l'ancienne demeure des Knickerbockers, et quand je passe une heure solitaire dans la chambre où sont suspendus les portraits de mes aïeux, enveloppés de poussière comme les formes qu'ils représentent. C'est avec un pieux respect que je contemple les figures de ces célèbres citoyens qui m'ont précédé, d'un pas ferme, dans le chemin de la vie, et dont le sang calme et tranquille circule maintenant dans mes veines appauvries, y ralentissant graduellement son cours, jusqu'au moment peu éloigné où il s'arrêtera pour toujours!

Ces portraits, me dis-je, ne sont que de frères monumens destinés à nous transmettre la mémoire de grands hommes qui furent jadis florissans, mais dont la poussière repose, hélas! depuis long-

temps dans cette tombe vers laquelle mes pas m'entraînent malgré moi. A mesure que je parcoure cette chambre obscure, abîmé dans des réflexions mélancoliques, les sombres images qui m'entourent semblent presque revenir furtivement à l'existence, leurs traits s'animent, leurs yeux suivent tous mes mouvemens ! Entraîné par les prestiges de mon imagination, je me crois presque entouré des ombres de ces augustes morts et conversant avec les héros des vieux âges ! Ah ! malheureux Diédrick ! Né dans un siècle dégénéré, abandonné aux rigueurs de la fortune, étranger dans ta terre natale, où tu achèves un pénible pèlerinage, sans enfans, sans épouse, dont les larmes puissent du moins se mêler aux tiennes, tu es condamné à errer inaperçu dans ces rues où la foule s'agite, et à te voir repoussé, par de nouveaux venus, de ces belles régions où tes ancêtres exercèrent jadis le suprême pouvoir !

Mais ne souffrons pas que l'homme prenne ainsi la place de l'historien, et craignons, entraînés par les souvenirs radoteurs du vieil âge, de nous arrêter, avec une complaisance trop prolixie, sur les jours vertueux des patriarches, jours heureux de repos et de simplicité qui ne se lèveront plus sur la délicieuse île de Mannahata !

Wouter (ou Watter) Van Twiller descen-

dait d'une longue suite de bourgmestres hollandais qui avaient successivement coulé leurs jours dans un doux assoupissement, qui s'étaient engraisés sur les bancs de la magistrature à Rotterdam, et qui s'étaient comportés avec tant de sagesse et de convenance, qu'on n'avait jamais entendu parler d'eux; avantage qui, après celui d'être universellement applaudi, devrait être le plus ambitionné par tout membre sage de la magistrature ou du gouvernement.

Son surnom de Twiller passe pour être une corruption du nom originel Twifler, qui, traduit en anglais, signifie Doubter (l'indécis), nom qui peint admirablement ses habitudes dubitatives. Car, quoique ce fût un homme renfermé en lui-même comme une huître, et d'une disposition si profondément méditative qu'il proférait à peine autre chose que des monosyllables, il n'en savait pas plus prendre un parti sur un point douteux, ce que ses partisans expliquaient avec une clarté parfaite, en disant qu'il concevait toujours chaque sujet sur une si grande échelle, qu'il n'avait pas de place dans la tête pour le retourner et l'examiner dans tous les aspects; de sorte qu'il restait toujours dans le doute, par une conséquence toute simple de l'étonnante immensité de ses idées.

Certaines gens attirent l'attention par deux moyens tout contraires, l'un est de parler beaucoup en pensant peu, l'autre de se taire en ne pensant pas du tout. C'est par le premier, que tant d'hommes vains, prétentieux et superficiels se font une réputation d'esprit; c'est par le second, que tant de lourdes bêtes parviennent, comme le hibou, le plus stupide des oiseaux, à se faire décerner par un monde connaisseur tous les attributs de la sagesse : ceci, soit dit en passant, et comme remarque accidentelle dont je ne voudrais pour rien au monde être supposé faire l'application au gouverneur Van Twiller. C'était au contraire un véritable sage... de Hollande, qui n'aurait jamais dit une drôlerie, et d'une si imperturbable gravité, que, dans tout le cours d'une longue et heureuse vie, on ne le vit ni rire, ni même sourire une seule fois ! Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais on n'agita devant lui la plus simple des questions, de celles même que trancherait au premier aperçu l'esprit le plus vulgaire et le plus borné, sans que le fameux Wouter promenât d'abord autour de lui un regard mystérieux et vague, secouât sa grosse tête, et, après avoir fumé cinq minutes avec un redoublement d'application, observât sagement qu'il lui restait des doutes sur la chose. Ce qui lui valut avec le temps, une ré-

putation d'homme peu crédule , et qui s'en laissait difficilement imposer.

Toute la personne de ce vieux et illustre magistrat offrait des proportions aussi nobles et aussi régulières que si elle eût été moulée par les mains d'un habile statuaire hollandais , comme modèle de grandeur et de majesté. Il avait cinq pieds de haut et six de circonférence. Sa tête était une sphère parfaite et d'une si prodigieuse dimension , que dame nature , malgré toute l'adresse qui distingue son sexe , eût été fort embarrassée de construire un cou capable de la soutenir ; elle s'était donc sagement abstenue de le tenter , et l'avait solidement établie sur le sommet de l'échine , tout juste entre les deux épaules. Son corps , de forme oblongue , était particulièrement volumineux vers le bas , ce que la Providence avait sagement calculé pour un homme d'habitudes sédentaires , et qui avait une invincible aversion pour le frivole exercice de la marchè. Ses jambes , quoique excessivement courtes , avaient une solidité proportionnée au poids qu'elles devaient soutenir , de sorte , que lorsqu'il était debout , il ne ressemblait pas peu à un énorme baril de bière ; sa face , cet infailible miroir de l'esprit , présentait une vaste étendue de chair bien lisse , que ne gâtait aucun de ces angles , aucune de ces lignes qui défigurent

les visages humains, par ce que l'on appelle *expression*. Deux petits yeux gris brillaient faiblement au milieu de cette figure, comme deux petites étoiles dans un ciel nébuleux, et ses joues rebondies, qui semblaient avoir prélevé un péage sur tout ce qui lui entraît dans la bouche, étaient merveilleusement diaprées et fouettées de rouge ponceau comme des pommes de spitzenberg.

Ses habitudes étaient aussi régulières que ses proportions; il faisait journellement quatre repas, dont chacun lui prenait exactement une heure; il en consacrait huit à fumer et à douter, et dormait pendant les douze autres. Tel était le fameux Wouter Van Twiller, homme vraiment philosophe; car son esprit était, ou élevé au-dessus, ou tranquillement fixé au-dessous des soucis et des embarras de ce monde. Il y avait vécu pendant des années sans éprouver la moindre curiosité de savoir si c'était le soleil qui tournait autour de lui, ou lui autour du soleil, et il avait regardé pendant plus d'un demi-siècle la fumée de sa pipe s'élever en tourbillon vers le ciel, sans se troubler une fois la tête de ces nombreuses théories dont un philosophe se serait torturé le cerveau en cherchant pourquoi cette fumée montait au-dessus de l'air environnant.

Il présidait son conseil avec beaucoup de pompe

et de majesté ; il était assis dans un vaste et solide fauteuil de chêne , tiré originairement des célèbres forêts de La Haie , fabriqué par un habile ouvrier d'Amsterdam , et dont les bras et les pieds artistement sculptés , figuraient des serres d'aigle gigantesques. Il avait pour sceptre une longue pipe turque travaillée en bois de jasmin et ambre , et qui avait été offerte à un stathouder hollandais lors de la conclusion d'un traité avec une des petites puissances barbaresques. C'est ainsi qu'établi dans ce fauteuil somptueux , fumant cette pipe magnifique , et agitant son genou droit par un mouvement constant et régulier , il restait , pendant des heures entières , les yeux fixés sur une petite vue d'Amsterdam , qui , entourée d'un cadre noir , était suspendue en face de lui à la muraille de la chambre du conseil. On a dit aussi , que quand il y avait sur le tapis quelque délibération plus longue et plus embrouillée que de coutume , le fameux Wouter avait soin , pour ne pas se laisser distraire par les objets extérieurs , de fermer complètement les yeux pendant deux bonnes heures ; et , dans ce cas , l'agitation intérieure de son esprit se manifestait par certains sons gutturaux fort réguliers , dans lesquels ses admirateurs voyaient la preuve du violent combat que se livraient ses doutes et ses opinions.

Ce n'est qu'avec des difficultés infinies, que j'ai pu rassembler ces anecdotes biographiques sur le grand homme en question ; les documens qui le concernent étaient si vagues, si dispersés, et quelquefois si peu authentiques, que je me suis vu forcé d'abandonner la recherche de quelques-uns, et d'en rejeter plusieurs autres qui eussent peut-être rendu plus vif le coloris de son portrait.

J'avais d'autant plus à cœur de peindre fidèlement la personne et les habitudes du célèbre Van Twiller, qu'il fut non-seulement le premier, mais encore le meilleur gouverneur qui ait jamais tenu les rênes du pouvoir dans cette ancienne et respectable province. Son règne fut même si doux et si tranquille, que je ne vois pas que toute sa durée offre un seul exemple de sévérité envers un coupable. Signe indubitable que c'était un chef miséricordieux, et dont le règne ne peut être comparé qu'à celui de l'illustre roi Log, dont on insinue que le célèbre Van Twiller descendait en ligne directe.

Le premier pas de cet excellent magistrat dans la carrière fut signalé par un exemple de sagacité judiciaire qui offrit le présage flatteur d'une administration sage et équitable. Le matin qui suivit son installation solennelle, et tandis qu'il expédiait, pour déjeuner, un immense plat de terre

rempli de lait et de pouding à l'indienne, il fut subitement interrompu par l'entrée d'un certain Wandle Schoonhoven, vieux et très-important bourgeois de New-Amsterdam, qui se plaignait amèrement d'un nommé Barant Blecker, lequel aurait frauduleusement refusé d'en venir à un règlement de comptes, parce qu'ils présentaient une forte balance en faveur dudit Wandle. J'ai déjà fait observer que le gouverneur Van Twiller n'aimait point les longs propos; il aimait tout aussi peu les longues écritures, et encore moins les interruptions quand il déjeunait. Après avoir attentivement écouté la plainte de Wandle Schoonhoven, tout en grommelant et s'empiffrant, double opération dont l'une signifiait : j'aime le pudding, et l'autre : j'entends votre affaire, il appela son constable, et tirant de son gousset un gros couteau en forme d'eustache, il le fit porter à l'accusé comme mandat d'amener, y ajoutant, pour légalisation, l'envoi de sa tabatière.

Cette expéditive procédure n'eut pas moins d'effet dans ces jours d'innocence, que l'anneau du grand Haroun Alraschid parmi les vrais croyans. Les deux parties confrontées devant le gouverneur, chacune d'elles produisit un livre de comptes écrit dans un langage et avec des caractères qui eussent fait donner au diable tout autre

qu'un commentateur hollandais, ou un savant déchiffreur d'obélisques égyptiens. Le sage Wouter les prit l'un après l'autre, et après les avoir pesés dans ses mains et en avoir soigneusement compté les feuilles, il éprouva de tels doutes qu'il fuma pendant une demi-heure sans dire un mot ; enfin, s'appuyant le doigt sur le nez, et fermant les yeux un moment de l'air d'un homme qui vient de saisir une idée subtile, il ôta lentement sa pipe de sa bouche, exhala une longue colonne de fumée, et prononça, avec une gravité et une solennité merveilleuses, qu'ayant soigneusement pesé les livres, compté leurs feuillets, et y reconnaissant tout juste même poids et même épaisseur, l'opinion finale de la cour était que les comptes se trouvaient parfaitement balancés, en vertu de quoi Wandle et Barent se donneraient réciproquement un reçu et le constable paierait les frais.

Cette décision, étant immédiatement connue, répandit une joie générale dans New-Amsterdam, car le peuple vit aussitôt qu'il avait affaire à un magistrat aussi sage qu'équitable ; mais le plus heureux des effets qu'elle produisit, c'est que nul autre procès ne s'éleva dans le cours de son administration ; et la charge de constable tomba tellement en décadence, que, pendant longues années, on ne vit plus un seul de ces messieurs dans la

province. Si je me montre aussi minutieux dans les détails de cette affaire, ce n'est pas seulement parce qu'elle me semble digne de figurer parmi les jugemens les plus sages et les plus justes qui nous aient été transmis, et d'être offerte comme telle à la méditation des magistrats modernes ; c'est aussi parce qu'elle fit époque dans l'histoire du célèbre Wouter, cette circonstance étant la seule dans toute sa vie où on l'ait jamais vu se décider à quelque chose.

CHAPITRE II.

Contenant quelques détails sur le grand conseil de New-Amsterdam, ainsi que de diverses raisons hautement philosophiques qui prouvent qu'un alderman devrait toujours être gras. Autres particularités sur l'état de la province.

EN traitant des premiers gouverneurs de cette province, je prie mes lecteurs de ne pas les confondre, sous les rapports de pouvoir et de dignité, avec les dignes personnages qu'on appelle dérisoirement gouverneurs dans cette république éclairée. Malheureuses victimes de la popularité qui sont, de fait, les êtres les plus dépendans et les

plus asservis de tout le pays. Condamnés à supporter en secret les coups d'éperon et les corrections de leur parti, il leur faut subir en même temps les moqueries et les outrages du reste des hommes ; et, semblables à l'oie qui sert de but aux tireurs pendant les fêtes de Noël, ils ne semblent mis en évidence que pour recevoir les traits de tous les étourneaux et de tous les vagabonds de la contrée. Les gouverneurs hollandais jouissaient, au contraire, de cette autorité sans bornes dont sont revêtus tous les chefs de colonies ou autres possessions lointaines. Ils étaient en quelque sorte despotes absolus dans leurs petits domaines. Passant, si tel était leur bon plaisir, par-dessus les lois et l'évangile sans en devoir compte à personne, sinon à la métropole, qui, on le sait bien, est étonnamment sourde à toute plainte contre ses gouverneurs, pourvu qu'ils accomplissent le principal devoir de leur charge, celui de pressurer le pays. Grace à cette importante observation, mon lecteur sera moins surpris et moins incrédule, si, dans le cours de cette authentique histoire, il vient à rencontrer par hasard quelque gouverneur agissant d'autorité et se montrant indépendant des opinions de la multitude.

Pour seconder l'indécis Wouter dans la difficile affaire de la législation, on nomma un conseil de

magistrats qui devait particulièrement s'occuper de la police. Cet illustre corps se composait d'un schout ou bailli, dont les pouvoirs participaient de ceux qu'ont actuellement les maires et shériffs; de cinq bourgmestres, charge équivalente à celle d'alderman; et de cinq schepens, qui faisaient auprès des bourgmestres l'office de valets, d'ames damnées et de porte-bouteilles, comme le font aujourd'hui, près de leur chef, les aldermen adjoints, leurs attributions étant de remplir la pipe des nobles bourgmestres, de courir les marchés en quête de morceaux délicats pour les dîners de corporation, et de rendre enfin tels autres petits services d'obligeance qui pouvaient être accidentellement requis. Il était en outre tacitement convenu, quoique ce ne fût pas spécialement enjoint, qu'ils se regarderaient comme le but des pointes d'esprit, tant soit peu émoussées, des bourgmestres, et riraient à gorge déployée à chacune de leurs plaisanteries. Mais l'occasion de remplir ce dernier devoir était alors aussi rare qu'aujourd'hui, et l'on en fit bientôt remise entière, vu la fin tragique d'un gros petit schepen, qui mourut de suffocation en faisant d'inutiles efforts pour rire d'une des meilleures plaisanteries du bourgmestre Van Zandt.

En échange de ces humbles services, on leur

permettait de dire *oui* et *non* à la table du conseil, et de suivre en quelque sorte le cours de la cuisine publique, désirable privilège qui leur valait la gracieuse autorisation de boire, manger et fumer à tous les galas officiels, ou même de contrebande, pour lesquels les anciens magistrats n'étaient pas moins fameux que leurs modernes successeurs. La place de *schepen* était donc, comme celle d'*alderman* adjoint, vivement convoitée par tous les bourgeois d'une certaine classe qui, avec un goût prononcé pour la bonne chère, et l'humble ambition d'être de grands hommes en miniature, avaient la soif d'une petite et courte autorité qui en fit la terreur des cabarets et des prisons, qui leur donnât les moyens de régenter l'obséquieuse pauvreté, le vice vagabond, la prostitution éhontée, tous les torts nés de la misère et de la faim, et qui mît à leurs ordres une meute de *happe-chair* et de mouchards dix fois plus fripons que ceux auxquels ils donnaient la chasse. Mes lecteurs excuseront cette colère soudaine, qui, je le confesse, est inconvenante chez un grave historien, mais j'ai une mortelle antipathie pour les mouchards, les *happe-chair*, et les petits grands hommes.

Les anciens magistrats de cette cité n'avaient pas moins de rapport avec ceux de notre temps

par les formes, l'ampleur et l'intelligence, que par les prérogatives et les privilèges. Les bourgeois, comme nos aldermen, étaient généralement choisis au poids, et non-seulement au poids du corps, mais aussi à celui de la tête. C'est une maxime mise en pratique dans toutes les villes bien pensantes et bien réglées, qu'un aldermen doit être gras, et la sagesse de cette maxime peut être prouvée jusqu'à l'évidence. Que le corps soit en quelque sorte l'image de l'esprit, ou plutôt que l'esprit soit moulé par le corps, comme le plomb fondu par l'argile où il est jeté, c'est une assertion reproduite par bon nombre de philosophes qui ont fait de la nature humaine leur principale étude; car, comme l'observe un érudit de cette ville même, « il existe « une relation constante entre le caractère moral « de tous les êtres intelligens et leur constitution « physique, entre leurs habitudes et la structure « de leurs corps. » Ainsi, nous voyons qu'un corps fluet et exigu est généralement accompagné d'un esprit pétulant, vif et tracassier; soit que l'esprit use le corps par sa continuelle agitation, soit que le corps, n'offrant pas à l'esprit une place suffisante, le tienne incessamment dans un état de gêne qui le fait s'agiter, se tourmenter et se fatiguer par suite du malaise de sa situation; au lieu

qu'une ronde, grasse et lourde circonférence renferme toujours un esprit calme, tranquille et assoupi comme elle. Nous pouvons observer que nos bourgeois corpulens et bien nourris sont, en général, très-attachés à leur bien-être et à leur commodité, ennemis du bruit, des querelles et du désordre : et sûrement personne n'est supposé devoir plus s'occuper de la tranquillité publique que celui qui est si soigneux de la sienne. Qui a jamais entendu dire qu'un homme replet se soit mis à la tête d'une émeute, ou ait figuré dans des rassemblemens tumultueux ? Non, non, ce sont vos hommes maigres et affamés qui sont continuellement à houspiller la société et à mettre tous ses membres en rumeur.

Le divin Platon, dont les doctrines ne sont pas suffisamment méditées par les philosophes du siècle actuel, alloue trois ames à chaque homme : la première, immortelle et raisonnable, a son siège dans la tête, pour qu'elle puisse dominer et régler le corps ; la seconde se compose de passions irascibles et impérieuses, qui restent campées autour du cœur comme des puissances belligérantes ; la troisième enfin, mortelle et sensuelle, privée de raison, grossière et brutale dans ses penchans, est enchaînée dans la partie abdominale, afin que l'ame divine ne puisse pas être troublée par ses voraces

rugissemens. Or, d'après cette excellente théorie, n'est-il pas clair comme le jour qu'un gros et gras alderman doit, selon toute vraisemblance, avoir l'esprit le plus régulier et le mieux conditionné? Sa tête, comme un immense appartement sphérique, contient une masse prodigieuse d'épaisse cervelle, au milieu de laquelle l'ame raisonnable repose, mollement couché comme sur un lit de plumes, pendant que les yeux, qu'on peut considérer comme les fenêtres de cette chambre, sont habituellement demi-clos, pour que son sommeil ne soit point troublé par les objets extérieurs. Une ame aussi commodément logée, et ainsi protégée contre toute agitation, est évidemment mieux disposée à remplir ses fonctions avec aisance et régularité; de son côté, l'ame mortelle et malfaisante qui, reléguée dans le ventre, pourrait allumer, par sa furie et ses rugissemens, la colère de l'ame irascible, dont le siège est auprès du cœur, et rendre ainsi l'homme ombrageux et querelleur quand il est affamé; cette ame mortelle, dis-je, est, à force de bonne chère, complètement ramenée au calme, au repos et au silence. C'est alors que toutes les bonnes qualités et les tendres affections, assoupies jusqu'à cet instant, se réveillent enfin, et, trouvant le cerbère endormi, se font adroitement jour, reprennent courage, se parent de leurs charmes

les plus séduisants , et s'emparent de toutes les facultés de l'homme , qu'elles disposent à la gaieté , à la bonne humeur , et à la bienveillance envers ses semblables.

Comme un conseil de magistrats formés sur ce modèle ne pense que très-peu , il y a d'autant moins de chances pour qu'on s'y querelle au sujet d'opinions favorites ; et , comme ils ne traitent généralement d'affaires qu'après un copieux dîner, ils sont naturellement disposés à se montrer doux et indulgens dans l'exercice de leurs devoirs. Charlemagne le savait bien quand il défendit (triste mesure qu'attestent ses chartres , et que je ne lui pardonnerai jamais !) , quand il défendit, dis-je, à tous magistrats de tenir cour de justice sans être à jeun... Une telle défense eut , j'en suis certain , le plus cruel résultat pour les pauvres prévenus de son royaume. Plus humaine et plus éclairée , la génération actuelle a pris une marche opposée , et s'est arrangée de manière que les aldermen sont les hommes les mieux nourris de la nation , se régaland copieusement des mets les plus succulens du pays , et se gorgeant tellement d'huîtres et de tortue , qu'ils finissent , avec le temps , par acquérir l'activité des unes , et la forme , la démarche , et la graisse verdâtre des autres. Par une conséquence de tout ceci , je le répète , ces repas surabondans

procurent à leur ame , tant raisonnable qu'irraisonnable , une si douce paix , une égalité si constante , que l'invariable monotonie de leurs opérations respectives est devenue proverbiale , et les profondes lois qu'ils décrètent dans l'assoupissement de la digestion dorment aussi , comme lettres-closes , sans que les législateurs songent jamais à les faire exécuter quand ils s'éveillent. En un mot, nos bons gros ventrus de bourgmestres représentent ces dogues vigoureux et bien nourris qui, dormant tranquilles à l'entrée du logis , sont toujours là pour le garder ou le défendre. Mais mettre en place , comme on l'a fait de temps à autre , un sec , maigre et turbulent candidat , autant vaudrait confier à un lévrier la garde de votre maison , et atteler un cheval de course au gros fourgon que traînent vos bœufs.

Les bourgmestres donc étaient , comme je l'ai déjà dit , sagement choisis au poids , et les schepens , ou sous-aldermen , étaient nommés pour les escorter et manger leurs restes ; mais par la suite , quand ces derniers , à force de bonne chère et d'embonpoint , avaient acquis une pesanteur suffisante , tant de corps que de cervelle , ils devenaient eux-mêmes très-éligibles comme bourgmestres , emploi vers lequel ils se frayaient la route à coups de dents , comme une souris fait son chemin et s'éta-

blit enfin dans un gros, gras et odorant fromage de Hollande.

On ne peut rien comparer aux profondes délibérations qui eurent lieu entre le célèbre Wouter et ses dignes associés, si ce n'est peut-être celles de quelques-unes de nos corporations modernes. Ils restaient assis pendant des heures entières, moitié fumant, moitié sommeillant sur les affaires publiques, sans qu'un mot interrompît jamais cette parfaite tranquillité, si nécessaire aux graves réflexions. Sous leur sage gouvernement, la jeune colonie prit un développement rapide et vigoureux, s'élevant graduellement du milieu des bois et des marais, et offrant cet aspect mélangé de ville et de campagne ordinaire à toutes les cités naissantes; témoin la ville de Washington, cette immense métropole qui figure aujourd'hui si glorieusement sur le papier.

Quel agréable tableau c'était alors que celui de l'honnête bourgeois assis comme un ancien patriarche, sur un banc, devant sa maison blanche, à l'ombre d'un gigantesque sycomore ou d'un saule pleureur ! Là, pendant la chaleur d'une journée d'été, il fumait sa pipe, rafraîchi par les douces brises du sud, et écoutant, dans un voluptueux silence, le gloussement de ses poules et de ses oies, et le grognement sonore de ses pourceaux,

mélodieux concert de nos métairies , dont le son peut d'autant mieux s'appeler *argentin* , qu'il apporte à l'oreille l'assurance certaine d'un bénéfice solide au marché voisin.

Le spectateur moderne qui parcourt les rues de cette ville populeuse peut à peine se faire une idée de l'aspect différent qu'elle présentait dans les jours primitifs de l'indécis. Le bourdonnement affairé de la multitude , les éclats de la joie populaire , le roulement continu des élégans équipages , le bruit criard des maudites charrettes , et tous les sons divers et assourdissans d'un commerce actif , étaient inconnus dans la colonie de New-Amsterdam ; l'herbe croissait librement sur les grands chemins ; le mouton bélant et le veau folâtre et léger se jouaient dans les verdoyans guérets transformés aujourd'hui en promenades , où les oisifs vont prendre leur exercice du matin ; le renard fripon et le loup vorace erraient furtivement dans les bois à l'endroit même où l'on voit à présent le repaire de Gomez et de ses honnêtes confrères les agens de change ; enfin , des troupeaux d'oies criardes gloussaient dans des champs dont les échos ne répètent aujourd'hui que les vociférations de la canaille qui s'enivre à la taverne patriotique de Martling et au wig-wam de Tammany.

Dans ce bon temps régnait une heureuse égalité de rang et de fortune , également éloignée de l'arrogance qui suit la richesse, et de l'envieuse servilité qui naît de la misère ; et ce qui , selon moi , contribue le plus à la tranquillité et à l'harmonie entre les hommes , c'est que cette désirable égalité étendait son niveau jusque sur les intelligences. On eût dit que celles des bons bourgeois de New - Amsterdam avaient toutes été jetées dans le même moule ; c'étaient de ces bons gros esprits tout ronds , qui semblaient fabriqués à la grosse comme ces marchandises de pacotille toujours bonnes pour l'usage commun.

Aussi voyons-nous encore ces esprits honnêtes et obtus en possession générale de nos emplois et honneurs municipaux , tandis que nos subtils intellects semblent , comme certains rasoirs , trop affilés pour le service ordinaire. Je sais qu'il est d'usage de déclamer contre l'inégale distribution des richesses , et d'y voir une inépuisable source de jalousies , de querelles et de tourmens. Mais moi je suis persuadé , au contraire , que c'est la maudite inégalité de nos facultés mentales qui , plus que toute autre cause , porte le désordre et la désunion dans les sociétés , toujours troublées (je l'ai remarqué) par ces gens capables et entendus qui se croient plus habiles que tous les autres.

Heureusement pour New-Amsterdam on n'y connaissait rien de pareil ; les mots même de science, d'éducation, de goût et de talens y étaient ignorés ; un brillant génie était un animal inconnu , et une femme savante y aurait été regardée avec autant d'étonnement qu'une grenouille avec des cornes ou un dragon enflammé. Nul ne paraissait en savoir plus que son voisin , et nul , au fait , n'en savait plus que n'en doit savoir un brave homme qui n'a d'autre affaire que les siennes. Le curé et le greffier du conseil étaient les seuls du pays qui sussent lire , et le sage Van-Twiller ne signait jamais autrement qu'avec une croix.

O trois fois heureux petit bourg ! dans la pleine sécurité de ton innocente insignifiance , tu n'excitais ni l'attention ni l'envie du monde , tu ne connaissais ni l'ambition , ni l'orgueil , ni les richesses , ni les soins inquiétans qu'elles entraînent ! et , de même qu'aux beaux jours de l'homme on vit les dieux visiter et bénir sa demeure champêtre , de même , à l'époque pastorale de New-Amsterdam , le bon saint Nicolas , nous dit-on , visitait souvent sa ville chérie dans l'après-midi d'un jour de fête , faisant rouler joyeusement son char sur le sommet des arbres et sur le toit des maisons , et tirant même parfois de son gousset de riches présens qu'il jetait à ses favoris par le tuyau de leurs che-

minées. Au lieu que , dans ce siècle dégénéré , dans ce siècle de fer , il ne nous montre jamais l'éclat de son visage ; il ne nous visite jamais , si ce n'est une seule nuit de l'année où les descendans des patriarches le reconnaissent au bruit aigu qu'il fait en passant par la cheminée , comme s'il la ramonait ; mais il restreint ses dons , et n'en favorise que les enfans , en signe de l'abâtardissement des pères.

Tels sont les heureux et profitables effets d'un gouvernement puissant ; la province des nouveaux Pays-Bas , destituée de richesses , possédait une douce tranquillité que ne rachètera jamais toute son opulence. Elle ne connaissait ni commotions publiques , ni querelles particulières , ni partis , ni sectes , ni schisme , ni persécutions , ni procès , ni punitions ; on n'y voyait ni conseillers , ni avocats , ni huissiers , ni bourreaux. Chaque homme s'occupait tranquillement du peu d'affaires que lui envoyait la Providence , ou les négligeait selon son bon plaisir , sans demander l'avis de son voisin. Personne alors ne se mêlait de choses au-dessus de son intelligence ; nul ne fourrait son nez dans les affaires d'autrui ; nul , dans l'excès de son zèle à décrier le caractère des autres , ne négligeait de corriger le sien et de réformer sa conduite ; en un mot , chaque respectable citoyen vivait avec une

telle régularité, qu'il mangeait sans faim, buvait sans soif, et, qu'il eût sommeil ou non, allait toujours se coucher en même temps que le soleil et les poules : toutes choses qui tendaient si remarquablement à la population que, dans tout le pays, chaque femme exacte à ses devoirs s'en faisait un, m'a-t-on dit, d'enrichir son mari d'un marmot par an..... tout au moins, et souvent de deux. Or, cette surabondance de bonnes choses étant évidemment le véritable luxe de la vie, suivant la maxime favorite des Hollandais, *plus qu'assez fait le régal*, toute chose allait au mieux ; et, pour me servir des mots habituellement employés par les historiens pour exprimer le bonheur du pays, « la province entière jouissait du plus parfait repos et de la plus profonde tranquillité. »

CHAPITRE III.

Comment la ville de New-Amsterdam sortit de la vase et devint merveilleusement policée. Peinture des mœurs de nos aïeux.

BIEN différens sont les goûts et la disposition d'esprit des littérateurs éclairés qui parcourent les pages de l'histoire ! Il en est dont le cœur déborde,

pour ainsi dire , de courage , et dont la valeur , vierge encore , travaille , fermente et bouillonne , comme un baril de vin de Champagne , ou , si on l'aime mieux , comme le sein d'un capitaine de milice nouvellement sorti des mains du tailleur. Cette vaillante classe de lecteurs ne se plaît qu'au milieu d'horribles et sanglantes batailles ; il leur faut incessamment assiéger des forts , saccager des villes , faire sauter des mines , affronter la bouche du canon , charger à la baïonnette , et , d'un bout du volume à l'autre , se gorger de carnage et de poudre à canon ; d'autres , dont l'imagination , sans être aussi martiale , n'en est pas moins ardente , et qui sont en outre un peu enclins au merveilleux , s'arrêtent avec un singulier plaisir sur les descriptions de prodiges , d'événemens extraordinaires , de dangers auxquels on n'échappe que de l'épaisseur d'un cheveu , d'aventures téméraires , et autres étonnantes merveilles qui frisent de près la dernière borne du possible. Il est une troisième classe qui ; pour n'en pas parler inconsidérément , a seulement un tour d'esprit plus frivole , et n'effleure les annales du temps passé , ou les pages d'un roman , que pour se délasser ou y chercher un innocent plaisir ; cette classe se délecte singulièrement au milieu des trahisons , des exécutions , des enlèvemens , des meurtres , des incendies , et

autres crimes hideux qui , comme le piment employé en cuisine , donnent du piquant et de la saveur aux fades détails de l'histoire ; enfin , douée de dispositions plus philosophiques , une quatrième classe pâlit sur les chroniques poudreuses de l'antiquité , pour y chercher et y suivre les opérations de l'esprit humain , ce changement graduel que le progrès des lumières , les vicissitudes des événemens et l'influence des situations diverses ont apporté dans les hommes et dans les mœurs.

Si les trois premières classes de lecteurs que je viens de citer ne trouvent que peu de sujets d'amusement dans le règne tranquille de Wouter Van-Twiller , je les supplie de prendre patience pendant quelque temps , et de supporter le fastidieux tableau de bonheur , de paix et de prospérité que m'oblige à tracer mon devoir de fidèle historien , et je leur promets qu'aussitôt qu'il me sera possible de tomber sur quelque événement horrible , extraordinaire , ou inadmissible , il y aura du malheur si je ne parviens à en tirer pour eux quelque amusement. Ceci posé , je m'adresse avec complaisance à la quatrième classe de mes lecteurs , classe composée d'hommes , ou peut-être de femmes , suivant mon cœur , gens graves , philosophes , studieux , aimant à analyser les caractères , à remonter aux causes premières , et à re-

lancer ainsi une nation à travers un labyrinthe d'innovations et de perfectionnemens. De tels lecteurs seront naturellement empressés de contempler les premiers développemens de la colonie nouvellement éclos, ainsi que les mœurs et les usages qui prédominaient parmi ses habitans pendant le règne paisible de Van-Twiller ou *l'Indécis*.

Je n'abuserai cependant point de leur patience en décrivant minutieusement la croissance et les progrès de New-Amsterdam. Leur imagination suffira sans doute pour leur en représenter les bons bourgeois comme autant de laborieux et persévérans castors poursuivant leurs travaux avec entente et sûreté. Ils verront la hutte de bois grossier, heureusement transformée en magnifique maison hollandaise, avec sa façade de briques, ses fenêtres vitrées et son toit en tuiles; les champs ouverts d'épaisses broussailles, métamorphosés en beaux jardins plantés de choux; et le timide aventurier changé en important bourgmestre. Ils se figureront en un mot cette marche ferme, silencieuse et constante vers la prospérité qui appartient aux cités sans orgueil ni ambition, que protège un bon gouvernement, et dont les citoyens se font un point d'honneur avec précipitation.

Le sage conseil, comme je l'ai dit dans un

chapitre précédent, ne pouvant arrêter aucun plan pour la construction de la ville, les vaches, dans un louable accès de patriotisme, prirent ce soin à leur charge particulière, et, en allant au pâturage, tracèrent, à travers les buissons, des sentiers de chaque côté desquels le bon peuple bâtit ses maisons; ce à quoi on doit attribuer la direction tortueuse et pittoresque qui distingue encore aujourd'hui certaines rues de New-York.

Les maisons de la première classe étaient généralement construites en bois, excepté le pignon qui était en petites briques hollandaises noires et jaunes, et qui faisait toujours face à la rue; car nos ancêtres, comme leurs descendants, donnaient beaucoup à l'apparence, et étaient cités pour mettre toujours le meilleur pied en avant. Chaque étage de la maison était toujours abondamment pourvu de larges portes et de petites fenêtres. La date de leur construction était également indiquée par des chiffres en fer incrustés sur la façade, et l'on voyait perché sur le sommet du toit un fier petit coq faisant girouette, pour dévoiler à sa famille l'important secret du côté d'où soufflait le vent. Ces girouettes, il est vrai, comme celles qui figurent sur le haut de nos clochers, indiquaient à la fois tant de vents divers, que chaque personne pouvait en avoir un à sa guise; mais les plus francs

et les plus loyaux citoyens se réglaient toujours sur la girouette du gouverneur, qui était certainement la plus exacte, vu qu'un domestique de confiance était chargé d'y grimper tous les matins pour la tourner du côté convenable.

Dans ces bons temps de simplicité et d'innocence, une propreté minutieuse était le grand principe de l'économie domestique, et le signe incontestable auquel se reconnaissait partout une habile ménagère, titre qui, pour nos très-peu savantes grand'mères, était le *nec plus ultra* de l'ambition. La grande porte d'entrée ne s'ouvrait jamais que pour les mariages, les funérailles, le premier jour de l'an, la fête de saint Nicolas, ou autres solennités semblables. Elle était ornée d'un magnifique marteau de fer artistement travaillé en forme de tête de dogue, et quelquefois de tête de lion. Ce marteau était journellement frotté avec un zèle si religieux, qu'il était souvent usé par les soins même employés à sa conservation. La maison entière était dans un état d'inondation perpétuelle, sous la discipline des torchons, des balais et des brosses, et les bonnes ménagères de ce temps étaient des espèces d'animaux amphibies, qui aimaient, par-dessus tout, à barboter dans l'eau; si bien qu'un historien du temps nous

dit gravement que beaucoup de ses belles compatriotes finirent par avoir des doigts membraneux comme les pattes d'un canard, et qu'il doutait peu que, si la chose pouvait être examinée, l'on ne trouvât quelques-unes d'elles ornées d'une queue de syrène. Mais je regarde ceci comme un simple jeu d'imagination, ou, ce qui est pire, comme une atroce calomnie.

Le grand parloir était le *sanctum sanctorum*, où l'on s'abandonnait sans contrainte à la passion du nettoioement. Personne n'avait la permission d'entrer dans cet appartement sacré, si j'en excepte la maîtresse du logis et sa femme de confiance, qui le visitaient une fois la semaine pour le nettoyer à fond et mettre chaque chose à sa place; mais elles prenaient toujours la précaution de laisser leurs souliers à la porte, et y entraient pieusement avec leurs bas pour toute chaussure. Après avoir frotté le parquet, y avoir répandu une légère couche d'un sable blanc et fin sur lequel on traçait des courbes, des angles et des losanges avec le manche du balai, après avoir lavé les fenêtres, frotté et brossé les meubles, et avoir mis dans la cheminée une nouvelle bourrée de branches vertes, on refermait les fenêtres pour préserver l'appartement des mouches, et la

porte en était soigneusement close jusqu'à ce que la révolution du temps eût ramené le jour hebdomadaire du nettoiem^{en}t.

Quant aux autres membres de la famille, ils ne dépassaient jamais la porte de cette pièce, et se tenaient le plus généralement dans la cuisine. Celui qui aurait vu cette nombreuse maisonnée réunie autour du foyer aurait pu se croire revenu à ces heureux jours de simplicité primitive qui flottent devant notre imagination comme des visions dorées. Ces foyers d'une grandeur vraiment patriarcale offraient à chaque membre de la famille une place à laquelle tous avaient un droit égal. Vieux et jeunes, maîtres et domestiques, noirs et blancs, chiens et chats même, y jouissaient d'un privilège commun. Là le vieux bourgeois restait assis pendant des heures entières dans un silence parfait, fumant sa pipe, regardant le feu avec des yeux à demi clos, et ne pensant à rien du tout. Du côté opposé, la ménagère s'occupait activement à filer de la laine ou à tricoter des bas; les jeunes enfans attroupés autour de lâtre écoutaient, dans une attention muette, le vieux nègre oracle de la famille, qui, niché comme un corbeau dans un coin du foyer, croassait pendant les longues soirées d'hiver d'incroyables histoires de sorcières de la Nouvelle-

Angleterre , de spectres hideux , de chevaux sans tête , de préservations miraculeuses , et de combats sanglans parmi les Indiens.

Dans ces jours heureux , une famille bien ordonnée se levait toujours avec l'aurore , dînait à onze heures et se couchait avec le soleil. Le dîner était invariablement un repas privé , et le gras et vieux bourgeois donnait des signes évidens de mécontentement et de malaise quand il était surpris , dans de telles occasions , par la visite d'un voisin. Mais quoique nos dignes ancêtres éprouvassent cette singulière aversion pour donner à dîner , ils n'en entretenaient pas moins les liens d'une intimité sociale par des réunions occasionnelles que l'on nommait *parties de thé*.

Ces élégantes réunions n'avaient généralement lieu que dans la première classe ou la noblesse , c'est-à-dire chez ceux qui ne conduisaient que leurs propres charrettes , et qui ne gardaient de vaches que les leurs. La compagnie s'assemblait communément à trois heures , et se séparait vers six , excepté dans l'hiver , où il était de bon ton de se réunir et de se quitter un peu plus tôt ; pour que les dames pussent rentrer chez elles avant la nuit. La table à thé était surmontée d'un immense plat de terre entièrement couvert de tranches de porc frais , frites dans la poêle , coupées

en morceaux, et nageant dans le beurre fondu. La société assise à ce joyeux banquet, et ses membres pourvus de fourchettes, chacun luttait d'adresse à darder les morceaux les plus gras de cet énorme plat; on eût cru voir des matelots harponnant une baleine, ou des Indiens transperçant des saumons dans un lac. Quelquefois la table était ornée d'une immense tourte de pommes, ou de compotiers pleins de poires et de pêches confites. Mais on était toujours sûr d'y trouver un copieux plat de beignets frits dans la graisse de porc, délicieuse friandise à peine connue aujourd'hui dans cette ville, excepté dans les familles d'origine hollandaise.

Le thé était fait dans une superbe théière de Delft, ornée de peintures représentant des groupes joufflus de petits bergers et bergères de Hollande, gardant des cochons; des bateaux voguant dans les airs; des maisons bâties au milieu des nuages; ou toute autre ingénieuse fantaisie hollandaise. Les fashionables se distinguaient par leur adresse à renouveler le liquide de la théière au moyen d'une immense bouilloire en cuivre dont la vue seule ferait suer nos jeunes gens à la mode dans ces jours dégénérés. On mettait, pour adoucir ce breuvage, un morceau de sucre auprès de chaque tasse, et la société le grignotait

CHAPITRE IV.

Contenant d'autres particularités de l'âge d'or. Ce qui constituait une femme élégante et fashionable dans les jours de Walter l'Indécis.

DANS cette douce période de mon histoire , où les scènes qu'offrait la belle île de Mannahata étaient l'exacte contre-épreuve du brillant tableau qu'on nous fait de l'âge d'or sous le règne de Saturne, il régnait, comme je l'ai déjà dit , chez tous ses habitans une heureuse ignorance et une honnête simplicité que le siècle dégénéré pour lequel je suis condamné à écrire , serait incapable de comprendre , alors même que je serais capable de les peindre ; le sexe féminin lui-même , novateur si dangereux pour l'honnêteté , le repos , et les vieux et respectables usages de la société ; le sexe féminin , dis-je , sembla pendant un temps se comporter avec une modération et une décence.... incroyables.

La chevelure de ces dames , chevelure que ne torturait point alors un art détestable , tou-

jours scrupuleusement pommadée avec une chandelle, était relevée à racines droites, de manière à découvrir le front, et couronnée d'un petit bonnet piqué en calicot qui prenait exactement la forme de la tête. Leurs jupons de tiretaine étaient bigarrés de riches couleurs ; mais je dois avouer que ces élégans vêtemens étaient un peu courts ; car ils descendaient à peine au-dessous du genou ; mais ils rachetaient en nombre ce qui leur manquait en longueur ; ce nombre égalait généralement celui des hauts-de-chausses des hommes ; et ce qui est le plus digne de louange, c'est que l'étoffe en était fabriquée par elles ; ce dont, comme on peut le supposer, elles ne tiraient pas peu de vanité.

C'est dans cet heureux temps que les femmes restaient au logis, lisaient la Bible, et portaient des poches, oui, des poches, et d'une belle dimension encore ! ornées d'innombrables dessins en pièces de rapport qui leur donnaient l'air de mosaïques : elles se portaient avec ostentation par-dessus la jupe, et pouvaient passer pour autant de dépôts commodes où toute bonne ménagère emmagasinait soigneusement tout ce qu'elle voulait avoir sous la main, ce qui finissait par leur donner un incroyable volume ! Je me souviens d'une histoire qui, lorsque j'étais enfant, circulait à ce sujet

sur la femme de Wouter-Van-Twiller, et donnait pour certain que, forcée un jour de vider sa poche droite pour chercher une cuiller à pot, l'ustensile égaré fut découvert au milieu des chiffons que recélait un des compartimens de ce vaste magasin ; mais nous ne devons pas ajouter trop de foi à toutes ces histoires, les anecdotes de ces temps reculés étant très-sujettes à l'exagération.

Outre ces remarquables poches, les femmes portaient encore des ciseaux et des pelotes ; et ces insignes sacrés de l'ordre des bonnes ménagères et des ouvrières laborieuses se suspendaient à leur ceinture par de beaux rubans rouges, ou, dans la classe opulente et fastueuse, par des chaînes de cuivre, et même d'argent. Je n'ai pas beaucoup de choses à dire en justification des jupons courts ; l'usage en fut sans doute introduit pour que les bas eussent la chance d'être vus ; avantage d'autant plus désirable qu'ils étaient généralement en laine bleue, ornés de magnifiques coins rouges : peut-être aussi était-ce pour faire ressortir une cheville bien tournée et un pied bien fait, quoique solide, relevé d'un soulier de cuir à haut talon qu'attachait une large et brillante boucle d'argent. Cela nous prouve que, dans tous les siècles, le beau sexe a montré les mêmes dispositions à enfreindre les lois du décorum pour le plaisir de ré

vêler une beauté cachée , ou de contenter un innocent amour pour la parure.

On verra , par l'esquisse que je viens de tracer, que l'idée qu'avaient nos aïeules de l'élégance et des bonnes manières différait considérablement de celle qu'en ont aujourd'hui leurs très-mesquines petites-filles. Une merveilleuse alors se trémoussait, même dans un beau jour d'été , sous le poids de plus de jupons qu'il n'en faudrait pour vêtir toutes les danseuses d'un de nos bals modernes , et les hommes ne les en admiraient pas moins pour cela ; au contraire , la passion d'un amant semblait augmenter en proportion de l'ampleur de l'objet qui l'inspirait , et la volumineuse beauté , dont une douzaine de jupons relevait les charmes , était chantée par les rimailleurs du pays , comme ayant à la fois l'éclat du tournesol et la riche rotondité du chou-pomme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que , dans ce temps , le cœur d'un amant ne pouvait contenir à la fois plus d'une belle , au lieu qu'il y a souvent place pour six dans celui de nos galans modernes : d'où je conclus que , de deux choses l'une, ou le cœur des amans est devenu plus vaste , ou leurs maîtresses sont devenues plus minces ; question néanmoins dont j'abandonne la solution aux physiologistes.

Mais ces jupons possédaient un charme secret

qui en doublait indubitablement le mérite aux yeux des prudens amoureux. La garde-robe d'une femme était alors sa seule fortune, et celle qui avait une ample provision de bas et de jupons était ce qu'on appelle proprement une héritière, comme l'est, au Kamchatka, la demoiselle qui a beaucoup de peaux d'ours, ou, en Laponie, celle qui a de nombreux troupeaux de rennes. Les femmes donc étaient très-empressées de faire ressortir le plus avantageusement possible ces puissans moyens de séduction, et, au lieu d'être ornées de ces ridicules imitations de dame nature défigurée, à l'aquarelle ou à l'aiguille, les plus belles chambres de la maison étaient généralement tapissées de vêtemens filés et fabriqués au logis, et dont la propriété appartenait aux femmes : louable ostentation encore en honneur chez les héritières de nos villages hollandais.

Au fait, les hommes qui figuraient alors dans les cercles à la mode correspondaient, sous beaucoup de rapports, avec les beautés dont ils ambitionnaient d'attirer les regards. Les mérites qu'ils avaient en partage ne feraient, il faut l'avouer, que peu d'impression sur nos modernes élégantes. Ils ne conduisaient, en se jouant, ni carriks, ni tandems, car on n'avait jusqu'alors imaginé rien de semblable à ces délicieux équipages ; ils ne se

distinguaient pas davantage par leurs brillans exploits de table, et par les démêlés qui s'ensuivent avec la patrouille ; car nos aïeux étaient d'un caractère trop pacifique pour avoir besoin de cette garde nocturne, chacun des habitans du pays étant profondément endormi avant neuf heures du soir. Ce n'était pas non plus aux dépens de leur tailleur qu'ils établissaient leurs titres d'hommes comme il faut, car ces artistes ruineux pour la société, et particulièrement pour les jeunes prétendans à la mode, n'étaient point encore connus à New-Amsterdam ; chaque bonne ménagère faisait les habits de son mari et ceux du reste de la famille, et la femme de Van-Twiller elle-même ne croyait point s'avilir en taillant les hauts-de-chausses de tiretaine de son mari.

Ce n'est pas qu'on ne pût compter deux ou trois jeunes étourdis chez qui perçât une lueur de ce qu'on appelle *du feu et de l'esprit*, dédaignant toute espèce de travail, badaudant autour des chantiers et des marchés, se reposant au milieu du jour, dépensant à la galoche et à la fossette le peu d'argent qu'ils pouvaient se procurer, jurant, boxant, faisant battre les coqs, organisant des courses où ils figuraient sur les chevaux de leurs voisins, et promettant enfin de devenir un objet d'entretien, d'étonnement et d'exécration

pour la ville, s'ils n'en se fussent vus malheureusement arrêtés tout court dans leur carrière par une affaire d'honneur avec le pilori.

Bien différent néanmoins était alors un jeune homme vraiment à la mode : vêtu pour le matin comme pour le soir, pour courir dans les rues comme pour figurer dans les salons, il portait un habit de tiretaine, tissu peut-être par les belles mains de la dame de ses pensées, et galamment orné d'une immense quantité de larges boutons de cuivre, une dizaine de hauts-de-chausses rehaussaient les proportions naturelles de sa personne, ses souliers étaient décorés d'une énorme paire de boucles en cuivre, un chapeau à forme plate et à larges bords ombrageait sa face joufflue, et ses cheveux, rejetés en arrière, étaient réunis en une interminable queue de peau d'anguille.

Ainsi équipé, il marchait bravement à l'assaut de quelque insensible cœur, ayant en bouche, non pas le chalumeau qu'Acis faisait mélodieusement résonner en l'honneur de Galatée, mais une belle et bonne pipe de fabrique hollandaise, copieusement chargée d'un tabac odoriférant. C'est avec cette arme qu'il s'établissait résolument au pied de la forteresse, et qu'à force de persévérance et de fumée, il manquait rarement d'amener

la belle ennemie à une honorable capitulation.

Tel était l'heureux règne de Wouter-Van-Twiller, règne célébré dans beaucoup de chansons dès long-temps oubliées, comme l'âge d'or véritable, l'âge d'or par excellence, et dont tous les autres ne sont qu'une pâle contre-épreuve ! C'est à cette époque de bonheur que toute la province vivait dans un doux et saint repos ; que le bourgmestre fumait en paix sa pipe ; que la corpulente compagne de ses soins domestiques, assise modestement à sa porte pour s'y reposer de ses occupations du jour, demeurait là, les bras croisés sur un tablier blanc comme neige, sans craindre les insultes de mauvais sujets, ou d'enfans vagabonds ; détestables polissons qui infestent nos rues, cachant sous les roses de la jeunesse les dangereuses épines de l'iniquité. C'est alors enfin que l'amant, avec ses dix culottes, et l'amante, avec ses dix jupons, s'abandonnaient sans crainte et sans reproche aux innocentes douceurs d'un respectueux amour. Car, que pouvait craindre, en effet, la vertu protégé epar un bouclier d'excellente tiretaine, dont l'épaisseur égalait au moins celle du bouclier aux sept cuirs de l'invincible Ajax ?

Ah ! bienheureux siècle ! siècle digne d'une éternelle mémoire, où chaque chose était mieux qu'elle ne fut depuis, et qu'elle ne sera jamais ; où le canal

de Butter-Milk était entièrement à sec à la marée basse ; où les aloses de l'Hudson étaient autant de saumons , et où la lune brillait d'une pure et éclatante blancheur , au lieu d'avoir cette lueur jaune et mélancolique , suite naturelle de ce qu'elle souffre à la vue des abominations dont elle est témoin toutes les nuits dans cette ville dégénérée !

Heureux ! il eût été pour New-Amsterdam d'avoir toujours pu exister dans cet état de pure ignorance et d'humble simplicité ! mais , hélas ! les jours de l'enfance sont trop doux pour être durables ! Les villes grandissent avec le temps , comme les hommes , et comme eux aussi sont condamnées à croître au milieu du tumulte , des soucis et des misères de ce monde. L'homme ne doit donc pas se féliciter quand il voit l'enfant de son cœur et la ville de sa naissance augmenter en importance et en grandeur. L'histoire de sa propre vie lui apprendra les dangers qui menacent l'un , et cette excellente petite histoire de Mannahata le convaincra des calamités de l'autre.

CHAPITRE V.

Comment le lecteur se laisse entraîner à faire une agréable promenade, qui finit bien autrement qu'elle n'avait commencé.

DANS l'année de Notre Seigneur 1804, je faisais, par une belle et brillante après-midi du mois de septembre, ma promenade habituelle à la Batterie, boulevard et orgueil tout à la fois de cette ancienne et imprenable cité de New-York. Le terrain sur lequel je marchais était sanctifié par les souvenirs du passé, et j'errais lentement dans les longues allées de peupliers, qui, comme autant de balais se tenant droits sur leurs manches, répandaient une ombre mélancolique et lugubre. A l'aspect de tout ce qui m'entourait alors, j'opposais, en imagination, le contraste des mêmes lieux aux jours classiques de nos ancêtres. Là où s'élevaient orgueilleusement les murailles de briques et les piliers de bois de ce qui est, de nom, l'hôtel du gouvernement, et, de fait, celui de la douane, se voyait jadis la maison basse, mais solide et couverte en

tuiles rouges , du célèbre Wouter-Van-Twiller, autour d'elle les puissans boulevards de New-Amsterdam semblaient menacer l'ennemi absent; mais, comme beaucoup de guerriers à moustaches et de braves capitaines de milice bornant à la menace leurs martiales prouesses , les parapets de terre étaient depuis long-temps au niveau du sol, et sur leur emplacement s'élevaient ces charmilles touffues, ces verdoyans boulevards où le joyeux apprenti allait promener gaiement son habit de fête, et où le laborieux artisan , secouant la poussière du travail, confiait ses peines amoureuses à l'oreille à moitié détournée d'une sentimentale femme de chambre. La large baie présentait bien encore la même masse d'eau hérissée d'îles , parsemée de bateaux pêcheurs , et bornée par des rives d'une beauté pittoresque ; mais les noires forêts qui couvraient ses bords avaient été violées par la main cruelle de la culture , et leurs tortueux labyrinthes , leurs impénétrables bosquets étaient dégénérés en vergers féconds , ou se couronnaient de moissons ondoyantes ; l'île du gouverneur elle-même , autrefois riant jardin des souverains de la province, était couverte alors de fortifications qui entouraient une terrible citadelle; de sorte que cette île , jadis paisible , ressemblait à un farouche petit guerrier coiffé d'un large cha-

peau militaire , ne respirant que poudre à canon , et narguant le monde entier.

Je m'abandonnais depuis quelques instans à cette suite de pensées méditatives , comparant mélancoliquement les jours actuels avec les vénérables années qui sont derrière nous , déplorant les tristes progrès du perfectionnement , et louant le zèle avec lequel nos dignes bourgeois travaillent à sauver , du déluge des innovations modernes , quelques débris d'erreurs , de préjugés et de respectables coutumes , quand , peu à peu , mes idées prirent un tour différent , et je me sentis insensiblement rappelé , comme d'un songe , à la pleine jouissance des beautés qui m'entouraient.

C'était une de ces magnifiques journées d'automne dont le ciel favorise particulièrement la charmante île de Mannahata et ses environs. L'azur du firmament n'était obscurci par aucun nuage. Le soleil , poursuivant à travers la voûte éthérée sa course brillante et glorieuse , semblait , dans son adieu du soir , sourire avec une expression plus bienveillante que de coutume à la ville qu'il se plaît à caresser de ses plus favorables rayons ; les vents eux-mêmes , muets et attentifs , semblaient retenir leur haleine , de peur qu'un souffle indiscret ne troublât le calme de cette heure silencieuse , et la surface immobile de la baie pré-

sentait un miroir poli dans lequel la nature souriait à son image. Le drapeau de la ville, tel que le beau mouchoir mis en réserve pour les jours de fête, pendait immobile au haut du mât qui semblait être le pilon d'une gigantesque baratte. Le peuplier, le tremble lui-même ne sentait plus l'air agiter ses feuilles mobiles : tout semblait concourir au profond repos de la nature. Les formidables pièces de 18 dormaient dans les embrasures des batteries de bois, rassemblant sans doute leurs forces pour foudroyer les troupes de leur propre pays le 4 juillet suivant. Le tambour solitaire de l'île du gouverneur oubliait d'appeler la garnison, non aux armes, mais à ses foyers. Les canots à l'ancre entre Gibbet-Island et Communipaw, comme endormis sur leurs quilles, permettaient aux innocentes huîtres de sommeiller en paix quelques instans dans la bourbe mollette de leurs rives natales. Mes propres sentimens, sous l'influence contagieuse de cette tranquillité universelle, sympathisaient avec elle; et je me serais infailliblement assoupi sur un débris des bancs que nos bienveillans magistrats ont destinés au soulagement des promeneurs convalescens, si l'extraordinaire incommodité de la couche ne m'eût ôté toute chance de repos.

Au milieu de cet engourdissement de l'ame,

mon attention fut attirée par une tache noire percant au-dessus de l'horizon occidental, précisément au-delà du clocher de Bergen ; je la vois s'augmenter graduellement , et menacer les soi-disant cités de Jersey, de Harsimus, et de Hoboken, qui, dans leur rivalité naissante , ont l'air de trois jockeys s'élançant pour une course , et se culbutant pour prendre chacun la tête. Déjà le nuage borde la longue rive de l'ancienne Pavonie , étendant son ombre immense depuis Weehawk jusqu'au lazaret érigé par la sagacité de notre police , pour l'embarras du commerce. Bientôt il obscurcit toute la voûte céleste ; des nuages , s'amoncelant sur des nuages , enveloppent toute l'étendue d'épaisses ténèbres , et portent dans leur sein le tonnerre, la grêle et la tempête. La terre semble agitée du tumulte des cieux ; au miroir naguère immobile des eaux succèdent des vagues furieuses qui vont , en mugissant, se briser au loin sur la rive. Les bateaux d'huîtres qui se jouaient il y a un instant dans le paisible voisinage de Gibbet-Island se précipitent avec effroi vers la terre ; les peupliers sifflent et s'entrelacent sous l'effort des vents ; des torrens de pluie , des nuées de grêle retentissante inondent les allées de la Batterie ; les apprentis et les femmes de chambre s'entassent sous les portes , et de petits Français, avec le mouchoir de poche sur le

chapeau, prennent leurs jambes à leur cou pour échapper à l'orage. Le paysage, si beau il y a peu de momens, n'offre plus que désordre et qu'horreur ; on croirait voir recommencer le chaos, et la nature confondre de nouveau tous ses élémens déchaînés.

Que je me sois soustrait par la fuite aux fureurs de la tempête, ou que je sois resté courageusement à mon poste comme nos braves capitaines de milice, qui font, sans sourciller, marcher leurs soldats sous la pluie, ce sont des points que j'abandonne aux conjectures de mon lecteur ; mais il est possible qu'il soit un peu en peine de savoir la raison qui m'a fait élever cette effrayante tempête pour troubler la sérénité de mon ouvrage ; et, quant à ce dernier point, j'instruirai gratuitement son ignorance. Je n'avais d'autre but, en leur offrant le panorama de la Batterie, que de les régaler d'une exacte description de ce lieu célèbre et du pays qui l'environne ; l'orage est venu y faire suite, moitié pour donner un peu de mouvement et de vie à cette tranquille partie de mon ouvrage, et empêcher mon lecteur assoupi de s'endormir tout-à-fait, et moitié pour servir comme d'introduction aux temps orageux qui sont sur le point d'assaillir la pacifique province des nouveaux Pays-Bas, et menacent l'ad-

ministration dormeuse de Wouter-Van-Twiller. C'est ainsi que l'habile compositeur met en réquisition tous les violons, cors, cimbales et trompettes de son orchestre, pour servir d'*ouverture* à l'une de ces bruyantes horreurs appelées mélodrames ; c'est ainsi que le machiniste roule son tonnerre, lance ses éclairs, et met en jeu la résine et le salpêtre, à l'apparition du spectre, ou au meurtre du héros. Poursuivons maintenant notre histoire.

Quoi qu'en aient pu dire les philosophes, je crois fermement que, quant aux nations, la vieille maxime que *la probité est la meilleure politique* est une pure et ruineuse erreur : elle pouvait cadrer assez bien avec les temps d'innocence où elle fut établie ; mais, dans ces jours dégénérés, il en serait d'une nation qui prétendrait ne s'appuyer que sur la justice comme d'un honnête homme parmi des voleurs, lequel, à moins qu'il n'ait quelque chose de plus que sa probité pour soutien, court une pauvre chance de profit dans leur compagnie. Du moins, tel fut le cas avec le candide gouvernement des nouveaux Pays-Bas, qui, sans plus de défiance qu'un digne et vieux bourgeois, s'établit tranquillement dans la ville de New-Amsterdam comme dans un bon fauteuil à bras, et s'y endormit d'un doux somme, pendant que ses astucieux voisins envahissaient, pillaient et

faisaient leur main. Nous pouvons donc attribuer le commencement des malheurs de cette grande province et de sa magnifique métropole à la profonde sécurité, ou, pour parler plus exactement, à la malheureuse probité de son gouvernement. Mais comme j'ai en horreur de commencer un sujet important à la fin d'un chapitre, et comme mes lecteurs doivent indubitablement être aussi fatigués que moi de la longue promenade que nous avons faite, et de l'orage que nous avons essuyé, je crois à propos de fermer le livre, de fumer une pipe, et, après avoir ainsi rafraîchi nos esprits, de prendre un nouvel élan au chapitre qui va suivre.

CHAPITRE VI.

Où l'on donne une fidèle description des habitans du Connecticut et de ses environs, où l'on enseigne, en outre, ce qu'on entend par *liberté de conscience*. Curieux moyen qu'employaient ces obstinés barbares pour entretenir l'harmonie dans leurs relations, et pour augmenter la population.

POUR que mes lecteurs puissent comprendre parfaitement l'étendue des malheurs qui sont au

moment de fondre sur la province honnête et confiante des nouveaux Pays-Bas et sur son indécis gouverneur, il est nécessaire que je donne quelques détails sur une horde de barbares qui avoisinaient ses frontières orientales.

Il faut savoir d'abord que, bon nombre d'années avant le temps dont nous parlons, le cabinet anglais, dans sa sagesse, avait adopté certaine croyance nationale, imposé au public certaine allure religieuse, ou plutôt une pieuse redevance en vertu de laquelle on ouvrait à tout loyal sujet la route de la sainte Sion; bien entendu toutefois qu'il payât aux barrières; mais il y avait pourtant certaine engeance d'hommes pervers, toujours enclins à se faire eux-mêmes une opinion sur toutes choses (inclination que regardent comme excessivement offensive tous vos gouvernemens libres de l'Europe); et ces hommes, assez présomptueux pour oser penser par eux-mêmes, exerçaient audacieusement ce qu'ils considéraient comme un droit naturel et imprescriptible... la liberté de conscience. Or, comme ils avaient cette vive disposition d'esprit qui fait qu'on pense tout haut, et que, ne tenant pas plus en bride sa langue que sa pensée, on en étourdit toutes les oreilles, la liberté de conscience entraînait tout naturellement pour eux la liberté de la parole, et leur ferveur pour

cette dernière eut bientôt mis le pays dans un état de confusion et de désordre qui excita la sainte indignation des pères vigilans de l'Église. On prit, pour ramener les récalcitrons, tous les moyens connus alors et réputés si efficaces pour faire rentrer au bercail les brebis égarées ; c'est-à-dire qu'ils furent amadoués, admonétés, menacés, battus. Citations, préceptes, écrivinières, ici peu, là beaucoup, tout fut impitoyablement et inutilement épuisé, jusqu'à ce qu'enfin, las d'une opiniâtreté sans exemple, les dignes pasteurs de l'Église se virent contraints, dans leur tendre miséricorde, de mettre en pratique le texte de l'Écriture, et d'amasser *littéralement* des charbons ardens sur la tête des coupables.

Mais rien ne pouvait dompter l'inexpugnable esprit d'indépendance qui a toujours distingué cette singulière race de gens, et, plutôt que de se soumettre à une si horrible tyrannie, ils s'en allèrent en masse chercher, dans les déserts de l'Amérique, l'inestimable bonheur de parler sans contrainte et sans réserve. A peine eurent-ils touché cette terre loquace, que, comme saisis de la maladie du pays, ils élevèrent la voix tous ensemble, et firent, pendant une année entière, retentir de tels cris de joie, qu'ils épouvantèrent, dit-on, et mirent en fuite tous les oiseaux ou autres

bêtes du voisinage, et étourdirent si complètement certains poissons forts communs sur cette côte, que l'espèce en a toujours porté depuis le nom de dumb-fish (poisson sourd).

C'est à cette simple circonstance, tout insignifiante qu'elle puisse paraître, que remonté ce fameux privilège si éloquemment exercé dans les gazettes, dans les pamphlets, dans les corps-de-garde, dans les cabarets, dans les comités, et dans les délibérations du congrès; ce privilège qui établit le droit de parler sur tout à tort et à travers, de présenter les affaires publiques sous un faux jour, de décrier les mesures du gouvernement, d'entacher les grandes réputations et de détruire les petites; enfin ce grand palladium de notre pays: la liberté de parler!

Les candides aborigènes contemplèrent, pendant un temps, ces étranges personnages avec une grande surprise; mais voyant que l'arme qu'ils maniaient si lestement était plus bruyante qu'offensive, et que c'était, au fond, une gaie, vive et spirituelle espèce d'hommes, ils se familiarisèrent avec eux, et leur donnèrent le nom de *Janokie*, ce qui, dans la langue du mais-tchusaëg ou massachusett, signifie hommes *silencieux*; désignation maligne d'où est venu depuis le diminutif *Jankee*, qu'on leur applique encore aujourd'hui.

Il est vrai, et ma fidélité d'historien ne me permet pas de le passer sous silence, que le zèle de ces bonnes gens à maintenir intacts leurs droits et leurs privilèges, les fit tomber, pendant un temps, dans des erreurs qu'il est plus aisé de pardonner que de défendre. Ayant fait un apprentissage complet à l'école de la persécution, ils voulurent prouver le talent qu'ils y avaient acquis ; en conséquence, ils employèrent leurs heures de loisir à bannir, fustiger, ou pendre divers papistes, hérétiques, quakers et anabaptistes, pour avoir osé abuser de la liberté de conscience, laquelle, comme ils le démontraient alors clairement, se réduisait, pour chacun, à la liberté de *penser* comme il lui plairait en matière de religion... pourvu qu'il pensât *bien* ; car autrement ce serait ouvrir la porte aux plus damnables hérésies. Or, comme ils (ceux de la majorité) étaient parfaitement convaincus qu'eux seuls pensaient *bien*, il s'ensuivait naturellement que quiconque pensait différemment pensait mal, et quiconque pensait mal et persistait obstinément à ne pas se laisser convaincre et convertir, était un insigne violateur de l'incalculable liberté de conscience, un membre corrompu et gangrené du corps social, qui, comme tel, méritait d'en être retranché et jeté au feu.

J'affirmerais maintenant que la plupart de mes

lecteurs sont prêts à lever leurs mains et leurs yeux au ciel avec cette vertueuse indignation que nous inspirent toujours les erreurs et les fautes de nos voisins , et à se récrier contre ces gens bien intentionnés , mais abusés , qui infligent aux autres la peine qu'eux-mêmes ont soufferte , qui caressent l'absurde idée de convaincre l'esprit en tourmentant les corps , et d'établir la doctrine de la charité et de la clémence par une intolérante persécution. Mais , à parler vrai , quelle autre chose faisons-nous aujourd'hui même ? nous , nation si éclairée , quel autre principe suivons-nous dans nos controverses politiques ? n'avons-nous pas secoué , depuis un petit nombre d'années seulement , le joug d'un gouvernement qui nous refusait avec cruauté le droit de nous administrer à notre fantaisie , et d'user en toute liberté de cette inestimable partie de nous-même appelée la langue ? et ne faisons-nous pas aujourd'hui de notre mieux pour tyranniser ces opinions , enchaîner la langue et ruiner la fortune les uns des autres ? Que sont nos grandes sociétés politiques , sinon de politiques inquisitions ? que sont nos comités de taverne , sinon de petits tribunaux de dénonciation ? nos gazettes , sinon des espèces de carcans et de piloris où sont exposés des malheureux pour recevoir des affronts et des souillures ? Qu'est enfin notre conseil de justice ,

sinon un grand auto-da-fé où les accusés sont annuellement sacrifiés pour leurs hérésies politiques?

Où donc , en principe , est la différence entre les moyens que nous employons et ceux que vous êtes si disposés à condamner chez le peuple dont je parle ? Il n'y en a aucune , ou du moins elle n'est que dans les détails ; ainsi , nous dénonçons au lieu de bannir , nous diffamons au lieu de châtier , nous destituons au lieu de pendre ; au lieu de brûler le coupable *in propria persona*, comme ils le faisaient quelquefois , nous brûlons son effigie , ou la roulons dans le goudron ou dans la plume. Cette persécution politique étant , de façon ou d'autre , le grand palladium de nos libertés , et la preuve indisputable que ce pays est un pays libre !

Mais nonobstant le zèle fervent avec lequel cette sainte guerre fut poursuivie contre la race entière des mécréans , nous ne voyons pas qu'elle ait entravé le moins du monde la population de cette colonie naissante , et la multiplication s'y accrut , au contraire , à un point incroyable pour quiconque ne connaîtrait pas la merveilleuse fécondité de ce pays.

Il est vrai qu'une partie de ce prodigieux accroissement peut s'attribuer à certaine coutume

assez singulière et communément connue sous le nom de Bundling (1); cette pratique superstitieuse, par laquelle les jeunes gens des deux sexes terminaient ordinairement leurs solennités, et que maintenaient surtout, avec une religieuse exactitude, les colons les plus vulgaires et les plus fanatiques, était aussi considérée par eux, dans ces temps primitifs, comme un indispensable préliminaire du mariage, leur roman commençant par où le nôtre finit d'ordinaire; et ils acquéraient ainsi, avant l'hymen, une connaissance intime de leurs bonnes qualités réciproques, connaissance que les philosophes ont déclarée être la base certaine d'une heureuse union. On voit que ce peuple adroit et ingénieux prouva de bonne heure cette habileté à faire des marchés qui l'a toujours distingué depuis, et se montra en tous points rigide observateur de cette vieille et vulgaire maxime : *qu'il ne faut point acheter chat en poche.*

C'est donc à cette judicieuse coutume que j'attribue surtout l'accroissement extraordinaire de

(1) Bundling signifie mettre en paquet, en botte, ou en fagot. Mon lecteur cherchera, s'il le veut, l'analogie qu'il peut y avoir entre ce mot, et le résultat que l'auteur lui prête.

la race des Jankees ; car un fait certain et authentiquement prouvé , tant par les registres municipaux que par ceux de la paroisse , c'est que , partout où l'usage du Bundling était observé , on voyait naître annuellement un nombre prodigieux de vigoureux marmots sans permission de la loi comme sans profit pour le clergé ; et qu'on ne croie pas que l'irrégularité de leur naissance tournât le moins du monde au désavantage de leur personne ; ils croissaient , au contraire , comme des champignons , devenaient de gros , grands et robustes bûcherons , pêcheurs , porte-balles , ou de beaux brins de filles bien tournées dont les communs efforts coopéraient merveilleusement à peupler cette remarquable étendue de pays , nommée Nantucket , Piscataway et Cape-Cod.

CHAPITRE VII.

Comment ces singuliers étrangers , nommés Jankees , devinrent des Squatters. Comment ils bâtirent des châteaux éoliens , et essayèrent d'initier les habitans des nouveaux Pays-Bas aux mystères du Bundling.

J'AI rendu , dans mon dernier chapitre , un compte fidèle et impartial de l'origine des singuliers

habitans qui peuplaient les frontières orientales de la province des nouveaux Pays-Bas ; mais il me reste à mentionner certaines habitudes particulières qui les rendaient extrêmement désagréables à nos vénérables ancêtres hollandais.

La plus remarquable de ces habitudes était une sorte de disposition vagabonde, dont le ciel semble les avoir aussi largement pourvus que les fils d'Ismaël , et qui les pousse à transporter continuellement, de place en place , leur capricieuse résidence. De sorte qu'un fermier jankee est dans un état constant de migration , s'arrêtant accidentellement çà et là ; défrichant des terres , pour en laisser la jouissance aux autres ; bâtissant des maisons , pour que d'autres s'y logent ; enfin ne représentant pas mal en Amérique le nomade errant de l'Arabie.

A peine arrivé à l'âge viril, il pense d'abord à ce qu'il appelle *s'établir* dans le monde, ce qui ne signifie ni plus ni moins que commencer ses courses ; à cette fin , il prend pour femme quelque joviale héritière de campagne , réputée riche parce qu'elle possède des rubans rouges , des colliers de verroterie et des peignes de fausse écaille de tortue , avec une robe blanche et des souliers de maroquin pour le dimanche , et qui de plus est complètement initiée au secret des tartes aux

pommes, de la longue sauce et du pudding.

Ainsi lesté du fardcau qui doit, comme le pesant havresac du colporteur, lui caresser les épaules pendant le voyage de la vie, il part pour aller littéralement courir le monde. Toute sa famille, tout son mobilier, tous ses ustensiles de ferme sont juchés sur un chariot couvert; sa garde-robe et celle de sa femme sont serrées dans le baril qui tient lieu de malle; alors, la pioche sur l'épaule, le bâton à la main, et sifflant son refrain chéri, il chemine à travers bois, s'abandonnant à la Providence, et aussi plein de joyeuse confiance en ses propres ressources que le furent jadis les patriarches voyageant sur la terre des gentils. Après s'être enfoncé dans le désert, il bâtit une hutte de bois, défriche un champ pour du blé, un carré pour des pommes de terre, et la Providence souriant à ses travaux, il se voit bientôt au milieu d'une bonne petite ferme, et entouré d'une douzaine de marmots à tête dorée, qu'à l'égalité de leur taille on croirait sortis de terre à la fois, comme autant de champignons.

Mais, il n'est point de jouissance sublunaire qui puisse satisfaire et fixer cet éternel faiseur de projets : infatigable de sa nature, améliorer est sa manie, et dès que sa terre est améliorée, il faut bien vite qu'il améliore sa demeure et la

rende digne d'un propriétaire foncier. Bientôt s'élève, au milieu du désert, un vaste palais en planches de sapin, assez grand pour servir d'église paroissiale, et orné de fenêtres de toutes dimensions, mais si mal joint et si peu solide qu'il éprouve, au moindre coup de vent, le tremblement de la fièvre.

Pendant que s'achève l'extérieur de ce magnifique palais éolien, les fonds ou le zèle de notre aventurier s'épuisent, de sorte qu'il s'arrange pour finir à moitié une des chambres de l'intérieur, où toute la famille s'entasse, tandis que le reste de la maison, vaste magasin où s'empilent les fruits, les carottes et les pommes de terre, est bizarrement décoré de guirlandes en pommes et en pêches sèches. L'extérieur, resté sans peinture, prend, avec le temps, une vénérable teinte noire; la garderobe de la famille est mise à contribution pour fournir, en vieux chapeaux, vieux jupons et vieilles culottes, de quoi suppléer aux carreaux brisés des fenêtres; pendant que les quatre vents du ciel, toujours sifflant, ou mugissant dans cette espèce de palais aérien, y prennent leurs ébats d'une manière aussi déréglée qu'ils le faisaient jadis dans l'autre du vieux Eole.

L'humble hutte de bois brut, dont l'étroite mais solide enceinte abritait chaudement jadis

cette famille d'améliorateurs, offre, à quelques pas du palais, un ignominieux contraste, dégradée maintenant jusqu'à servir d'étable aux vaches ou aux cochons ; et l'on ne peut voir l'ensemble d'une pareille scène, sans se rappeler involontairement cette fable que je suis surpris de n'avoir vue dans aucun livre, et qui nous présente un ambitieux colimaçon abandonnant l'humble habitation qu'il avait long-temps remplie d'une manière fort honorable, pour se glisser dans la coquille vide d'un gros homard, où il aurait indubitablement vécu avec beaucoup de noblesse et de splendeur, objet de l'envie et de la haine de tous les pauvres colimaçons de son voisinage, s'il n'eût malheureusement péri de froid dans un des coins de sa vaste et magnifique demeure.

Une fois établi complètement, ou pour dire comme lui, *tout-à-fait comme il faut*, on imaginerait que notre aventurier dût commencer à jouir du bien-être de sa situation, lire les papiers publics, parler politique et, comme tout citoyen utile et patriote, négliger ses propres affaires pour s'occuper de celles de la nation ; mais c'est alors que ses capricieuses dispositions recommencent à opérer. Il s'ennuie bientôt d'un terrain où il n'a plus rien à améliorer ; il vend sa ferme, son palais éolien, dont les vitres sont en vieux ju-

pons, etc. ; il recharge sa charrette, remet sa pioche sur son épaule , et , marchant à la tête de sa famille, recommence à errer à la recherche de terres nouvelles , où il ne manquera pas d'abattre encore des arbres , de défricher des champs , et de bâtir des palais de planches , pour recommencer à les vendre, et errer ensuite sur nouveaux frais.

Tels étaient ces habitans du Connecticut qui vivaient sur l'extrême frontière des nouveaux Pays-Bas ; et mes lecteurs peuvent aisément se figurer quels voisins ces gens légers et inconstans devaient être pour nos tranquilles ancêtres. Si cependant ils ne le peuvent pas , je leur demanderai s'ils ont jamais connu une de nos grandes familles hollandaises , qui , dans sa régularité compassée , se serait vue affligée , par le ciel , du voisinage d'une pension française ? L'honnête vieux bourgeois ne peut plus fumer sa pipe du soir sur le banc de sa porte , sans y être persécuté par le raclement des violons , le caquetage des femmes et les cris des enfans. La nuit il est privé de sommeil par l'horrible musique de quelque amateur qui veut donner une sérénade à la lune , et faire étalage de ses terribles progrès sur la clarinette , le hautbois , ou autre suave instrument ; il ne peut même laisser sa porte ouverte sans que sa maison ne soit souillée par la désagréable visite d'une

troupe de petits chiens qui portent quelquefois leurs sales dommages jusque dans le *sanctum sanctorum*, le parloir!

Si mes lecteurs ont jamais été témoins des souffrances d'une telle famille dans la situation que je viens de décrire, ils peuvent se former une idée des tourmens que firent endurer, à nos ancêtres, leurs très-actifs et très-remuans voisins du Connecticut.

Des bandes de ces maraudeurs pénétrèrent, dit-on, dans les établissemens des nouveaux Pays-Bas, et jetèrent des villages entiers dans la consternation, par leur volubilité sans égale et leur intolérable curiosité; défauts ignorés jusqu'alors dans ce pays, ou qui n'y étaient connus que pour être abhorrés; car nos ancêtres étaient connus pour gens d'une taciturnité véritablement spartiate, et aussi étrangers qu'indifférens à toute autre affaire que les leurs. Il se commit des horreurs sur les grands chemins, où maint inoffensif bourgeois se vit cerné, assailli, assassiné..... de questions et de conjectures; outrages poignans d'où naquirent alors autant de vexations et d'animosités qu'en produit aujourd'hui le droit de visite en pleine mer.

Ils excitèrent aussi une extrême jalousie par leur activité officieuse et leurs succès auprès du

beau sexe ; car , avec leur tournure leste , leurs airs fringans et leur langue dorée , de tels garnemens eurent bientôt ravi aux lourds galans hollandais les affections de leurs innocentes maîtresses. Entre autres horribles coutumes , ils essayèrent d'introduire celle du Bundling , usage que les jeunes Néerlandaises , avec cet amour naturel à leur sexe pour la nouveauté et les modes étrangères , semblaient très-disposées à suivre , si leurs mères , plus expérimentées et mieux au fait des hommes et des choses , ne se fussent courageusement opposées à toute innovation venant de l'étranger.

Mais ce qui brouilla principalement nos ancêtres avec ces gens singuliers , ce fut l'inexcusable liberté qu'ils prirent , à propos de botte , d'entrer par hordes sur le territoire des nouveaux Pays-Bas , et de s'établir là , sans façon ni permission aucune , pour y *améliorer* la terre suivant le système que j'ai indiqué. Cette manière peu cérémonieuse de prendre possession d'une terre vierge était appelée du nom technique de *squatting* ; de là celui de *squatters* , nom odieux à l'oreille de tout grand propriétaire foncier , et qu'on donne à ces entreprenans personnages qui commencent par se saisir d'un terrain , sauf à justifier plus tard leurs titres de possession.

De tous ces torts et de beaucoup d'autres qui

s'accumulaient sans cesse , se formait le nuage sombre et menaçant qui , comme je l'ai fait observer dans un précédent chapitre , s'épaississait lentement sur la tranquille province des nouveaux Pays-Bas. Cependant le cabinet pacifique de Van-Twiller les endurait tous (ainsi qu'on le verra par la suite) avec une longanimité qui ne peut qu'ajouter à son immortelle renommée , et , ferme sous la masse toujours croissante de ces torts , s'y habitua à force de patience , comme cet homme vigoureux des temps passés qui , à force de porter un veau , parvint à porter aisément ce veau devenu boeuf.

CHAPITRE VIII.

Siège épouvantable du fort Good-Hoop , comment le célèbre Wouter tomba dans des doutes profonds , et comment il finit , par s'en aller en fumée.

C'EST à présent que mes lecteurs doivent voir pleinement toute la difficulté de la tâche que j'ai entreprise , rassemblant et comparant , avec une scrupuleuse exactitude , les chroniques du temps

passé, dont les événemens mettent presque au défi tous moyens de recherche ; explorant , fouillant l'histoire , pour en exhumer en quelque sorte une autre petite Herculanium , qui , enfouie sous les débris des siècles , y gisait presque entièrement oubliée ; ramassant les fragmens, les parcelles de faits épars , pour tâcher , en les rapprochant avec soin , de retrouver leur forme et leur connexité originales ; tantôt déterrante avec effort un héros presque oublié , comme on déterre une statue mutilée ; tantôt déchiffrant une inscription à demi effacée ; et tantôt m'acharnant sur quelque manuscrit moisi , qui se trouve , après une pénible étude , ne pas valoir la peine qu'on a prise à le lire.

Voilà ma tâche ! Et combien n'importe-t-il pas aux lecteurs de pouvoir compter sur l'honneur et la probité de celui qui la remplit ! de ne pas craindre qu'antiquaire rusé , il se fasse un jeu de leur donner quelque monument bâtard pour un précieux reste de l'antiquité , ou de revêtir quelque fragment informe de tant de faux ornemens , qu'il soit presque impossible de distinguer la vérité de la fiction qui l'enveloppe ! C'est un malheur dont j'ai eu plus d'une fois à gémir dans le cours de mes fatigantes recherches chez les historiens mes confrères , lesquels ont étrangement déguisé et défiguré les faits relatifs à ce pays , et particulièrement

ceux qui regardent la province des nouveaux Pays-Bas , comme l'apercevront aisément tous ceux qui voudront prendre la peine de lire leurs romanesques productions , chamarrées de tout le clinquant de la fable , et de les comparer avec cette authentique histoire.

J'ai rencontré plus de désagrémens de cette espèce dans la partie qui traite des frontières orientales que dans aucune autre , grace aux nombreux historiens qui ont infesté ces pays , et qui , dans leurs ouvrages , se sont montrés sans pitié pour le bon peuple des nouveaux Pays-Bas. M. Benjamin Trumbull , entre autres , déclare arrogamment que « les Hollandais ne furent jamais que des usurpateurs. » Je ne répondrai à cela qu'en poursuivant ce fidèle récit , et l'on y verra la preuve , non-seulement que les Hollandais avaient des titres clairs à leurs possessions dans les belles vallées du Connecticut , et qu'ils en furent injustement dépouillés ; mais aussi qu'ils ont toujours été scandaleusement maltraités depuis lors par les faux rapports qu'en ont faits les historiens de la Nouvelle-Angleterre ; et je n'aurai pour guide en ceci que mon amour pour la vérité , pour l'impartialité , pour une pure et immortelle renommée ; car jamais mensonge , faux exposé ou prévention ne déshonorera , de mon aveu , un seul feuillet de

mon ouvrage , dût en résulter pour mes ancêtres l'entière possession de la Nouvelle-Angleterre.

C'est dans l'enfance de cette province , et avant l'arrivée du célèbre Wouter , que le cabinet des nouveaux Pays-Bas acheta les terres qui avoisinent le Connecticut , et qu'il établit , pour les surveiller et les protéger , un poste fortifié nommé le fort Good-Hoop , qui était situé sur le bord de la rivière , près de la belle ville actuelle de Hartford. Le commandement de ce poste important , ainsi que le rang , le titre et les appointemens de commissaire , furent donnés au brave Jacobus-Van-Curlet , ou , selon quelques historiens , Van-Curlis , l'un de ces vaillans soldats dont la fière espèce semble se multiplier aux jours de parade , et connus pour manger tout ce qu'ils tuent. Son extérieur était véritablement martial , et il aurait été d'une fort grande taille , si ses jambes eussent été proportionnées à son corps ; mais celui-ci était long , et les autres extraordinairement courtes ; ce qui lui donnait l'air étrange d'un grand homme dont le corps aurait été monté sur les jambes d'un petit. Il compensait cette ridicule conformation en faisant de si grandes enjambées , quand il marchait , qu'on aurait juré qu'il avait les bottes de sept lieues du fameux tueur de géans , *Petit-Poucet* , et il les levait si excessivement haut dans les

grandes occasions militaires , que ses soldats alarmés tremblaient de le voir se marcher lui-même sur le corps.

En dépit de l'établissement de ce fort et de la nomination de ce vilain petit homme de guerre à son commandement, les intrépides Jankees continuèrent ces hardis empiétemens dont j'ai dit quelques mots dans mon dernier chapitre ; et prenant avantage du caractère tranquille et profondément phlegmatique dont le cabinet de Wouter-Van-Twiller s'était promptement acquis la réputation , ils envahirent audacieusement les terres des nouveaux Pays-Bas , et s'installèrent à la manière des squatters dans le ressort même du fort de Good-Hoop.

A la vue de cet outrage , Van-Curlet , courtes-jambes , se conduisit en brave et actif officier ; il fit à l'instant , contre cette inexcusable usurpation , une protestation en langue hollandaise , comme moyen d'inspirer une plus grande terreur , et en envoya copie au gouverneur de New-Amsterdam , avec un long et virulent détail des agressions de l'ennemi. Cela fait , il ordonna à tous ses hommes de prendre courage , ferma la porte du fort , fuma trois pipes , alla se coucher , et attendit le résultat avec une tranquillité ferme et intrépide qui ne put manquer d'inspirer autant de

résolution à ses soldats que de terreur à ses ennemis.

Or, il arriva que, vers cette époque, le célèbre Wouter-Van-Twiller, plein d'années, d'honneurs et de dîners municipaux, avait atteint cette période de la vie physique et morale où l'homme peut prétendre, suivant le grand Gulliver, à se voir admis dans l'ordre antique et vénérable des ganaches. Il employait son temps à fumer, avec sa pipe turque, au milieu d'une assemblée de sages aussi éclairés et presque aussi respectables que lui-même, et qui, pour leur silence, leur gravité, leur sagesse, et leur prudente aversion pour une conclusion quelconque en affaires, ne pouvaient être égalés que par certaines corporations profondes, que, dans mon temps, j'ai eu le bonheur de connaître. Son excellence donc, en lisant la protestation du brave Jacobus-Van-Curlet, tomba tout d'abord dans l'un des plus profonds accès de doutes qu'on lui eût jamais vu éprouver ; sa volumineuse tête s'inclina graduellement sur sa poitrine ; il ferma les yeux, et pencha l'oreille comme s'il eût voulu écouter attentivement la discussion qui s'agitait dans son abdomen, partie de lui-même que tous ceux qui le connaissaient regardaient comme la grande chambre ou cour suprême de ses pensées, et qui était à sa tête ce que la chambre

représentative est au sénat ; un son inarticulé ressemblant beaucoup à un ronflement lui échappait de temps à autre ; mais la nature et l'objet de cette profonde méditation sont restés et resteront à jamais ignorés , vu que ni homme , ni femme , ni enfant ne put se vanter de lui en avoir ouï dire un mot. Cependant la protestation de Van-Curlet gisait tranquillement sur la table , sauf ce qu'en arrachaient , pour allumer leurs pipes , les respectables membres du conseil ; et bientôt , dans l'épaisse fumée qui s'en éleva , disparurent et s'oublièrent le brave Jacobus , sa protestation et sa forteresse , aussi complètement que se perd une question imprévue sous la masse des discours et résolutions d'une séance du congrès.

Il y a des cas d'urgence où l'intérêt national est bien plus entravé que servi par les profondes et sages délibérations de nos législateurs et de nos conseils , où un seul grain de détermination , même étourdiment prise , vaut mieux qu'une livre d'hésitation timide et de discussion prudente , du moins alors en fut-il ainsi ; car , tandis que le grand Wouter-Van-Twisser bataillait journellement avec ses doutes , et que le peu qu'il avait de résolution s'affaiblissait encore par le combat , l'ennemi gagnait toujours du terrain et prenait , dans le voisinage du fort de Good-Hoop , une

attitude de plus en plus formidable. Ils y fondèrent la ville importante de Pyquag, ou, comme on l'a nommée depuis, Weathersfield (lieu qui, si nous pouvons en croire les assertions du digne historien John Josselyn, fut noté d'infamie à raison de ses sorciers), et telle devint l'insolence de ces habitans de Pyquag, qu'ils étendirent les plantations d'ognon, pour lesquelles leur ville est célèbre, jusque sous le nez de la garnison du fort Good-Hoop; de sorte que les honnêtes Hollandais ne pouvaient plus regarder de ce côté sans avoir la larme à l'œil.

Cette injustice criante fut ressentie par le brave Van-Curlet, avec l'indignation convenable; on peut même dire qu'il trembla de tous ses membres, tant fut grande sa colère! tant furent terribles les paroxismes d'une valeur dont les effets semblaient avoir d'autant plus de violence que le corps qui en était agité avait plus de longueur! on le vit au même instant fortifier ses redoutes, exhausser ses parapets, creuser ses fossés et corroborer sa position d'un double rang d'abatis, précautions après lesquelles il expédia, par un nouveau courrier, l'horrible tableau de sa périlleuse situation.

On choisit, pour porter ces alarmantes dépêches, un petit homme gras et huileux comme

moins exposé à user ou écorcher son cuir dans le voyage ; et , pour assurer la rapidité de sa course , on lui fit monter le cheval de fourgon le plus vif de toute la garnison ; ce cheval , non moins remarquable par la longueur de ses membres et la grosseur de ses os , que par la dureté de son trot , était si grand que le petit messenger fut obligé , pour s'y jucher , de s'accrocher à sa queue et à sa croupière ; mais une fois dessus , il fit une telle diligence qu'il arriva au fort New-Amsterdam en moins d'un mois , quoique la distance fût de deux cents pipes bien pleines , c'est-à-dire environ cent vingt milles.

L'étrange apparition de ce malencontreux personnage eût mis en émoi toute la ville de New-Amsterdam , si ses bons habitans se fussent jamais inquiétés de quelque autre chose que de leurs affaires domestiques. L'air pressé , la mine affairée , fumant une petite pipe de voyage , il traversa au grand trot les rues étroites et fangeuses de la métropole , renversant des fournées entières de petits pâtés de crotte que les enfans faisaient au milieu du chemin , sorte de pâtisserie pour laquelle les polisçons de cette ville ont toujours été célèbres. Arrivé à la maison du gouverneur , il se laissa glisser , en tremblant , à bas de son coursier , réveilla le vieux Skaats , portier à

tête grise, qui, comme son digne descendant et successeur, le vénérable juré crieur de notre cour, sommeillait à son poste, et il frappa si bruyamment à la porte de la chambre du conseil, qu'il en fit tressaillir les membres, qui s'étaient assoupis sur le plan d'un marché public.

C'est à ce moment précis qu'un faible grognement, ou plutôt un ronflement étouffé, fut entendu sortant du fauteuil du gouverneur, en même temps qu'une bouffée de fumée s'échappait de ses lèvres, et qu'un léger nuage s'élevait de sa pipe. Le conseil supposa naturellement que le profond sommeil auquel il se livrait avait pour objet le bien public, et, suivant la coutume établie dans tous les cas semblables, chacun se mit à crier à tue-tête pour recommander le silence aux autres et maintenir la tranquillité. Cependant la porte s'ouvrit soudain, et le petit courrier, enfoncé jusqu'à la ceinture dans une paire de bottes hes-soises qu'il s'était procurées pour l'honneur de l'expédition, s'avança, les jambes écartées, au milieu de l'appartement. Sa main droite, étendue en avant, portait les funestes dépêches, et la gauche retenait fortement la ceinture de son haut-de-chausses, qui s'était malheureusement abaissé par l'effort fait en descendant de cheval. Il marcha résolument vers le gouverneur, et s'ac-

quitta de son message avec plus de précipitation que de clarté ; mais heureusement ses mauvaises nouvelles venaient trop tard pour troubler le repos du plus tranquille désormais de tous les grands de la terre ; sa vénérable excellence venait de rendre son dernier soupir avec sa dernière bouffée : son souffle et son tabac s'étaient épuisés ensemble , et son ame paisible s'était exhalée de son sein avec le dernier nuage exhalé de sa pipe : en un mot, le fameux Walter-l'Indécis , qui avait si souvent sommeillé avec ses contemporains , dormait maintenant avec ses pères , et Wilhelmus Kieft allait gouverner à sa place.

FIN DU LIVRE III. •

LIVRE IV.

CONTENANT LES CHRONIQUES DU RÈGNE DE WILLIAM-LE-BOURRU.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de l'histoire en général; des talens universels de William-le-Bourru, et comment un homme peut en apprendre assez pour parvenir à n'être bon à rien.

QUAND le sublime Thucydide se prépare à décrire la peste qui désola Athènes, un de ses modernes commentateurs assure le lecteur que l'histoire va devenir éminemment importante, pathétique, solennelle, et, de cet air gracieusement coquet dont une bonne dame présente à son favori un morceau de choix, il vous fait entendre que cette peste répandra sur l'ouvrage la plus agréable variété.

C'est ainsi que je sentis palpiter mon cœur quand j'en fus arrivé à la douloureuse situation où se trouvait le fort Good-Hoop, et qui me présagea tout à coup une suite de grands événemens et d'intéressans désastres. Les voilà, les sujets vraiment dignes de la plume de l'historien ! car, au fait, qu'est-ce que l'histoire, sinon un espèce d'almanach de New-Gate, un registre d'horreurs et de crimes commis par l'homme contre l'homme son semblable ? C'est un immense libelle sur la nature humaine, auquel nous ajoutons page sur page, volume sur volume, comme si c'était un monument élevé à notre honneur au lieu de l'être à notre infamie ! Si nous parcourons les pages de ces chroniques que l'homme a écrites sur l'homme, quels caractères y voyons-nous honorés du nom de grands et offerts, à l'admiration de la postérité ? des tyrans, des scélérats, des conquérans célèbres seulement par la grandeur de leurs crimes et par les monstrueuses calamités qu'ils ont répandues sur l'espèce humaine ; des guerriers à gages, qui ont fait le commerce du sang, non par un noble amour de la patrie, non pour protéger l'opprimé sans défense, mais uniquement pour la vaine gloire d'être réputés heureux et habiles dans l'art de massacrer leurs semblables ! que faut-il pour consacrer une ère glorieuse ? La chute des em-

pires, la désolation des plus heureuses contrées, les ruines fumantes de vastes cités, les plus orgueilleux ouvrages de l'art renversés dans la poussière, les cris et les gémissemens de nations entières s'élevant vers le ciel !

C'est ainsi qu'on peut dire de l'historien qu'il se nourrit des misères humaines, comme l'oiseau de proie, qui plane sur un champ de bataille, s'y repaît des plus grasses victimes. Un grand faiseur de projets sur la navigation intérieure observe que les rivières, les lacs et les mers n'ont été formés uniquement que pour alimenter les canaux. Je suis bien tenté de croire aussi que les complots, les conspirations, les guerres, les victoires et les massacres ne sont ordonnés par la Providence que pour alimenter l'historien.

C'est une inépuisable source de délices pour le philosophe, que d'étudier la merveilleuse économie de la nature, d'y suivre le rapport des choses, de voir comment elles s'enchaînent, comment elles sont créées réciproquement l'une pour l'autre, et comment l'animal le plus malfaisant et le plus inutile en apparence contribue pour sa part à l'harmonie générale ! Ainsi ces milliers de mouches que nous maudissons si souvent comme une vermine inutile sont créés pour nourrir les araignées, et les araignées, de leur côté, sont évidemment

faites pour dévorer les mouches. De même ces héros, fléaux terribles du monde, y furent mis par la charitable Providence pour servir de texte aux poètes et aux historiens, comme ceux-ci furent destinés par elle à célébrer les exploits des héros !

Ces réflexions et beaucoup d'autres semblables s'éveillèrent dans mon esprit au moment où je pris la plume pour commencer le règne de William Kieft ; car le cours, jusqu'à présent si tranquille, de notre histoire va quitter à jamais son lit paisible, pour aller battre, en mugissant, des bords âpres et rocailleux. Voyez, lorsqu'il s'est bien repu dans la riche luzernière où il s'engraisse, voyez ce gros bœuf, au poil lisse et brillant, s'enfoncer dans la molle épaisseur de l'herbe, y ruminer et dormir ; essayez alors de l'arracher à ce doux et profond repos, les menaces, les coups mêmes pourront à peine, en se répétant, lui faire soulever enfin sa lourde tête, et remettre en mouvement ses membres engourdis. C'est ainsi que, long-temps endormie et engraisée sous le règne prospère de *l'Indécis*, la province des nouveaux Pays-Bas se sentit douloureusement éveillée par l'aiguillon provoquant de son très-actif et très-remuant successeur. Mon lecteur va voir de quel air un peuple calme et tranquille est

poussé, de l'état de paix, vers l'état de guerre, son allure en ce cas ressemble fort à celle du cheval qu'on veut faire approcher d'un tambour, il souffle, il se cabre, il piaffe, il caracole, mais au total il n'avance guère, et trop souvent il recule.

Willelmus Kieft, qui eut, en 1634, l'honneur de s'asseoir au fauteuil du commandement, était, par sa construction, ses traits et son caractère, l'antipode de son célèbre prédécesseur. Il était d'une origine très-respectable, son père étant inspecteur des moulins à vent de l'ancienne ville de Saardam, et l'on nous dit que, quand notre héros était enfant, il fit de très-curieuses recherches sur la nature et les opérations de ces machines : ce qui explique à merveille comment il devint par la suite un si habile gouverneur. Son nom, suivant les étymologistes les plus subtils, était une corruption de Kyver, c'est-à-dire grondeur ou querelleur, et exprimait la disposition héréditaire de sa famille, famille par laquelle la venteuse cité de Saardam avait été maintenue, près de deux cents ans, dans une sorte d'ébullition permanente, qui avait dans le sang plus de salpêtre, à elle seule, que les dix plus irritables familles de la ville réunies, et dont l'héritage, à cet égard, avait été si complètement recueilli par William

Kieft, que, sa première année de commandement à peine révolue , il fut universellement appelé William-le-Bourru.

C'était un petit vieillard vif et colère , desséché et comme amoindri , moitié par les années , moitié par l'ame de feu qui , brûlant en son sein comme une flamme pétillante , le racornissait , le consumait , et faisait constamment de lui le héros des plus terribles querelles , altercations et més-aventures. J'ai entendu dire par un philosophe profond que , femme qui devient grasse en vieillissant ne doit compter que sur une vie précaire , mais que si elle a le bonheur de maigrir elle ne finit plus. Tel fut le cas avec William-le-Bourru , car il s'endurcit à proportion qu'il se dessécha ; il ne ressemblait pas mal à certains petits vieux Hollandais que nous voyons encore , de temps à autre , se démener dans les rues de notre ville avec l'habit aux larges basques et aux immenses boutons , le chapeau , retapé à l'ancienne mode , mis sur le derrière de la tête , et la canne assez haute pour arriver au menton. Son visage était large et ses traits anguleux ; son nez relevé faisait brusquement le crochet , ses joues d'un rouge noirâtre étaient comme calcinées par le voisinage de deux ardens petits yeux gris , au travers desquels son ame brûlante dardait ses rayons de feu ;

les coins de sa bouche offraient , dans leurs plus curieux , une sorte de ciselure assez semblable au museau ridé d'un carlin en colère. C'était enfin un des plus positifs , des plus turbulens et des plus laids petits hommes qu'on ait jamais vus s'emporter à propos de bottes.

Tels étaient les avantages personnels de William-le-Bourru. Mais c'est aux immenses richesses de son esprit qu'il dut ses dignités et son pouvoir. Dans sa jeunesse , il avait pour ainsi dire *traversé* honorablement une célèbre académie de La Haye ; sorte de manufacture de savans citée pour la manière expéditive dont ils s'y fabriquaient , et qui ne peut se comparer qu'à celle de quelques-uns de nos collèges américains. Là , plus d'une science le vit escarmoucher lestement sur ses frontières , et il fit , sur le terrain des langues mortes , une assez brillante incursion pour en ramener captive une armée de mots grecs et latins ; ainsi que divers adages et apophthegmes dont il faisait toujours parade , en parlant et en écrivant , avec autant d'ostentation qu'en mettait jadis un triomphateur à étaler les dépouilles des pays qu'il avait ravagés. Il s'était en outre singulièrement appliqué à la logique , où il avait fait assez de progrès pour arriver à bien connaître (au moins de nom) toute la famille des syllogismes et des dilemmes. Mais ce dont il se

targuait principalement , c'était de son savoir en métaphysique , science dans laquelle il lui était arrivé de s'enfoncer à une telle profondeur qu'il avait failli rester étouffé sous un fatras d'inintelligibles connaissances ; il ne fut même jamais parfaitement rétabli de ce dangereux accident , dont les suites, j'en conviens, peuvent être regardées comme un malheur ; car chaque fois qu'il argumentait (et c'était sa manie), on pouvait être certain qu'à force de logique et de métaphysique , à force de mêler le jargon de l'une aux conséquences de l'autre , il parvenait bientôt à se perdre , avec son sujet , dans un tel brouillard de contradictions et de difficultés , qu'il n'en sortait que par un accès de colère contre l'antagoniste qui n'avait pas voulu se laisser convaincre gratuitement.

Il en est de la science comme de la natation ; celui qui se joue et s'agite prétentieusement à la surface fait plus de bruit , d'éclaboussures et d'effet que l'habile pêcheur de perles qui plonge jusqu'au fond pour y chercher des trésors. Les connaissances universelles de William Kieft étaient , pour ses compatriotes , un grand sujet d'étonnement et d'admiration ; sa vaniteuse importance était , à La Haye, ce qu'est , à Pékin, celle d'un bonze profond, qui possède une moitié de l'alphabet chinois ; et , pour tout dire en un mot , il était unanimement

reconnu pour un *génie universel*. J'en ai connu beaucoup dans mon temps de ces génies universels ! quoique pas un seul , à vrai dire , n'eût , pour les choses ordinaires de la vie , la valeur ni le poids d'un fétu ; mais , quand il s'agit de gouverner , un grain de bonne judiciaire et de simple sens commun vaut tout l'esprit brillant avec lequel on fait des vers et des systèmes.

Quelque étrange donc que cela puisse paraître , les connaissances universelles de Wilhelmus Kieft lui furent très-nuisibles ; et , moins grand homme comme érudit , peut-être l'eût-il été beaucoup plus comme gouverneur. Il aimait excessivement à faire des expériences philosophiques et politiques ; il avait la tête encombrée d'un fatras de rapsodies sur les anciens gouvernemens républicains , oligarchiques , aristocratiques ou monarchiques ; sur les lois de Solon , de Lycurgue et de Charondas ; sur la république imaginaire de Platon ; sur les *Pandectes* de Justinien , et autres bribes de la vénérable antiquité. Or , voulant toujours en mettre quelque chose en pratique , et une mesure contrariant toujours l'autre , il empêtra la petite province qu'il gouvernait dans plus de noeuds que n'en auraient pu dénouer une demi-douzaine de ses successeurs.

Ce petit homme si remuant n'eut pas plus tôt été

Pays-Bas , et l'audace sans exemple avec laquelle ils avaient commencé à bâtir la ville de New-Plymouth , et planté les champs d'ognon de Weatherfield sous les murs même du fort Good-Hoop.

Ainsi arrivé, par d'habiles gradations, au point culminant de son terrible discours , il promena sur l'assemblée un regard de triomphe, et déclara, d'un air confiant et content de lui-même , qu'il avait pris des mesures pour mettre fin à ces usurpations. Il avait été pour cela , dit-il , obligé de recourir à une arme terrible , d'invention nouvelle, et d'un désastreux effet, mais autorisée par la cruelle nécessité ; en un mot , il avait résolu d'anéantir les Jankees par proclamation !

Déjà il avait fabriqué à cet effet une de ces armes redoutables par laquelle il ordonnait , commandait , et enjoignait aux susdits intrus d'évacuer , quitter et abandonner sans délai les susdits districts , régions et territoires , sous peine de subir toutes les peines , amendes et confiscations voulues et prévues par la loi. Cette proclamation , assura-t-il , expulserait tout d'un temps l'ennemi du pays , et il garantissait , sur son autorité de gouverneur , que moins de deux mois après sa publication , il ne resterait pas pierre sur pierre dans une seule des villes qu'ils avaient bâties.

Lorsqu'il eut fini, le conseil resta quelque temps

en silence ; est-ce la beauté de ce merveilleux projet qui le rendait muet d'admiration ? est-ce la longueur de la harangue qui l'avait endormi ? c'est ce que ne dit point le procès-verbal de la séance. Il suffira de savoir que l'assemblée entière manifesta son adhésion par une sorte de grognement unanime , et que la proclamation fut immédiatement envoyée, avec les cérémonies voulues , sans oublier le grand sceau de la province , qui y était attaché par un large ruban rouge , et dont la dimension égalait à peu près celle d'une galette de sarrasin. Le gouverneur Kieft ayant ainsi exhalé son indignation et se trouvant fort soulagé , ajourna le conseil , mit son chapeau à trois cornes , revêtit son haut-de-chausses de cuir d'Espagne , et, enfourchant un grand et maigre coursier , prit , au grand trot , le chemin de sa maison de campagne , située dans un joli marais solitaire qui porte maintenant le nom de Dutch-street , mais qui est plus communément connu sous celui de Dog's-Misery.

Là , comme le bon Numa , il se reposa des fatigues de la législation , prenant des leçons de gouvernement , non de la nymphe Egérie , mais de sa très-honorée compagne , laquelle appartenait à l'espèce particulière de ces femmes qui furent envoyées sur terre , peu de temps après le déluge ,

comme pour punir les péchés des hommes , et que l'on connaît communément sous le nom de *femmes entendues*. Mon devoir d'historien m'oblige de révéler ici une circonstance qui, très-secrète alors, ne scandalisa par conséquent guère plus de la moitié des tables à thé de New-Amsterdam, mais qui, comme beaucoup d'autres grands secrets, s'est fait jour avec le temps. C'est que William-le-Bourru, quoiqu'un des plus absolus petits hommes qui aient jamais existé, était néanmoins soumis, chez lui, à une espèce de gouvernement dont on ne trouve le modèle, ni dans Aristote, ni dans Platon, qui participait de la pure et franche tyrannie, et que l'on nomme familièrement gouvernement du jupon. Pouvoir absolu qui, quoique excessivement commun dans ces temps modernes, était très-rare chez les anciens, si nous pouvons en juger par la rumeur qu'a causée le ménage de l'honnête Socrate, seul cas semblable dont il soit fait mention dans l'antiquité.

Cependant, pour éluder les plaisanteries et les sarcasmes de ces amis particuliers toujours prêts, comme on sait, à rire d'un homme dans ces circonstances épineuses, le grand Kieft alléguait que c'était un gouvernement de son choix et auquel il se soumettait par goût, ajoutant, en même temps, cette maxime profonde qu'il avait trouvée

dans un auteur ancien : « Celui qui aspire à gouverner doit d'abord apprendre à obéir. »

CHAPITRE II.

Sages projets d'un chef doué du génie universel. L'art de combattre par proclamations. Comment il advint que le vaillant Jacobus Van-Curlet fut scandaleusement déshonoré au fort Good-Hoop.

ON n'imagina jamais un plan plus sage, plus expéditif, et, ce qui vaut encore mieux, plus économique que celui de vaincre les Yankees par proclamation ; il y avait sans doute dix chances contre une pour le succès d'un expédient à la fois si humain, si doux et si pacifique. Mais encore y en avait-il une contre dix pour qu'il échouât ; et dame Fortune eut la malice de vouloir que cette chance unique l'emportât ! La proclamation était parfaite en tous points, bien rédigée, bien écrite, bien scellée et bien publiée. Il ne manquait, pour assurer son effet, que la respectueuse frayeur qu'elle aurait dû inspirer aux Yankees ; mais, hélas ! (il est pénible de l'avouer) ils la traitèrent avec le plus complet mépris, et en firent le plus

incivil usage. Oui , tel fut le honteux destin de la première proclamation guerrière ; destin qui , j'ai tout lieu de le croire, fut celui d'un trop grand nombre de celles qui la suivirent.

Il s'écoula long-temps avant que les efforts réunis de tous ses conseillers pussent persuader à William Kieft que sa mesure guerrière avait complètement échoué ; il était si loin de le croire, qu'il entraînait dans une violente colère toutes les fois que quelqu'un osait douter de son efficacité, et affirmait que , quoique lente à opérer , on verrait pourtant , lorsqu'une fois elle commencerait à agir , avec quelle promptitude elle purgerait le pays de ces rapaces intrus. Cependant la pierre de touche par quoi tout se prouve en philosophie comme en politique , le temps , le convainquit enfin que sa proclamation avait avorté , et qu'après avoir attendu près de quatre années dans un état constant d'irritation, il était plus loin que jamais de l'objet de ses vœux. Ses implacables adversaires de l'est devinrent de plus en plus incommodes par leurs usurpations , et fondèrent la florissante colonie d'Hartford, au pied des murs même du fort Good-Hoop. Ils commencèrent , en outre , le bel établissement de New-Haven (autrement appelé les Red-Hills), au sein même des domaines de leurs hautes puissances. Pendant que les carrés

d'ognons de piquag faisaient continuellement rougir et pleurer les yeux de la garnison commandée par Van-Curlet. En voyant donc l'inefficacité de son remède, le sage Kieft, comme plus d'un digne médecin, s'en prit, non à la médecine, mais à la quantité administrée, et résolut de doubler la dose.

En conséquence, en l'année 1638, qui était la quatrième de son règne, il fulmina contre les Yankees une seconde proclamation, d'un calibre plus terrible encore que la première; il y tonnait en longues phrases dont pas un mot n'avait moins de cinq syllabes. C'était vraiment une sorte de bill de proscription contre tout commerce, relation, ou rapport entre les susdits larrons d'Yankees pris ensemble ou séparément, et ladite forteresse de Good-Hoop; ordonnant, commandant et enjoignant à tous ses fidèles, loyaux et bien-aimés sujets, de ne leur vendre ni eau-de-vie de genièvre, ni pain d'épices, ni choucroûte; de n'acheter ni leurs chevaux d'amble, ni leurs cochons ladres, ni leur eau-de-vie de cidre, ni leur méchant rum, ni leur cidre à l'eau, ni leurs tartes aux pommes, ni leurs ognons de Weatherfiel, ni leurs jattes de bois; mais, au contraire, de les affamer et de les anéantir sur cette terre.

Douze mois s'écoulèrent encore, pendant les-

quels la dernière proclamation fut honorée de la même attention, et éprouva le même sort que la première. Au bout de ce terme, le brave Van-Curlet dépêcha son message annuel, avec sa besace accoutumée pleine de plaintes et de suppliques. On n'a jamais bien pu savoir si cet intervalle exact d'une année, qui s'écoulait entre chaque arrivée des courriers de Van-Curlet, était occasioné par la régularité systématique de ses opérations, ou par l'immense distance où il était du siège du gouvernement; quelques personnes l'ont attribué à la lenteur de ses messagers, qu'il choisissait toujours, comme je l'ai déjà dit, parmi les hommes les plus courts et les plus gras de la garnison, comme moins susceptibles apparemment de s'user en route, et qui, vu leur grosseur et leur courte haleine, faisaient généralement quinze milles un jour, puis passaient une semaine entière à se reposer. Tout ceci n'est cependant que conjectures, et je crois plutôt que ces lenteurs peuvent être attribuées à la maxime qui, de temps immémorial, a dirigé toutes les affaires publiques de ce digne pays : *Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.*

Le brave Van-Curlet représentait respectueusement, dans ses dépêches, que plusieurs années s'étaient déjà écoulées depuis sa première sup-

plique à feu son excellence Wouter-Van-Twiller ; intervalle durant lequel sa garnison avait été réduite environ d'un huitième par la mort de deux de ses plus braves et de ses plus corpulens soldats , qui avaient accidentellement attrapé une indigestion de saumon gras , pris dans la rivière de Varsche. Il ajoutait de plus , que l'ennemi persistait dans ses invasions , ne s'embarrassant pas plus du fort que de ses habitans , s'installant et formant des établissemens tout à l'entour , de sorte qu'avant peu il se trouverait lui , Van-Curlet , cerné et bloqué par l'ennemi , et totalement à sa merci.

Mais au nombre des atrocités les plus horribles dont il se plaignait , je trouve la suivante mentionnée dans les archives , et elle peut servir à prouver les sanglans outrages de ces féroces usurpateurs : « Cependant ceux d'Hartford ont non-
« seulement usurpé et pris des terres du Connec-
« ticut , quoique injustement et contre les lois des
« nations , mais ils ont empêché les nationaux
« d'ensemencer leurs terres propres , dûment
« achetées et labourées par eux ; et ont , qui plus
« est , semé en blé pendant la nuit celles que les
« nationaux avaient labourées dans l'intention de
« les ensemencer , et ont battu les gens de la haute,
« puissante et honorée compagnie , qui labouraient

« les terres de leurs maîtres, et les en ont chassés
« avec des débris de charrue, des gaules et des
« bâtons, d'une manière hostile, estropiant prin-
« cipalement Ever Duckings (1), à qui ils ont fait
« un trou dans la tête avec un bâton, de sorte que
« le sang lui coulait par flots tout le long du
« corps. »

Mais ce qui est encore plus atroce : « Ceux
« d'Hartford ont vendu un cochon appartenant à
« l'honorée compagnie, sous prétexte qu'il avait
« mangé l'herbe de leurs terres, quand il est cer-
« tain qu'ils n'en eurent jamais un pouce en héri-
« tage, et ils ont offert de rendre le cochon pour
« cinq shellings, si les commissaires voulaient
« payer ces cinq shellings pour dommages, cè que
« les commissaires ont refusé, parce que le co-
« chon des gens (comme les gens disent) ne peut
« être pris en faute quand il est sur les terres de
« son propre maître (2). »

La lecture de cette fatale dépêche irrita tout le

(1) Ce nom est certainement mal orthographié. Dans quelques anciens manuscrits hollandais de l'époque, on trouve Evert Duyckingh, qui est sans aucun doute le héros malheureux dont il est ici question.

(2) Hoz. Col. Stat. pop.

pays ; elle contenait des choses qui parlaient à l'intelligence la plus lourde, et qui touchaient les sens les plus obtus du gros vulgaire lui-même. J'ai vu mes sages compatriotes supporter sans murmure mille infractions insupportables à leurs droits, par la seule raison qu'elles ne frappaient pas immédiatement leurs sens ; mais au moment où l'infortuné Pearce fut tué sur nos côtes, tout le corps politique fut en fermentation. De même, quoique les habitans des nouveaux Pays-Bas, bien avertis, eussent accordé peu d'attention aux empiétemens de leurs voisins de l'est, et laissé leur vaillant gouverneur soutenir tout le choc de la guerre avec sa seule plume, chacun d'eux néanmoins crut sentir alors sa tête brisée du coup qui avait fêlé celle de Duckings, et le malheureux sort de leur concitoyen le cochon, saisi, emmené et vendu captif, arracha de tous leurs cœurs un grognement sympathique.

Le gouverneur et le conseil, aiguillonnés par les clameurs de la multitude, se mirent sérieusement à délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Les proclamations étaient, à la fin, tombées en discrédit jusqu'à nouvel ordre ; quelques-uns étaient pour envoyer un tribut aux Yankees, comme nous le faisons pour avoir la paix avec les petites puissances barbaresques, ou comme les Indiens sa-

crifient au diable ; d'autres proposaient de les évincer en payant ; mais on rejeta ce moyen, qui eût semblé reconnaître leurs droits à la terre qu'ils avaient volée. Selon l'usage en pareil cas, différentes mesures furent proposées, discutées et abandonnées, et le conseil en vint enfin à adopter celle qui, comme la plus naturelle et la plus simple, avait été sciemment négligée. Car telle est la double propriété des télescopes dont se servent constamment nos merveilleux politiques, que tout en découvrant fort bien les objets lointains et hors de portée, ils ne sauraient apercevoir les choses qui se passent près d'eux et que voient clairement les gens simples qui, regardant sans lunettes, se contentent des yeux que le ciel leur a donnés.

Le très-sage conseil donc, comme je l'ai déjà dit, à force de courir après l'impossible, tomba par hasard sur le moyen qu'il lui fallait, c'était de lever un corps de troupes et de les envoyer au secours de la garnison. Cette mesure fut mise si promptement à exécution qu'en moins de douze mois toute l'expédition, consistant en un sergent et douze hommes, fut prête à marcher et passée en revue, à cet effet, sur la place publique connue aujourd'hui sous le nom de Boulingrin. C'est tout juste au moment de cette revue que la ville en-

tière fut jetée tout à coup dans la consternation, en y voyant arriver, ou plutôt se traîner, avec sa troupe déguenillée, le brave Van-Curlet apportant la triste nouvelle de sa propre défaite, et de la prise du redoutable fort Good-Hoop, par les féroces Yankees.

Le sort de cette importante forteresse offre un sérieux avertissement à tous les commandans militaires. Elle ne fut prise, ni par assaut, ni par famine, le canon ni la mine n'y firent aucune brèche praticable; les magasins ne sautèrent pas, les baraques ne furent point démolies, la garnison ne fut point anéantie par l'éclat des bombes; de fait, elle fut prise par un stratagème non moins singulier qu'efficace, et qui ne peut jamais manquer de réussir toutes les fois qu'il se présentera une occasion de le mettre en pratique. Je suis heureux d'ajouter, pour l'honneur de nos illustres ancêtres, que ce stratagème, tout en accusant la vigilance de l'intrépide Van-Curlet, mit néanmoins sa bravoure et celle de sa garnison à l'abri de tout reproche.

Il paraît que les rusés Yankees, ayant entendu parler des habitudes régulières de la garnison, épièrent une occasion favorable, et s'introduisirent silencieusement dans le fort, vers le milieu d'un jour brûlant, au moment où ses vigilans défen-

seurs , après s'être gorgés d'un dîner copieux et avoir fumé leurs pipes , ronflaient tous bruyamment à leurs postes , rêvant peu d'un événement aussi désastreux. L'ennemi saisit inhumainement Jacobus Van-Curlet et ses robustes satellites par la nuque , les conduisit galamment à la porte du fort , et les congédia l'un après l'autre avec un coup de pied dans le derrière (comme Charles XII congédia les Russes après la bataille de Narva) , prenant soin seulement d'administrer double ration à Van-Curlet , comme marque signalée de distinction.

Une forte garnison fut immédiatement établie dans le fort ; elle consistait en vingt Yankees , à longue échine et à poignet de fer , portant des ognons de Wea-Therfied à leurs chapeaux , en guise de cocarde et de plumets , de longues canardières rouillées , en place de mousquets , et des puddings , du poisson salé , du porc et de la mélasse pour provisions , puis on hissa une énorme citrouille au haut d'une perche pour servir d'étendard ; les bonnets de la liberté n'étant point encore de mode.

CHAPITRE III.

Où l'on verra l'épouvantable colère de William-le-Bourru, et la grande douleur des habitans de New-Amsterdam au sujet de l'affaire du fort Good-Hope. Comment William-le-Bourru fit solidement fortifier la ville. Exploits de Stoffel Brinkerhoff.

AUCUN langage ne saurait exprimer l'horrible fureur dans laquelle cette odieuse nouvelle jeta William Kieft ; pendant trois grandes heures la rage du petit homme fut trop grande pour qu'il pût y trouver des expressions assorties, ou plutôt ces expressions elles-mêmes étaient trop fortes pour qu'il pût les prononcer , et il fut presque étranglé par quelques douzaines de gros juremens hollandais , d'une construction raboteuse et barbare , qui se pressaient à la fois dans son gosier. Une fois qu'il eut lâché sa première bordée , il continua à faire un feu roulant pendant trois jours entiers, damnant les Yankees, hommes, femmes, enfans, corps et âmes, comme autant de diables incarnés, par des noms qu'il serait aussi difficile d'écrire qu'impossible de prononcer, et que, par cette raison sans doute, l'histoire malheureuse-

ment ne nous a point transmis ; finalement , il jura qu'il n'aurait de sa vie rien à démêler avec une telle engeance de parieurs , de questionneurs , de mangeurs de pudding , de chiqueurs , de buveurs de cidre , de maquignons et de colporteurs d'idées nouvelles ; qu'ils pouvaient rester au fort Good-Hoop et y pourrir avant qu'il daignât salir ses mains en essayant de les en chasser ; en preuve de quoi il ordonna que les troupes nouvellement levées allassent prendre incontinent leurs quartiers d'hiver , quoiqu'on ne fût pas encore à la moitié de l'été. Le gouverneur Kieft garda fidèlement sa parole ; ses adversaires ne gardèrent pas moins fidèlement leur poste , et ce fut ainsi que la majestueuse rivière *Connecticut* , et toutes les riantes vallées qu'elle arrose , sans oublier le saumon , l'alose et les autres poissons que ses eaux nourrissent , tombèrent dans la possession des victorieux Yankees , à qui ils appartiennent encore aujourd'hui.

Ces tristes événemens jetèrent les habitans de New-Amsterdam dans le désespoir. Le nom de Yankee devint aussi terrible parmi nos bons ancêtres que celui de Gaulois l'était chez les Romains ; et les sages vieilles femmes du pays s'en servirent comme d'épouvantail pour faire rentrer leurs méchans petits enfans dans le devoir.

Tous les yeux se tournèrent alors sur le gouverneur, pour savoir ce qu'il ferait pour protéger la république. Les gens réfléchis, et particulièrement les vieilles femmes, craignaient horriblement qu'en ces jours de péril et de malheur les terribles guerriers du Connecticut, non contents de la conquête du fort Good-Hoop, ne marchassent incontinent sur New-Amsterdam, et ne le prissent d'assaut. Et comme, au moyen de la femme du gouverneur, laquelle, ainsi qu'on l'a déjà insinué, portait le haut-de-chausses, ces bonnes vieilles avaient obtenu une grande influence dans les affaires publiques, et soumis la province à une espèce de gouvernement de la quenouille; il fut résolu que l'on prendrait des mesures pour fortifier efficacement la ville.

Or, il arriva qu'à cette époque se trouvait accidentellement à New-Amsterdam un certain trompette hollandais, nommé Van-Corlear (1);

(1) David Pietres de Vrie, dans son *Reise Naer Nieuw-Nederlandt onder het year 1640*, fait mention d'un Corlear, trompette au fort d'Amsterdam, qui donna son nom au Corlear's Hook, et qui, indubitablement, est le champion dont parle M. Knic Kerbocker.

gaillard de bonne mine, d'humeur joviale, fameux pour la force de ses poumons comme pour l'épaisseur de ses favoris, et qui, si l'on en croit l'histoire, faisait sonner son instrument d'une telle force, que quiconque était à portée de l'entendre en avait le tympan ébranlé comme s'il eût eu dix mille cornemuses à ses oreilles. Ce fut lui que l'illustre Kieft choisit comme l'homme le plus propre à être le champion de New-Amsterdam et à défendre son fort; doutant peu que son instrument ne fût aussi puissant et aussi terrible dans la guerre que celui du paladin Astolphe, ou la trompette plus classique d'Alecto. On aurait pris plaisir à voir le gouverneur faisant claquer ses doigts, et se trémoussant avec délices, pendant que son vigoureux trompette se pavanait sur les remparts, sonnant bravement sa trompette à la face du monde entier, comme un valeureux journaliste insulte et nargue audacieusement toutes les puissances de l'autre côté de l'Atlantique.

Non content d'avoir mis une aussi imposante garnison dans le fort, il ajouta considérablement à ses moyens de défense, par une formidable batterie de canons démantelés, par un immense drapeau, qui, planté au centre, dominait la ville

entière, et en bâtissant en outre un grand moulin à vent sur l'un de ses bastions (1). Ce dernier moyen fut sans doute une sorte de nouveauté dans l'art des fortifications ; mais William Kieft était célèbre pour les innovations et les expériences, et la tradition affirme qu'il s'adonnait surtout aux inventions mécaniques, comme nouveaux tourne-broches marchant par la fumée, voitures qui vont devant les chevaux, et surtout moulins à vent, machines pour lesquelles il avait contracté une singulière prédilection dans sa ville natale de Saardam.

Les partisans du petit gouverneur s'extasiaient sur toutes ces fantaisies scientifiques, et y voyaient autant de preuves de l'universalité de son génie. Mais il ne manquait pas de détracteurs qui le blâmaient hautement d'employer ses moyens en recherches frivoles, et de consacrer aux tourne-broches et aux moulins à vent un temps que réclamaient les intérêts plus importants de la province. Ils allèrent même jusqu'à insinuer une fois ou deux que ses expériences lui avaient tourné la

(1) De Vries dit que ce moulin à vent était au bastion du sud-est, et on peut le voir avec le drapeau national, dans la vue de la Nouvelle-Amsterdam de Justin Dunker.

tête, et qu'il croyait réellement faire marcher son gouvernement comme ses moulins, avec du vent ; tant les chefs éclairés et habiles sont toujours exposés à l'ingratitude et à la médisance !

Nonobstant donc toutes les mesures qu'avait prises William-le-Bourru pour mettre la ville en état de défense, ses habitans continuaient à être alarmés et abattus. Mais la fortune, qui semble toujours soigneuse de donner à point nommé quelque aliment à l'espérance pour empêcher qu'elle ne s'éteigne totalement, comme on jette un os à ronger au chien prêt à mourir de faim, couronna, vers cette époque, les armes de la province dans une autre partie du pays, et ranima ainsi les cœurs abattus des infortunés habitans des nouveaux Pays-Bas. On ne sait pas, sans cela, à quelles extrémités l'excès de leur chagrin eût pu les porter. « Car (dit le profond historien des sept champions du christianisme) le chagrin mène au désespoir, et le désespoir à une mort infame. »

Parmi les nombreuses invasions par lesquelles les brigands du Connecticut avaient causé, depuis peu, tant de malheurs, j'aurais dû mentionner particulièrement l'établissement qu'ils avaient formé sur la partie orientale de Long-Island, dans un endroit qui, d'après la bonté remarquable de ses coquillages, avait pris le nom de Oyster-

Bay (1). C'était attaquer la province dans son endroit le plus sensible , et cela avait causé une grande agitation dans New-Amsterdam.

Un fait incontestable et bien connu des philosophes , c'est que la route directe de nos affections passe par le gosier , et l'explication pourrait s'en trouver dans les mêmes principes qu'ont déjà établis mes observations sur les aldermen gros et gras. Ce fait est d'ailleurs assez généralement connu dans le monde ; aussi observons-nous que le plus sûr moyen de gagner partout le cœur des gens est de les bien nourrir , et qu'un homme n'est jamais si disposé à flatter , à servir et à satisfaire un autre homme que quand il vit à ses dépens ; cela explique comment nos richards tenant table ouverte ont tant d'amis sincères et fidèles , c'est aussi d'après ce principe que nos habiles chefs de parti s'assurent l'affection de leurs nobles adhérens avec des mets délicats et choisis , et les suffrages de la vile populace avec de la bière et des bœufs rôtis. J'ai vu plus d'un homme dans cette même ville , acquérir une importance considérable dans la société , et usurper une ample part de la bienveillance de ses concitoyens

(1) Baie aux huîtres.

les plus éclairés, quand le seul éloge qu'on pût faire de lui était : *qu'il donnait de bons diners, et avait d'excellent vin.*

Puis donc que le cœur et l'estomac sont si proches alliés, il s'ensuit conséquemment que ce qui affecte l'un , doit , par sympathie , affecter l'autre. Or, c'est un fait également incontestable que de tous les holocaustes sacrifiés à l'estomac, il n'en est pas qui lui soit plus agréable que le testacée connu généralement sous le nom vulgaire d'huître ; et ces animaux marins ont toujours été tellement révéérés par mes gourmands compatriotes , que de temps immémorial on leur a dédié des temples dans toutes les rues, ruelles et allées de cette gastronomique cité. On ne devait donc pas s'attendre que les habitans de New-Amsterdam tolérassent la capture de Oyster-Bay , source abondante de leur mets favori. Ils auraient pu pardonner qu'on attaquât leur honneur, et passer même sous silence le massacre de quelques citoyens, mais un outrage aux garde-manger de la grande ville de New-Amsterdam, et qui menaçait les estomacs de ses gros bourgmestres, ne pouvait rester sans vengeance ! L'opinion unanime du conseil fut que l'on chassât incontinent les intrus d'Oyster-Bay et de ses environs par la force des armes , et en conséquence

on dépêcha un détachement à cet effet sous le commandement d'un certain Stoffel-Brinkerhoff ou Brinkerhoofd (c'est-à-dire Stoffel le Casseur de Têtes), nom que lui avaient valu ses hauts faits, car c'était un homme célèbre, dans toute l'étendue de la Nouvelle-Hollande, pour son adresse à jouer du bâton à deux bouts, et qui aurait pu se mesurer avec Colbrand, le champion danois tué par Guy de Warwick.

Stoffel-Brinkerhoff était un homme qui parlait aussi peu qu'il agissait vite; un de ces officiers qui marchent droit au but et accomplissent leur mission sans en faire parade. Il ne mit point une diligence extraordinaire dans ses mouvemens, mais il traversa posément et avec résolution les villes de Ninive, de Babylone, de Jéricho, et autres célèbres cités anciennes qui, par un inexplicable sortilège des Yankees, se sont trouvées, on ne sait comment, transplantées dans Long-Island. Il ne s'arrêta pas davantage à Puspanich, ni à Patchog, ni dans la grande ville de Guag, mais il marcha constamment en avant jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le voisinage d'Oyster-Bay.

Il se trouva là en face d'une troupe turbulente de vaillans guerriers ayant à leur tête *Preserved-Fish*, *Habbakuk-Nutter*, *Return-Strong*, *Zerubabel-Fisk*, *Jonathan-Doolittle* et *Determined-*

Cock ! noms terribles qu'il lui suffit d'entendre pour croire que tout l'enfer avait été déchaîné pour le déconfire. Voyant cependant que ce formidable corps était composé de la fine fleur des nouveaux colons , sans autre arme que la langue, sans autre intention , en marchant à sa rencontre, que de le combattre sur le champ de l'argument, il réussit sans trop de difficulté à les mettre en déroute et détruisit leur établissement de fond en comble , sans s'arrêter à écrire sur le terrain un récit de sa victoire, et risquer ainsi (comme n'eût pas manqué de le faire un général plus expérimenté) de laisser échapper l'ennemi, pendant qu'il eût tressé lui-même les lauriers de sa couronne. Le brave Stoffel ne songea qu'à terminer son entreprise, et à chasser entièrement les Yankees de l'île. Il s'y prit , pour accomplir ce haut fait, comme il s'y était toujours pris pour chasser ses boeufs ; car, pendant que les Yankees fuyaient devant lui, il marchait tranquillement derrière eux, tout en relevant ses hauts-de-chausses ; et il les eût infailliblement poussés jusque dans la mer, s'ils n'eussent demandé quartier et consenti à payer tribut.

La nouvelle de cet exploit guerrier arriva tout à point pour ranimer les esprits des citoyens de New-Amsterdam. Pour ajouter à leur satisfac-

tion , le gouverneur résolut de les étonner par un de ces magnifiques spectacles connus dans les jours classiques de l'antiquité , et dont les verges avaient gravé la description dans sa mémoire pendant qu'il était écolier à La Haye. Il fut donc décrété que Stoffel-Brinkerhoff ferait son entrée dans la ville en triomphateur : il y parut en conséquence , monté sur un cheval d'amble de Naraganset ; on portait devant lui cinq citrouilles qui , comme les aigles romaines , avaient servi d'étendards à l'ennemi : cinquante charrettes d'huîtres , cinq cents boisseaux d'ognon de Weathersfield , cent quintaux de morue , deux barriques de mélasse , et divers autres trésors , étaient pompeusement traînés à sa suite comme dépouilles et tributs des Yankees ; et , conduits en captifs , trois contrefacteurs notoires des billets de la banque de Mannahata (1) , achevaient d'embellir le triomphe du héros ; une musique militaire animait ce cortège , c'était la trompette du cham-

(1) Ceci est un anachronisme qui saute aux yeux , et il y en a quelques-uns dans cette histoire authentique. Comment contrefaire les billets de Mannahata ? Les banques n'étaient pas connues dans le pays , et nos bons aïeux n'avaient pas même songé à cette mine intarissable de richesse en papier. Print. Des.

pion Anthony Van-Corlear, qu'accompagnaient sur les plus bruyans instrumens du pays une foule de nègres et de marmots. Les citoyens dévorèrent, d'un cœur joyeux, les dépouilles opimes, chacun fit honneur au conquérant, en s'enivrant pieusement de rum de la Nouvelle-Angleterre, et le savant William Kieft se rappelant, dans un élan subit d'enthousiasme et de générosité, qu'il était d'usage chez les anciens d'honorer les généraux victorieux en leur érigeant des statues, fit, un gracieux décret par lequel il était permis à tout cabaretiers de prendre pour enseigne le portrait de l'intrépide Stoffel !

CHAPITRE IV.

Réflexions philosophiques sur la folie de se croire heureux en temps de prospérité. Divers troubles sur les frontières méridionales. Comment William-le-Bourru faillit perdre le pays par un mot cabalistique. Expédition secrète de Jan-Jansen Alpendam, et son étonnante récompense.

Si nous pouvions jeter les yeux sur le grand livre où, comme une respectable hôtesse, dame Fortune inscrit le doit et l'avoir de l'espèce hu-

maine, nous y verrions qu'au total, le bien et le mal sont à peu près balancés dans ce monde, et que, fussions-nous choyés long-temps au giron même de la prospérité, l'instant doit venir enfin où il faudra payer tristement notre écot. La Fortune, à tout prendre, est une méchante femelle, et par-dessus le marché une inexorable créancière; elle peut bien accorder de longs termes à ses protégés, elle peut bien les combler de ses faveurs; mais, tôt ou tard, elle leur fait payer les arrérages avec la rigueur d'un vieil usurier; puis elle efface le compte avec leurs larmes. « Puisque, « dit le bon vieux Boetius, nul ne peut la fixer à « volonté, et puisqu'on déplore si douloureuse-
« ment sa fuite, que sont ses faveurs, sinon les
« pronostics certains de calamités prochaines? »

La stupidité et l'irréflexion de mes semblables ne m'inspirent jamais plus de mépris que quand je les vois se réjouir et se livrer à la sécurité et à la confiance dans les momens de prospérité; ces momens, pour l'homme sage et doué des lumières de la raison, sont, au contraire, la véritable époque de l'angoisse et de l'appréhension, car il sait bien que, suivant la marche des choses, le bonheur n'est, tout au plus, que temporaire, et que plus haut il s'élèvera sur l'aile capricieuse de la Fortune, plus il sera meurtri par sa chute; tandis

que celui qui a, pour ainsi dire, épuisé le malheur, a, moins que tout autre, la chance d'en éprouver de nouveaux ; comme l'homme qui est au pied de l'échelle peut en tomber sans courir grand risque de se casser le cou.

La fine fleur de la véritable sagesse consiste donc à deviner quand nous devons être malheureux, secret inestimable qui fut découvert à peu près en même temps que cette maxime « Tout dans ce monde est vanité et vexation d'esprit. » C'est grâce à cette maxime que nos vrais sages, regardant comme une infaillible preuve de génie la faculté de se trouver malheureux sans sujet, ont toujours été les êtres les plus infortunés de la race humaine ; car être malheureux dans le malheur est chose à portée de tout le monde, mais il n'y a que le philosophe qui sache découvrir dans le bonheur même une cause de peine et d'affliction.

Conformément au principe que je viens d'avancer, nous allons voir la colonie de la Nouvelle-Hollande qui, sous le règne du célèbre Van-Twiller, avait fleuri dans une sécurité si alarmante et si funeste, payer maintenant ces premiers temps de bonheur et acquitter l'énorme dette de la prospérité. Les ennemis la pressent de toutes parts ! La ville de New-Amsterdam,

encore au berceau , est tenue constamment en alarmes , et son brave commandant , William-le-Bourru lui-même , nous rappelle une phrase vulgaire mais expressive ; il a des embarras par-dessus la tête !

Tandis qu'il s'occupe chaudement à repousser d'un côté ses cruels ennemis les Yankees, nous le voyons tout à coup molesté sur un autre point par des assaillans d'une nation différente. Une colonie errante de Suédois qui reconnaissent pour chef Peter-Minnewits , et pour souveraine cette redoutable virago , Christine reine de Suède , s'était établie et avait érigé un fort sur la rivière du sud (la Delaware) , en dedans des limites réclamées par le gouvernement des nouveaux Pays-Bas. L'histoire se tait sur les particularités de leur premier débarquement , ainsi que sur leurs droits réels au sol ; et l'on doit d'autant plus s'affliger de ce silence , qu'on verra cette même colonie suédoise se mêler essentiellement par la suite , non-seulement aux intérêts des habitans des nouveaux Pays-Bas , mais à ceux du monde entier.

De quelque manière donc que cette colonie vagabonde de Suédois ait d'abord pris possession du pays , il est certain qu'en 1638 ils y établirent un fort , et que Minnewitz , suivant l'usage primitif de ses contemporains , se déclara gouver-

neur de tous les pays adjacens, auxquels il donna le nom de provinces de la Nouvelle-Suède. Le bruit de cet exploit n'eut pas plus tôt atteint les oreilles du colérique William, qu'en noble et vaillant chef il fit éclater une violente colère, et, rassemblant son conseil, y frotta les Suédois d'importance dans le plus long discours qu'eussent jamais entendu les colons depuis la dispute mémorable de Ten-Breeches et de Tough-Breeches. Ayant ainsi fait jour aux premiers bouillons de sa rage, il recourut à sa mesure favorite, les proclamations, et en dépêcha une sanglante, datée de la première année de son règne, et par laquelle il informait Peter Minnewitz que tout le territoire limitrophe de la rivière du sud avait, de temps immémorial, appartenu aux colons hollandais, lesquels, pour en constater la propriété, l'avaient entouré de forts et *baigné de leur sang*.

Cette dernière et terrible phrase entraînerait une idée de carnage et de guerre à mort si nous n'avions la consolation d'apprendre qu'elle s'appliquait simplement à une querelle dans laquelle les Indiens avaient tué une demi-douzaine de Hollandais qui faisaient de bienveillans efforts pour établir une colonie et étendre la civilisation. Ce sera pour nous une preuve que William Kieft, tout petit qu'il fût, n'en aimait pas moins

les expressions gigantesques, et s'appliquait particulièrement à cette belle figure de rhétorique si connue et si chérie de nos petits grands hommes sous le nom d'hyperbole, figure si utile à tant de gens de la même classe que lui, et sur laquelle s'est fondée la grandeur de tant d'illustres gouvernans aussi vides de mérite que bouffis d'importance. Je ne puis m'empêcher ici de faire observer tout ce que doit mon bien-aimé pays à cette chère figure de l'hyperbole, pour l'assistance qu'elle a prêtée à bon nombre de nos plus grands personnages, hommes d'état, orateurs, gens de robe ou d'église, qui, à force de grands mots, de périodes sonores, et de pompeuses doctrines, se sont soutenus à la surface de la société, comme d'ignorans nageurs se maintiennent à fleur d'eau sur des vessies gonflées.

La proclamation contre Minnewitz finissait par ordonner au soi-disant gouverneur et à sa troupe d'aventuriers suédois, de quitter immédiatement le pays, sous peine du grand déplaisir et de l'inévitable vengeance du très-puissant gouvernement des nouveaux Pays-Bas! Mais il paraît qu'on n'obtint pas de cette *mesure vigoureuse* le moindre effet de plus que des proclamations déjà fulminées contre le Yankees. Les Suédois restèrent inébranlablement sur le territoire dont

ils avaient pris possession , et les choses demeurèrent , pour le présent , *in statu quo*.

Il semblerait incompatible avec le valeureux caractère de William Kieft , qu'il eût laissé impunie cette insolente obstination des Suédois , si nous ne savions que , vers le même temps , notre petit homme avait de la besogne taillée plus qu'il n'en pouvait faire , et que molesté d'un côté , insulté de l'autre , provoqué partout , sa colère ne savait où donner de la tête.

Il est une espèce de législateurs si remuans , si agissans , si pleins de précautions et d'habileté , qu'ils ont toujours à la fois sur l'enclume une centaine d'objets dont chacun exige qu'on batte le fer tant qu'il est chaud ; de là mille expédiens temporaires , mille petits moyens du moment , à l'aide desquels ils vont savetant , rapetassant le bonheur public et les affaires nationales de manière à y faire dix trous pour un qu'ils y bouchent , sauf à fourrer ensuite dans ces trous tout ce qui leur tombe sous la main , comme j'ai dit que les Yankees tamponnaient leurs carreaux brisés avec leurs vieilles culottes. C'est justement à cette *espèce* qu'appartenait William-le-Bourru ; et s'il eût seulement été doué d'autant de moyens que de zèle , ou que son zèle eût été gouverné par un peu de prudence , il y a peu de

doute qu'il n'eût été le plus grand gouverneur (de sa taille), dont l'histoire ait fait mention, excepté, toutefois, le célèbre gouverneur de l'île de Barataria.

Le grand défaut de la politique de William-le-Bourru, c'est que, tout en étant aussi disposé qu'aucun autre à faire face à l'ennemi dans l'occasion, il n'en était pas moins homme à se laisser battre par tendresse pour la bourse nationale, ou, en d'autres mots, quelques mesures qu'il prît pour le salut public, il s'attachait tellement à les rendre peu coûteuses, qu'il les rendait toujours inutiles. Ceci était une conséquence éloignée de son éducation à La Haye. Les connaissances superficielles qu'il y avait acquises lui avaient donné plus de goût pour les tables de matières que pour les livres eux-mêmes; il les feuilletait tous sans en étudier aucun, et l'écume seule des auteurs en tout genre fermentait dans sa pauvre cervelle. Le malheur voulut que, en parcourant quelque intitulé de chapitre, il tombât sur un grand mot politico-cabalistique, et le voilà qui, avec sa facilité accoutumée, le fait bien vite entrer dans son grand système de gouvernement, à l'irréparable préjudice et déception de l'honnête province des nouveaux Pays-Bas; et comme pour fourvoyer à tout jamais les gouvernans faiseurs d'expériences!

En vain ai-je compulsé la théurgie chaldéenne, la cabale des Juifs, la nécromancie des Arabes, la magie des Perses, les jongleries anglaises, la sorcellerie des Yankees et celle des Indiens, pour découvrir où ce terrible mot avait pour la première fois frappé les yeux de notre petit homme; ni le Séphir Jetzirah, ce fameux livre cabalistique attribué à Abraham, ni les pages du Zohar, qui contiennent les mystères de la cabale, révélés par le savant rabbin Siméon Jochaides, n'ont prêté à mes recherches la moindre lumière; je n'ai pas tiré plus de profit de celles que j'ai faites dans la Shem-Hamphorah de Benjamin et dans le Juif-Errant, quoique ce dernier ait fourni à David Elm le moyen de faire une route de dix jours en vingt-quatre heures. Je n'y saurais découvrir non plus le moindre rapport avec le tétragrammaton ou nom sacré, composé de quatre lettres (mot le plus profond de la cabale hébraïque, mystère sublime, ineffable, et incommunicable), ni avec les lettres que les païens volèrent à Jod-He-Van-He, pour en former leur grand nom, Jae ou Jove. Enfin dans toutes mes recherches cabalistiques, théurgiques, nécromantiques, magiques et astrologiques, depuis le trétractys de Pythagore, jusqu'aux contes profonds de la Mère-l'Oie, je n'ai pu trouver ni vestige

de l'origine de ce mot, ni aucun autre mot dont le pouvoir puisse lui être opposé.

Pour ne pas laisser mes lecteurs en suspens, le mot qui avait si puissamment captivé l'attention de William-le-Bourru, et qui, en caractères allemands, avait un aspect particulièrement sombre et malencontreux, ce mot fidèlement traduit dans notre langue n'est autre que ÉCONOMIE, terme magique qui, par le constant usage et la mention fréquente qu'on en fait, a cessé d'être formidable à nos yeux, mais dont le pouvoir terrible le dispute aux plus terribles mots de la nécromancie.

Prononcé dans une assemblée nationale, son effet immédiat est d'endurcir le cœur, d'obscurcir l'intelligence, de fermer la bourse et de boutonner la poche de tout législateur philosophe. Ses effets sur l'œil ne sont pas moins surprenans ; il contracte la rétine, ternit le cristallin, rend visqueuse l'humeur vitrée, épaissit l'humeur aqueuse, produit l'endurcissement de la sclérotique et la convexité de la cornée, si bien que l'organe de la vue perdant sa force et sa perspicacité, l'infortuné patient devient myope, ou même presque aveugle, puisqu'il ne peut plus apercevoir le total de ce qu'il faut immédiatement dépenser sans être capable de regarder plus loin

pour y découvrir le rapport de cette dépense avec son résultat ; si bien enfin (pour me servir des expressions éloquentes de Burke), qu'un églantier au bout de son nez lui semble plus grand qu'un chêne à cinq cents toises ; voilà ce que produit instantanément ce mot diabolique dont les résultats sont plus prodigieux encore, puisque sous sa magique influence les vaisseaux de soixante-quatorze se réduisent en frégates, les frégates en sloops, et les slops en chaloupes canonnières !

Ce mot puissant, qui servait à William-le-Bourru de pierre de touche politique, explique seul tout son système de proclamations, de protestations, de vaines menaces, de moulins à vent, de trompettes et de guerre de papier, système dont nous allons suivre l'application dans son expédition navale de 1642. Cet armement, que lui fit faire un terrible accès de rage, se composait de deux sloops et de trente hommes sous les ordres de mynheer Jan Jausen Alpendam comme amiral de la flotte et commandant en chef des troupes ; et cette formidable expédition (qui ne peut être comparée qu'aux hardies croisières de notre marine quand, encore au berceau, elle parcourait la baie et remontait le détroit), avait pour but de chasser les Marylandais du Schuyl-kill dont ils avaient récemment pris possession,

et que le gouvernement des nouveaux Pays-Bas réclamait comme faisant partie de la province ; car il paraît qu'à cette époque, notre jeune colonie jouissait de ce désirable état si fort envié par les nations ambitieuses , c'est-à-dire que le gouvernement possédait une vaste étendue de territoire, savoir : un tiers dont il jouissait , et deux autres tiers pour lesquels il était continuellement en querelle avec ses voisins.

L'amiral Jan Jausen Alpendam était un brave plein d'ardeur et de courage , et qui ne s'effrayait nullement de la réputation faite à l'ennemi , d'hommes gigantesques et violens ; vivant de galettes de sarrasin et de porc , buvant des liqueurs poivrées et d'autres faites avec des pommès , experts dans l'art de boxer , de frotter , d'étriller les gens et de les barbouiller de goudron pour les rouler ensuite dans la plume , sans compter beaucoup d'autres perfections athlétiques qu'ils avaient empruntées de leurs cousins-germains et prototypes les Virginiens , avec lesquels ils ont toujours eu une extraordinaire ressemblance. En dépit cependant de ces terribles rapports , l'amiral entra courageusement avec sa flotte dans le Schuylkill , et arriva sans opposition ni accident au lieu de sa destination.

Là il attaqua d'abord l'ennemi par un vigou-

reux discours en bas hollandais , dont l'avait préalablement armé le prévoyant Kieft. Il commençait poliment par les appeler bande de fainéans , de butors , d'ivrognes , de chasseurs d'esclaves , de mulâtres parvenus , qui ne savaient que faire courir des chevaux , faire battre des coqs , hanter les tavernes et violer le sabbat ; et il terminait en leur ordonnant d'évacuer immédiatement le pays. A quoi ils répondirent tout simplement qu'ils n'en feraient rien et qu'il pouvait aller au diable !

Or c'était une réponse sur laquelle n'avaient nullement compté , ni William Kieft , ni Jan Jausen Alpendam , et ce dernier , pris au dépourvu , crut que , dans l'impuissance de trouver d'abord à cette rebuffade une réplique convenablement hostile , le meilleur parti à prendre était de s'en retourner rendre compte à qui de droit de son voyage. En conséquence il mit à la voile pour New-Amsterdam , où il fut reçu avec de grands honneurs et considéré comme le modèle de tous les commandans , vu qu'il avait achevé , sans coûter presque rien à l'état et sans perdre un seul homme , une entreprise des plus périlleuses ! Il fut unanimement appelé le sauveur de son pays (nom dont on gratifie libéralement tous les grands hommes). Ses deux chaloupes ayant rempli leur devoir et leur destinée furent mises à part et à

sec, dans une crique que l'on nomme aujourd'hui le bassin d'Albany, où elles pourrissent tranquillement dans la vase ; et, pour immortaliser le nom de l'amiral, on éleva, par souscription, sur le sommet de Flatten Barrack-Hill, un magnifique monument en planches de sapin qui dura trois années entières, au bout desquelles il tomba en pièces et fut brûlé..... comme bois de chauffage !

CHAPITRE V.

Comment William-le-Bourru enrichit la province d'une multitude de lois et devint le patron des avocats et des mouchards.

Et comment le peuple devint excessivement éclairé et malheureux sous sa direction.

PARMI les nombreux et célèbres débris de l'antique sagesse qui ont surnagé sur le fleuve du temps, et qu'ont soigneusement recueillis ces humbles mais industrieux travailleurs qui rament péniblement aux derniers rangs de la littérature, nous trouvons le décret suivant rendu par Charondas, le législateur des Locriens. Désireux de préserver les anciennes lois de l'état des additions et perfectionnemens dont pourraient s'aviser d'am-

bitieux ignorans ou d'officieux prétendans à la popularité, il ordonna que quiconque proposerait une loi nouvelle eût une corde au cou pendant qu'il ferait sa proposition, afin que, si elle était rejetée, on pût le pendre tout de suite, et qu'il n'en fût plus question.

Ce règlement salubre eut un tel effet, que pendant plus de deux cents ans le code criminel n'éprouva qu'une très-légère altération, et que tous les hommes de chicane moururent de faim faute d'emploi. Il suivit de là que les Locriens, que ne protégeaient ni une masse énorme d'excellentes lois, ni toute une armée d'avocassiers, d'huissiers et de sergens, vécurent fort amicalement ensemble, et furent un peuple si heureux, qu'à peine l'aperçoit-on dans l'histoire grecque; car il est bien connu qu'il n'y a que les nations malheureuses, querelleuses et turbulentes qui fassent du bruit dans le monde.

Il eût été à souhaiter pour William-le-Bourru que, dans le cours de ses universelles études, il fût tombé sur cette précaution du bon Charondas. Il imaginait, au contraire, que la vraie politique d'un législateur était de multiplier les lois; et il se mit à l'œuvre pour assurer la propriété, la vie et la moralité de ses sujets, en les entourant, pour ainsi dire, de trappes et de pièges, et en embarrassant

d'épines les sentiers les plus unis de la vie privée. De sorte qu'un homme pouvait à peine faire un pas sans risquer de tomber sur un de ces funestes protecteurs. Il allait ainsi forgeant à toute heure de petites lois pour chaque petite offense qui survenait, jusqu'à ce que, devenues, avec le temps, trop nombreuses pour qu'on se les rappelât, elles demeuraient, comme celles de certains législateurs modernés, de simples lettres closes occasionnellement remises en lumière pour quelque acte d'oppression individuelle, ou pour surprendre un malheureux devenu coupable sans le savoir.

On vit naître conséquemment de petites cours, où les lois furent administrées avec à peu près autant de sagesse et d'impartialité que dans les augustes tribunaux présidés par nos modernes aldermen. Le plaignant y était généralement favorisé à titre de chaland qui fait prospérer la boutique; on fermait discrètement les yeux sur les torts du riche, de peur de blesser la sensibilité de ses amis. Mais jamais on n'eut à reprocher aux vigilans bourgmestres de souffrir que le vice se cachât impuni sous les haillons dégoûtans de la pauvreté.

Nous pouvons dater à peu près de cette époque l'introduction de la peine capitale, témoin le superbe gibet qui fut alors élevé sur le bord de l'eau,

vers l'endroit où sont à présent les degrés de Whitehall, et un peu à l'est de la batterie. Près de là fut aussi construite une autre potence de forme étrange, bizarre et sans modèle, mais dont s'enorgueillissait d'autant plus l'ingénieur William Kieft, que le supplice auquel elle servait était entièrement de son invention.

Ce gibet ne le cédait pas d'une ligne en élévation à celui d'Aman, si célèbre dans l'histoire de la Bible ; mais le sublime de la découverte, c'est que le coupable, au lieu d'être, suivant la coutume invariable, suspendu par le cou, était hissé par la ceinture, et qu'on le laissait là, flotter et se débattre une heure entière entre la terre et le ciel, au grand amusement sans doute et à la grande édification de cette foule de respectables citoyens qui assistent habituellement aux spectacles de ce genre.

On ne saurait croire combien le petit gouverneur se divertissait à voir les vagabonds et les mendiants pendiller ainsi par la croupière, et faire en l'air de grotesques gambades ; il trouvait toujours à faire à cette occasion mille plaisanteries plus drôles et plus spirituelles les unes que les autres ; il les appelait ses voltigeurs, ses oies sauvages, ses nageurs aériens, ses épouvantails, ses hommes volans, enfin son gibier de potence, nom ingénieux

qui, quoique originairement réservé aux dignes personnages qui avaient pris l'air de cette étrange manière, a fini depuis par être un sobriquet donné à tous les candidats à ce genre d'élévation légale. Au reste, s'il faut en croire certains graves étymologistes, c'est à cette punition qu'est due la première idée de cette espèce de ceinturon ou de courroie avec laquelle nos aïeux attachaient leurs nombreux hauts-de-chausses, et dont la mode, renouvelée il y a peu d'années, existe encore aujourd'hui.

Tels furent les admirables perfectionnemens que fit William Kieft dans le code criminel ; son code civil n'était pas moins digne d'admiration ; et je suis désolé que les bornes de mon ouvrage ne me permettent pas de m'étendre sur l'un et sur l'autre avec la prolixité qu'ils méritent. Mais il me suffira de dire qu'en peu de temps les bienfaits produits par ses innombrables lois acquirent une évidence palpable. Bientôt on sentit la nécessité d'une classe d'hommes qui les expliquât : en les expliquant ils les embrouillèrent, et le pays fut dès lors envahi par un tel débordement de suppôts de la chicane, que, grace à leurs soins protecteurs, tout le monde en vint bientôt à se prendre aux cheveux.

A Dieu ne plaise qu'on m'accuse ici de la moindre insinuation fâcheuse contre les hono-

rables gens de lois ou contre leur profession. Je suis bien convaincu que nous avons dans cette ancienne cité un nombre infini de dignes personnages qui, Dieu les bénisse, ne sont entrés dans cet ordre respectable, ni par le sordide amour d'un lucre infame, ni par un vaniteux besoin de renommée, mais dont le seul motif était un zèle fervent pour la parfaite administration de la justice, et un dévouement généreux et désintéressé pour le bien de leurs compatriotes ! Je jetterais plutôt ma plume au feu et mon encrier par la fenêtre que d'enfreindre d'une ligne le respect dû à cette classe bienveillante de citoyens. Je fais allusion, au contraire, à ces vils magistrats, devenus si nombreux dans ces jours de malheur, qui infestent les avenues de l'ordre judiciaire comme les mécréans chevaliers de *Cornouailles* infestaient l'ordre honorable de la chevalerie ; qui, sous ce noble abri, exercent contre la société leurs déprédations ; qui s'enrichissent à force de détours, de subtilités et de chicanes, et qui, semblables à la vermine, pullulent le plus aux lieux où se trouve plus de corruption.

Rien n'excite les inclinations malveillantes comme la facilité de les satisfaire. Les cours judiciaires ne seraient pas aussi constamment encombrées de petits procès honteux et vexatoires sans la

tourbe rapace de gens de loi qui y fourmille ; ils flattent les passions d'une classe ignorante et grossière, qui, comme si la misère n'était pas déjà un assez grand malheur, est toujours prête à y ajouter les horreurs de la chicane. Ils sont pour les lois ce que sont les charlatans en médecine ; ils excitent le mal pour tirer profit de la cure, et retardent la cure pour augmenter le profit. Où l'un détruit la constitution, l'autre épuise la bourse, et l'on peut remarquer aussi que de même que le pauvre malade, une fois aux mains du charlatan, se noie dans les drogues et s'empoisonne chaque jour de remèdes infailibles, de même, l'ignorant plaideur dont s'est une fois saisi l'empirique homme de loi ne cesse plus d'être en guerre avec ses voisins, et de se ruiner lui-même en procès *imperdables*. Mes lecteurs excuseront cette digression où je me suis laissé étourdiment entraîner ; mais je n'ai pu m'empêcher de tracer avec calme et impartialité le tableau d'une abomination trop commune dans cette excellente ville, et dont j'ai malheureusement appris, à mes dépens, à connaître les effets, puisque, à peu près ruiné par la perte injuste d'un procès, j'ai achevé de l'être par le gain d'un autre.

L'observateur qui a rédigé le manuscrit de Stuyvesant remarque que, sous l'administration

de William Kieft, le caractère des habitans de New-Amsterdam éprouva un changement essentiel, par l'effet duquel ils devinrent extrêmement intrigans et factieux. Grace à la constante irritation nerveuse qu'entretenait dans le petit gouverneur le maraudage sur ses frontières, grace encore à sa malheureuse manie d'expériences et d'innovations, il tenait son conseil dans une agitation continuelle : or, le conseil étant à la masse du peuple ce que le levain est à la pâte, il s'ensuivait une fermentation générale. Et la masse du peuple étant à la cité ce que l'ame est au corps, tant de malheureuses commotions éprouvées agirent désastreusement sur New-Amsterdam, qui dut à quelques-uns de ces paroxismes de consternation et d'angoisses plusieurs des rues, ruelles, ou passages les plus bistournés, les plus tortueux, les plus abominables qui puissent défigurer une métropole !

Mais le pire de l'affaire, c'est que précisément vers cette époque la populace, nommée depuis *le peuple souverain*, devint, comme l'âne de Balaam, plus savante que son cavalier, et montra un étrange désir de se gouverner elle-même. Ceci fut un autre résultat des talens universels de WWilliam-le-Bourru. Dans quelques-unes de ses diaboliques recherches parmi les débris de l'antiquité, il fut frappé d'admiration pour l'institution

de ces tables publiques où les Lacédémoniens discutait des sujets d'une nature générale et intéressante, et pour ces écoles où les philosophes disputaient sur la morale et la politique, où les barbes grises apprenaient les rudimens de la sagesse, et les marmots l'art de devenir de petits hommes avant d'être des enfans. « Il n'y a rien, « dit l'ingénieux Kieft en fermant son livre ; il n'y « a rien de plus essentiel pour la bonne organisation d'un pays, que l'éducation parmi le peuple ; « c'est sur l'esprit public que doit reposer la base « de tout bon gouvernement. » Il y avait du vrai là-dedans ; mais tel était toujours le guignon de WWilliam-le-Bourru que quand il pensait juste, on pouvait être certain qu'il agirait de travers. Dans le cas présent, il put à peine manger ou dormir, jusqu'à ce qu'il eût mis sur pied, parmi les simples citoyens de New-Amsterdam, des sociétés brillantes et disputantes ; il ne manquait plus que cela pour compléter le désordre ! Quoique les honnêtes bourgeois hollandais fussent réellement peu adonnés à l'argumentation et aux disputes de mots, néanmoins, à force de se réunir souvent, de s'enivrer de boissons fortes, d'obscurcir leur cervelle avec la fumée de tabac, et de prêter l'oreille aux harangues de quelques demi-douzaines d'oracles, ils devinrent bientôt excès-

sivement éclairés, et (comme il arrive toujours à la foule politiquement éclairée) excessivement mécontents ! Ils découvrirent, avec une étonnante promptitude de discernement, la dangereuse erreur où ils s'étaient abandonnés en se croyant le peuple le plus fortuné de la terre, et furent heureusement convaincus que, nonobstant toute circonstance à ce contraire, ils étaient décidément un peuple très-malheureux, très-abusé, et conséquemment perdu !

Bientôt les novellistes de New-Amsterdam se constituèrent en respectables juntes d'aboyeurs politiques, qui se rassemblaient chaque jour pour hurler lamentablement sur les affaires publiques, et se créer volontairement des malheurs, se portant en foule à ces tristes assemblées avec cet empressement qu'ont mis les zéloteurs de tous les siècles à quitter les sentiers les plus doux et les plus paisibles de la religion pour se précipiter vers les réunions délirantes du fanatisme. Nous sommes naturellement enclins au mécontentement, et soigneux d'entretenir des causes imaginaires de lamentations. Nous flagellons nos épaules comme des moines fainéants, et semblons nous complaire aux sons mélodieux de nos propres gémissements. Et qu'on ne croie pas que j'avance ceci par amour du paradoxe ; non, des expériences journalières

montrent la vérité de ces observations. Il est presque impossible de relever les esprits d'un homme en proie à des calamités imaginaires ; mais rien de plus aisé que de les abattre lors même qu'il est au comble de la félicité, comme c'est un travail digne d'Hercule de hisser un homme au sommet d'un clocher, quoique la force d'un simple enfant suffise pour l'en précipiter.

Le lecteur apercevra aisément, dans les rassemblemens dont j'ai parlé, le faible germe de ces sages réunions qu'on nomme assemblées populaires, et qu'on a vues si fort en vogue de nos jours. Là se rendaient tous ces fainéans, tous ces docteurs de bas étage qui semblent faire, sur le corps social, l'effet de haillons sur le dos du pauvre, toujours flottant et s'agitant selon le vent qui souffle. Là couraient les savetiers, abandonnant l'échope pour donner des leçons d'économie politique. Là se pressaient les forgerons, laissant s'éteindre le feu de la forge, pendant qu'ils soufflaient et attisaient celui des factions ; et les tailleurs eux-mêmes, laissant aller en guenilles les neuf dixièmes du genre humain, négligeaient leurs propres mesures pour s'occuper de celles du gouvernement. Pour compléter cette masse de lumières publiques, et achever de mettre tout le pays en désarroi, il ne manquait

qu'une demi-douzaine de gazettes et d'écrivains patriotiques.

Je ne dois pas oublier de dire que ces assemblées populaires se tenaient dans une taverne célèbre ; cette sorte de maisons a toujours été considérée comme pépinière de politique , vu l'abondance avec laquelle y coule ce liquide génératif , force et soutien des factions ! Les anciens Germains , nous dit-on , avaient une excellente manière de traiter toute question importante , c'était de s'enivrer pour la première délibération et d'y revenir à jeun. Plus avisée , la populace américaine , pour échapper à l'inconvénient d'avoir deux avis sur une même question , délibère et agit dans l'ivresse , au moyen de quoi elle s'épargne une foule de calculs aussi froids qu'ennuyeux ; et comme il est universellement admis qu'un homme voit double quand il est ivre , on doit en conclure qu'il voit deux fois aussi bien que son voisin à jeun.

CHAPITRE VI.

Grande conspiration des pipes. Douloureuses perplexités où William-le-Bourru fut jeté pour avoir éclairé la multitude.

WILLIAM KIEFT, comme on l'a déjà clairement démontré, était un grand législateur sur une petite échelle. Il était actif, ou plutôt *affairé* par caractère, c'est-à-dire qu'il avait un de ces esprits petits mais vifs, qui compensent par de la turbulence et de l'agitation ce qui leur manque en grandes vues et en force. Dans sa tendre enfance, il avait été frappé de ce conseil de Salomon : « Regarde la fourmi, toi fainéant ; examine ses mœurs, et deviens sage. » En conséquence, il avait toujours été d'une disposition affairée, assez semblable à celle de son modèle, s'agitant, se démenant pour des riens, avec l'air et l'importance d'un homme qui fait de grandes choses, cherchant, ramassant des miettes de sagesse, et pleinement convaincu, quand il suait et s'essouffait à remuer un grain de moutarde, qu'il allait soulever une montagne.

C'est ainsi, nous dit-on, que dans une de ces crises d'effervescence mentale, qu'il appelait délivération, il fabriqua une malheureuse loi pour proscrire absolument l'usage de la pipe, usage universel dont il démontrait mathématiquement les dangers, non-seulement comme impôt ruineux pour la bourse et perte de temps continue, mais aussi comme encourageant grandement la paresse et détruisant, par conséquent, le bonheur et la moralité des peuples ! Infortuné Kieft ! eût-il vécu dans ce siècle de lumières et de pamphlets, et tenté d'abolir la liberté de la presse, il n'eût pas blessé tous les cœurs d'un coup plus douloureux et plus sensible !

Le vacarme que fit la populace fut aussi violent que pouvait le permettre la gravité naturelle de ses habitudes. Une troupe de citoyens factieux eut même la hardiesse de s'assembler devant la maison du gouverneur, et s'établissant là aussi résolument qu'une armée de siège devant une forteresse, ils se mirent tous à fumer avec autant de persévérance que s'ils eussent voulu forcer la place à se rendre... par étouffement ! Le bourru William sortit de sa demeure comme une araignée en colère, demandant la cause de ce rassemblement séditieux et de cette illégale fumigation. Mais les mutins ne répondant que par une

sorte de dandinement flegmatique , redoublèrent leurs bordées de fumée avec une telle vigueur que , perdu dans le nuage épais qui s'en élevait , le petit homme fut trop heureux de trouver un refuge dans l'intérieur de son castel !

Le gouverneur comprit aussitôt la cause de ce tumulte extraordinaire , et l'impossibilité de supprimer un usage dont la force de l'habitude avait fait une seconde nature. Ici , ne fût-ce que pour expliquer le motif qui m'a fait si souvent mentionner cet usage dans mon histoire , je dois observer qu'il était inséparablement lié à toutes les affaires tant publiques que privées de nos révérends ancêtres. La pipe , en effet , ne quittait jamais la bouche du colon de pure origine hollandaise. C'était sa compagne dans la solitude , son délassement aux heures de plaisir , son conseiller , son consolateur , sa joie , son orgueil ; il semblait en un mot ne penser et ne respirer que par sa pipe.

Quand William-le-Bourru eut fait ses réflexions sur tout cela (car il est certain qu'il en fit , quoique un peu tard) il en vint à un compromis avec la troupe assiégeante. Le résultat fut que , malgré la permission accordée de continuer à fumer , il abolissait cependant ces belles longues pipes qui , si fort en vogue aux jours de Wouter Van-Twiller , dénotaient l'aisance , la tranquillité et la so-

briété de mœurs ; et qu'à leur place il substituait de petits simulacres de pipes qui , à peine longues de deux pouces , pourraient , disait-il , se reconnaître dans un angle de la bouche , ou se passer dans le ruban du chapeau , et n'entraveraient nullement la marche des affaires. Cette concession calma un peu la multitude , qui se dispersa , et chacun retourna chez soi. Ainsi se termina cette alarmante insurrection , long-temps connue sous le nom de conspiration des pipes , et qui , comme on l'a très-ingénieusement observé , finit , ainsi que tant d'autres conspirations , séditions , ou complots , par s'en aller en fumée !

Mais , ô mon cher lecteur ! remarquez quelles déplorables conséquences entraîna cette concession de William Kieft ! La fumée de ces infames petites pipes s'élevant en nuage perpétuel sous le nez , pénétra dans le cerveau , l'obscurcit , en pompa la salubre humidité , rendit ceux qui s'en servaient aussi vaporeux et aussi bourrus que leur célèbre petit gouverneur , et , ce qui est pire encore , cette race si rubiconde et si joufflue devint hâve , desséchée , transparente et tannée comme nos dignes fermiers hollandais , impitoyables fumeurs de brûle-gueules.

Mais ce ne fut point encore tout , car nous pouvons dater de là l'origine des partis dans cette pro-

vince ; certains des plus riches et des plus importants bourgeois , s'en tenant à l'ancienne mode , formèrent une sorte d'aristocratie à laquelle on donna le nom de *Longues-Pipes* , tandis que les gens de classe inférieure , se soumettant à l'innovation qu'ils préféraient , comme plus commode dans l'exercice de leurs métiers et leur laissant plus de liberté pour agir , furent flétris du nom plébéien de *Courtes-Pipes*. On vit également s'élever un troisième parti qui différait des deux autres , et avait pour chefs les descendants du fameux Robert Chewit , compagnon du grand Hudson. Ceux-ci abandonnèrent l'usage des pipes , et se mirent à mâcher le tabac , ce qui leur fit donner le nom de (*Quids*) *Chiqueurs*. Il est digne de remarque que cette dernière dénomination a continué depuis à être invariablement appliquée à ces factions mixtes ou métisses qui naissent de deux grands partis opposans , comme le mulet naît du cheval et de l'âne.

Je voudrais faire remarquer ici le grand avantage de ces distinctions de partis qui épargnent au peuple , en général , le grand embarras de penser. Hésiode divise l'espèce humaine en trois classes. Ceux qui pensent par eux-mêmes , ceux qui laissent les autres penser pour eux , et ceux qui ne veulent ni penser , ni laisser penser les autres. La

seconde classe néanmoins comprend la majeure partie de la société , et de là vient le mot *parti*, qui signifie une masse de gens dont le plus petit nombre pensent , pendant que les autres parlent. Les premiers , que l'on nomme chefs , dirigent les derniers , et leur apprennent ce qu'il faut couvrir d'éloges ou de huées , ce qu'il faut dire , quels hommes il faut soutenir , mais surtout quels autres il faut détester ; car nul homme ne peut être un vrai partisan s'il n'est déterminé à haïr à commandement.

Mais, quand le peuple souverain est ainsi convenablement fait au harnais , quand il est bien mâté , bien bâti , bien bridé , c'est un charme de voir avec quelle docilité et quel ensemble il va trottant dans la fange , au gré de ses guides , traînant après lui le char boueux des factions. Combien ai-je vu de membres patriotes du congrès qui n'auraient jamais su comment se décider sur une question , et n'auraient eu la chance de bien voter que par accident , si d'autres ne se fussent chargés de penser pour eux , et si le chef de file n'eût tracé leur route en votant le premier.

Ainsi donc les habitans éclairés des Manhattees, une fois divisés en partis , eurent le moyen d'organiser la dissension et de cultiver soigneusement leurs haines réciproques ; alors la grande affaire

des *politiqueurs* marcha comme sur des roulettes, puisque les divers partis, s'assemblant dans des cabarets différens, y fumaient hostilement l'un contre l'autre avec une implacable animosité, le tout pour le plus grand bien de l'état et surtout des cabaretiers. Quelques-uns plus zélés encore allèrent même plus loin, et commencèrent à injurier leurs antagonistes par ces noms grossiers, ces petits mots scandaleux qu'offre abondamment la langue hollandaise ; chaque partisan croyant religieusement qu'il servait son pays en diffamant ou en ruinant un politique opposé. Mais de quelque manière qu'ils différassent entre eux, tous les partis s'accordaient sur un point, savoir, pour contrôler et condamner les mesures du gouvernement justes ou fausses. Car comme le gouverneur était, par sa position, indépendant de leur pouvoir, qu'il n'avait pas été élu par leur choix et qu'il n'avait pris parti, ni pour une faction, ni pour une autre, aucune n'était intéressée à son succès, ni à la prospérité du pays tant qu'il le gouvernerait.

« Malheureux Kieft ! » s'écrie le sage écrivain du manuscrit de Stuyvesant, « condamné à lutter
« avec des ennemis trop avisés pour se laisser sur-
« prendre, et à régner sur un peuple trop éclairé
« pour se laisser gouverner ! » Toutes ses expédi-

tions contre l'ennemi furent déjouées et réduites à zéro , et toutes ses mesures de salut public contre-carrées par le peuple. Proposait-il de lever un corps de troupes suffisant pour la sûreté intérieure, la populace, c'est-à-dire ces vagabonds qui font partie de la communauté, et qui n'ont rien à perdre, prenaient aussitôt l'alarme, et soutenaient , avec force vociférations , que leurs intérêts étaient en danger , qu'une armée sur pied était une légion de sauterelles dévastant la société, une verge de fer dans les mains du gouvernement , et qu'un gouvernement qui disposerait d'une force armée tournerait inévitablement au despotisme. Lui arrivait-il (et cela n'était que trop fréquent) de différer ses préparatifs jusqu'à ce qu'il y eût urgence , et de rassembler alors précipitamment une poignée de vagabonds indisciplinés , on conspuait la mesure comme faible et insuffisante ; c'était se jouer de la dignité et de la sûreté publique, c'était dissiper la fortune publique en entreprises impuissantes ! Recourait-il à la voie économique des proclamations , les Yankees se moquaient de lui ; appuyait-il ce moyen par une suspension de relations commerciales, ses propres sujets trouvaient celui de s'y soustraire et de le contre-carrer. De quelque côté qu'il se tournât il était assailli , poursuivi par les

pétitions de « nombreuses et respectables réunions » qui se composaient d'une demi-douzaine de brailards, grands politiques de cabaret, et non-seulement il lisait, mais, ce qui est bien pire, il prenait en considération toutes ces pétitions contradictoires ; desorte que, changeant continuellement ses plans, il ne se donnait le temps d'en éprouver aucuns, et que, prêtant l'oreille aux clameurs de la populace, il trouvait, en s'efforçant de tout faire, le secret de ne rien faire du tout.

Je ne voudrais pas que l'on supposât qu'il accueillait complaisamment toutes ces observations et ces remontrances, car ce serait faire injure à la vigueur de son caractère ; jamais, au contraire, jamais, dans tout le cours de sa vie, il ne reçut un conseil sans entrer d'abord en colère contre celui qui osait le lui donner. Mais j'ai toujours remarqué que ces petits hommes si passionnés sont, comme les petits bateaux à grandes voiles, les plus disposés à chavirer, et cette vérité est démontrée par l'exemple du gouverneur Kieft, qui, quoique doué d'une humeur aussi âpre qu'un vieux radis, et d'une ame ou se déchaînaient perpétuellement l'orage et les tempêtes, ne manquait cependant jamais de se laisser entraîner par le dernier petit bout d'avis qu'on lui soufflait dans

l'oreille. Heureux fut-il pour lui, que son pouvoir fût indépendant de la populace, et qu'elle ne possédât point encore à cette époque le privilège important de nommer ses principaux magistrats ! Mais elle fit du moins de son mieux pour conduire à fin les affaires publiques, en tourmentant sans cesse le gouverneur qu'elle excitait par des harangues et des pétitions pour le traverser, ensuite par des reproches et des remontrances, à la manière dont les écuyers du dimanche tracassent un pauvre diable de locatis, de sorte qu'on peut dire de William Kieft, que pendant toute sa carrière administrative, il fut tenu forcément au petit pas ou poussé, malgré lui, au galop de course.

CHAPITRE VII.

Contenant plusieurs relations effrayantes des guerres des frontières, ainsi que les flagrants délits des Mon-Troopers du Connecticut. Naissance du grand conseil amphictionnique de l'est. Déclin de William-le-Bourru.

LES sages de l'antiquité, qui avaient la connaissance intime de la chose, affirment qu'il y avait à la porte du palais de Jupiter deux tonneaux im-

menses, l'un rempli de biens, l'autre de maux, et il semblait véritablement que ce dernier eût été renversé sur la malheureuse province des nouveaux Pays-Bas pour l'inonder de misères ! Parmi les nombreux griefs dont s'irritait William-le-Bourru, soit au dedans, soit au dehors, les interruptions continuelles des Yankees sur ses frontières venaient sans cesse rallumer ses dispositions colériques et inflammables : on trouve encore, dans les annales du temps, mainte relation de ces outrages ; car les commandans des frontières étaient particulièrement soigneux de prouver leur vigilance et leur zèle, en luttant à qui enverrait à la métropole les plaintes les plus fréquentes et les plus volumineuses, comme ces bons valets qu'on voit toujours aller se plaindre au salon des petites querelles et des petits torts de la cuisine.

Loin de moi cependant l'intention d'insinuer que nos dignes ancêtres se laissassent aller à des alarmes sans motif ! ils enduraient, au contraire, la répétition quotidienne des plus cruels outrages, d'outrages tels que, suivant les maximes d'honneur national, il eût suffi d'un seul pour jeter sur l'univers entier la guerre et la confusion. Dans la foule de griefs affreux qu'on se rappelle, je citerai un petit nombre des plus atroces, et laisserai juger à mes lecteurs si nos ancêtres n'étaient

pas excusables d'entrer à ce sujet dans une courageuse fureur.

« 24 juin 1641. Ceux d'Hartford ont enlevé un cochon de la commune, et par pure haine, ou autre mauvais sentiment, l'ont enfermé et fait mourir de faim dans une étable. »

« 26 juillet. Les susdits Anglais ont encore emmené à Hartford les cochons de la compagnie qui paissaient sur la commune de Sicojoke. Ils ne disputent jamais sans en venir aux injures et aux coups, et battent les gens avec toutes les mauvaises façons qu'ils peuvent imaginer. »

« 20 mai 1642. Les Anglais d'Hartford ont violemment délicoté une jument de l'honorable compagnie, qui était attachée sur la commune. »

« 9 mai 1645. Les chevaux de la compagnie, qui paissaient sur le terrain de la compagnie, ont été emmenés par les gens du Connecticut ou d'Hartford, et ceux qui les gardaient, vigoureusement battus à coups de hachettes et de bâtons. »

« 16. Ils ont encore vendu un jeune porc, appartenant à la compagnie, avec des cochons de lait qui paissaient sur les terres de la compagnie. »
Haz. col. stat. Pop.

Grands dieux ! de quelle indignation ne dut pas s'enflammer le philosophe William à chacun de ces outrages ! Lettres sur lettres, proclamations

sur proclamations, mauvais latin, détestable anglais, abominable hollandais, furent épuisés en vain sur les inexorables Yankees, et les vingt-quatre lettres de l'alphabet qui, si j'excepte son champion, le vigoureux trompette Van-Corlear, composaient la seule armée disponible qu'il eût sous ses ordres, ne cessèrent jamais d'être en activité pendant tout le cours de son administration; et qu'on ne croie pas que la fière ardeur d'Anthony le trompette le cédât en rien à celle de son patron ! Loin de là, comme un fidèle champion de la sûreté publique, il ne manquait pas, à l'arrivée de chaque nouvelle, de courir aux remparts pour sonner sa trompette, et d'en tirer des sons si lamentables, qu'ils jetaient le peuple dans les plus vives alarmes et troublaient jour et nuit son repos. Aussi était-il en grande vénération ! et payé, choyé par le public, comme le sont par nous, et pour services semblables, nos braillards de journalistes.

Je ne m'étourdis pas sur les périls qui m'environnent dans cette partie de mon histoire ; tandis que je fouille d'une main curieuse, mais d'un cœur pieux, dans les débris de l'antiquité, brûlant d'en tirer le miel de la sagesse, je puis rencontrer à peu près la même chance que ce digne et vaillant Samson, qui, en fouillant dans 'la car-

casse d'un lion mort , attira un essaim d'abeilles autour de ses oreilles. Ainsi , tandis que je narre les nombreux méfaits de la tribu Yanokee ou Yankee , il y a dix à parier contre un que j'offenserai la susceptibilité chatouilleuse de quelques-uns de ses déraisonnables descendans , qui s'élançant et bourdonnant tout à coup autour de ma malheureuse tête , la menaceront de telles piquûres qu'il me faudrait pour y échapper l'impénétrable cuir d'un Achille ou d'un Roland-le-Furieux.

Si tel était le cas , je déplorerais du fond du cœur , non le malheur d'avoir offensé , mais la perversité de jugement qui pousserait une génération de gens mal-intentionnés à s'offenser de ce que je dis. Il n'est que trop vrai que leurs ancêtres en usèrent mal avec les miens ; j'en suis très-fâché , et voudrais de tout mon cœur qu'il en fût autrement ; mais , comme je consigne ici les événemens vrais et sacrés de l'histoire , je n'en rabattrais pas l'épaisseur de mon ongle , eussé-je la certitude que l'édition entière de mon ouvrage sera brûlée par la main du bourreau du Connecticut. Après tout , puisque ces fâcheux personnages m'ont amené sur le terrain , j'aurai le courage d'aller plus loin et de faire remarquer que l'un des grands desseins pour l'accomplissement

desquels nous autres historiens impartiaux sommes envoyés dans ce monde, c'est d'y redresser les torts, d'y livrer à la justice la tête des coupables. Ainsi, bien qu'une nation puissante puisse, pour un temps, léser impunément les peuples voisins, tôt ou tard s'élèvera un historien vengeur pour infliger à cette nation perfide tous les châtimens qu'elle aura mérités !

Ainsi, j'ose le dire, pendant que ces Mon-Troopers de l'est tourmentaient l'inoffensive province des nouveaux Pays-Bas, et poussaient à bout son infortuné gouverneur, ils pensaient peu que jamais dût s'élever un historien qui leur ferait payer tant de torts avec usure ! Puis donc que je ne fais qu'accomplir le devoir qui m'est imposé comme historiographe, en vengeant les torts faits à nos révérends ancêtres, je me dispenserai de toute autre apologie ; et, en vérité, quand on considérera que tous ces anciens voisins de nos frontières de l'est sont en mon pouvoir et à la merci de ma plume, on conviendra, j'en suis certain, que ma conduite est encore aussi humaine que modérée !

Pour reprendre donc le fil de mon histoire, les apparences du côté de l'est commencèrent à prendre un aspect plus formidable que jamais ; car il est bon de vous faire observer que jusqu'ici le pays a été principalement molesté par ses voi-

sins immédiats, les habitans du Connecticut et particulièrement par ceux d'Hartford, ville qui, si nous pouvons en juger d'après les chroniques anciennes, était la place forte d'où ces vigoureux Mon-Troopers s'élançaient pour leurs hardies incursions, portant la terreur et la dévastation dans les granges, les poulailers et les étables de nos révéérés ancêtres.

Quoi qu'il en soit, vers l'année 1443, les gens du pays de l'est qui habitaient les colonies de Massachusetts, du Connecticut, de New-Plymouth et de New-Haven, se rassemblèrent en un puissant congrès, et, après s'être agités, débattus plusieurs jours, en bourdonnant comme une ruche d'abeilles au moment où les essaims se forment, ils se constituèrent en une formidable confédération, sous le nom des Provinces-Unies de la Nouvelle-Angleterre. Par cette union, ils s'engageaient tous à se soutenir réciproquement dans tous les périls et dans toutes les attaques, à prendre une part commune dans toutes les mesures offensives et défensives contre les sauvages avoisinans, au nombre desquels on comprenait indubitablement nos honorés ancêtres des Manhatoes. Et, pour donner plus de force et de régularité à cette confédération, il fut résolu qu'il y aurait annuellement une assemblée générale, ou

grand conseil composé des représentans de chacune des provinces.

En recevant l'avis de cette ligue, William Kieft fut frappé de consternation, et, pour la première fois de sa vie, il oublia de faire le fanfaron à l'annonce d'une mauvaise nouvelle, ce qui, selon un vénérable historien du temps, fut spécialement remarqué par les politiques de New-Amsterdam. Le fait est, qu'en tournant et retournant dans son esprit tout ce qu'il avait lu à La Haie sur les ligues et les alliances, il trouva que celle-ci était une imitation exacte du conseil des amphictions, qui fit parvenir les états de la Grèce à un si haut degré de puissance et de supériorité, et cette seule idée le fit trembler pour la sûreté de son empire des Manhattoes.

Il soutenait mordicus que le grand objet de la confédération était de chasser les habitans des nouveaux Pays-Bas de leurs beaux domaines, et il entraînait en rage si quelqu'un osait mettre en doute la probabilité de sa conjecture. Au fait, ce soupçon n'était pas sans quelque fondement; car lors de la première réunion du grand conseil, tenu à Boston (que le gouverneur Kieft nommait le Delphes de cette ligue véritablement classique), on y fit de fortes représentations contre les habitans des nouveaux Pays-Bas, attendu que dans

leur commerce avec les Indiens , ils faisaient un trafic « de poudre , de balles et de fusils , trafic « damnable et préjudiciable aux colons. » Ce n'est pas que certains commerçans du Connecticut ne fissent aussi parfois ce *damnable négoce* , mais dans ce cas ils vendaient aux Indiens de si détestables fusils qu'ils crevaient à la première décharge , et ne blessaient par conséquent nul autre que ces païens de sauvages.

La naissance de cette puissante confédération fut un coup de mort pour la gloire de William-le-Bourru ; car à dater de ce jour , beaucoup de gens remarquèrent qu'il ne releva plus la tête et parut entièrement découragé. La suite de son règne offre par conséquent peu d'aliment à la plume de l'histoire ; nous y voyons le grand conseil augmentant continuellement en pouvoir et menaçant d'écraser la province des nouveaux Pays-Bas , tandis que William Kieft fulmine sans relâche et des proclamations et des protestations , tel on voit un habile capitaine de marine faire feu de ses caronades et de ses pierriers contre une trombe d'eau qu'il voudrait rompre et dissiper. Mais hélas ! l'artillerie du pauvre Kieft ne produisit pas plus d'effet que n'en feraient des coups tirés à poudre.

Le dernier document qui reste de ce savant ,

de ce philosophe, mais infortuné petit potentat, est une longue lettre au conseil des amphictions, où, dans l'amertume de son cœur, il déclame contre les habitans de New-Haven, (ou Red-Hills), à l'occasion de leur insolent mépris pour sa protestation contre l'établissement qu'ils avaient fait dans la province de leurs hautes puissances. Les limites de cet ouvrage ne me permettent d'extraire que le beau passage suivant de cette lettre, qui est un modèle de style épistolaire, et qui abonde en apophthegmes vigoureux et en figures vraiment classiques (1).

« Certes quand nous entendons les habitans de New-Hartford se plaindre de nous, nous croyons entendre le loup d'Ésope se plaindre de l'agneau, ou le conseil qu'un jeune homme donnait à sa mère, qui se disputait avec sa voisine : Ma mère, dis-lui des sottises avant qu'elle t'en dise. Mais instruits par les exemples précédens la réponse que firent à notre protestation les habitans de New-Haven fut telle que nous l'attendions : L'aigle méprise toujours le grillon. Mais, quoi qu'il en soit, nous n'en restons pas moins inébranlables dans notre dessein de poursuivre nos droits, par

(1) Vise Haz. Col. state papers.

la justice des armes et les moyens honnêtes, et nous ne nous faisons pas scrupule d'espérer que nous exécuterons les commandemens exprès de nos supérieurs. » Pour montrer que cette dernière phrase n'était pas une vaine menace, il terminait intrépidement sa lettre en protestant contre le conseil entier, qu'il nommait une horde de squatters et de contrebandiers puisqu'ils tenaient leurs assemblées à New-Haven (ou Red-Hill), ville qu'il réclamait comme située dans les limites de la province des nouveaux Pays-Bas.

Ainsi finissent les chroniques authentiques du règne de William-le-Bourru ; car à dater de là, les troubles, les inquiétudes et le désordre des temps semblent l'avoir fait totalement oublier, et la plume scrupuleuse de l'histoire dédaigne même de tracer son nom : soit en effet par une cause, soit par une autre que je ne saurais deviner, il semble que les historiens aient conspiré pour ensevelir ce nom dans l'oubli, car tous omettent même de parler des exploits de celui qui le portait. Ceci prouve combien il est important pour les grands hommes, s'ils sont ambitieux de gloire et de renommée, de cultiver les bonnes grâces des savans. « N'insulte pas le derviche, dit un sage calife à son fils, car tu pourrais offenser ton historien. » Et plus d'un homme puissant aurait

échappé aux traits satiriques d'une plume malveillante s'il eût observé une maxime si facile à comprendre.

Je n'ai pu voir sans un profond chagrin les derniers jours de l'illustre Kieft enveloppés de tant d'obscurité, car ce fut un grand et puissant petit homme, et il était d'autant plus digne de renommée, que, le premier parmi les potentats, introduisit dans ce pays l'art de combattre par proclamations, et de défendre une province au moyen de trompettes et de moulins à vent, système militaire aussi humain qu'économique, qu'on a fait revivre depuis, au grand contentement de tous, et qui promet, s'il parvient à une réussite complète, de sauver d'innombrables embarras, et d'épargner infiniment plus d'or et de sang que la découverte de la poudre à canon.

Il est vrai que quelques-uns des poètes les plus anciens de la province, et ils étaient en grand nombre dans les nouveaux Pays-Bas, tirant avantage de la disparition mystérieuse de William-le-Bourru, prétendirent que, comme Romulus, il avait été transporté aux cieux, où on le voit, disent-ils, sous la forme d'une très-petite et très-brillante étoile qui figure sur la patte gauche du cancer. Tandis que d'autres, également bizarres dans leurs imaginations, assurent

qu'il éprouva un sort semblable à celui du bon roi Arthur qui, selon les anciens bardes, fut enlevé et conduit au délicieux séjour des fées, où il vit encore dans toute la beauté et la vigueur de son printemps, jusqu'à ce qu'il revienne, ce qui arrivera un jour ou l'autre, nous rapporter la galanterie, l'honneur et l'immaculée probité qui régnaient aux jours glorieux de la table ronde (1).

Tous ces contes, néanmoins, ne sont que d'agréables fictions, que des visions légères de ces rêveurs que l'on nomme poètes, visions auxquelles je ne voudrais pas voir mon judicieux lecteur ajouter la moindre foi. Je ne suis pas disposé à accorder plus de confiance à l'assertion d'un his-

(1) Les anciens bardes gallois croyaient que le roi Arthur n'était pas mort, mais enlevé par les fées, et qu'il devait rester un certain temps dans un lieu enchanté. Il devait en revenir pour régner avec autant de puissance que jamais. *Hollingshed.*

Les Bretons pensent qu'il reviendra encore et conquerra toute la Grande-Bretagne, car c'est la prophétie de Merlin. Il a dit que sa mort serait douteuse; et il a dit ainsi, et les hommes seront toujours en doute et inquiets là-dessus; car les hommes ne savent pas s'il est vivant ou mort. *De Leew. Chron.*

torien ancien et un peu apocryphe qui soutient que l'ingénieux William fut emporté et anéanti par l'aile d'un de ses moulins ; et je ne crois pas davantage un écrivain moderne qui affirme que cet homme célèbre mourut victime d'une expérience philosophique que, pendant plusieurs années, il avait vainement tenté d'accomplir, et qu'il se rompit le cou en tombant de la fenêtre du grenier de son palais, où il essayait, pour attraper des moineaux, de leur mettre un grain de sel sur la queue.

La relation la plus vraisemblable, et celle à laquelle je suis porté à croire aveuglément, se trouve dans une tradition très-obscuré d'après laquelle les troubles continuels sur ses frontières, les plans et les projets qu'il roulait sans cesse dans sa cervelle, les mémoires, les pétitions, les remontrances et les sages avis de diverses respectables assemblées du peuple souverain, en y ajoutant les dispositions réfractaires de son conseil, dont l'opinion, invariablement fausse, ne manquait jamais de différer de la sienne en tous points ; toutes ces causes, dis-je, coïncidèrent pour tenir éternellement son esprit dans une sorte de fournaise ardente, jusqu'à ce que son corps finît par être aussi complètement brûlé qu'une pipe hollandaise qui a traversé trois générations de déter-

minés fumeurs. Ce fut ainsi que le colérique, mais magnanime William-le-Bourru fut la proie d'une espèce de combustion animale, se consumant petit à petit comme une chandelle d'un liard, de sorte que, quand enfin la mort l'éteignit, il restait à peine assez de son corps pour qu'on pût l'enterrer !

FIN DU LIVRE IV ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Notice sur l'auteur	1
Au public.	23

LIVRE PREMIER.

Contenant des théories ingénieuses et des dissertations philosophiques sur la création et la population du monde dans leurs rapports avec l'histoire de New-York.

CHAPITRE PREMIER. Description du monde..... 33

CHAPITRE II. Cosmogonie, ou création du monde.

Diverses excellentes théories par lesquelles on prouve que la confection d'un monde n'est pas une chose si difficile que bien des braves gens se l'imaginent. 43

CHAPITRE III. Comment le fameux navigateur Noé fut connu sous des noms indignes de lui, et comment il fut coupable d'une impardonnable imprévoyance, en n'ayant que trois fils. Grand embarras que cela cause aux philosophes. Découverte de l'Amérique. 57

CHAPITRE IV. Qui montre la grande difficulté qu'ont eue les philosophes à peupler l'Amérique. Comment

il arriva que les aborigènes furent engendrés par hasard, au grand soulagement et à la grande satisfaction de l'auteur.	66
CHAPITRE V. Dans lequel l'auteur tranche une immense question au moyen de l'homme dans la lune, ce qui non-seulement délivre des populations entières d'un grand embarras, mais encore met à fin cette introduction.	76

LIVRE II.

Qui traite du premier établissement des nouveaux
Pays-Bas.

CHAPITRE PREMIER. Contenant différentes raisons qui devraient empêcher un homme d'écrire trop à la hâte. De Master Hendrick Hudson; la découverte qu'il fait d'un pays étranger. Comment il fut magnifiquement récompensé par la munificence de leurs hautes puissances.	101
CHAPITRE II. Détails sur la grande arche qui, sous la protection de saint Nicolas, flotta de la Hollande à Gibbet-Island. Animaux étranges qui en descendirent. Une grande victoire. Description de l'ancien village de Communipaw.	117
CHAPITRE III. Où l'on enseigne l'art véritable de faire un marché. Une grande métropole sauvée par un brouillard. Biographie de certains héros de Communipaw.	126
CHAPITRE IV. Voyage des héros de Communipaw à Hellgate. Comment ils y furent reçus.	137

CHAPITRE V. Comment les héros de Communipaw retournèrent chez eux un peu plus sages qu'ils n'en étaient partis. Comment le profond Oloffte fit un rêve, et quel fut ce rêve.....	153
CHAPITRE VI. Contenant un essai d'étymologie. Fondation de la grande ville de New-Amsterdam....	160
CHAPITRE VII. Comment la ville d'Amsterdam crut en puissance sous la protection d'Oloffte-le-Rêveur.	171

LIVRE III.

Histoire du beau règne de Wouter Van Twiller.

CHAPITRE PREMIER. Du célèbre Wouter Van Twiller. Ses incomparables qualités, et son inexprimable sagesse dans le procès de Wandle Schoonhoven et de Barent Blecker. Grande admiration du public à ce sujet.....	181
CHAPITRE II. Contenant quelques détails sur le grand conseil de New-Amsterdam, ainsi que de diverses raisons hautement philosophiques qui prouvent qu'un alderman devrait toujours être gras. Autres particularités sur l'état de la province.....	192
CHAPITRE III. Comment la ville de New-Amsterdam sortit de la vase et devint merveilleusement policée. Peinture des mœurs de nos aïeux.....	206
CHAPITRE IV. Contenant d'autres particularités de l'âge d'or. Ce qui constituait une femme élégante et fashionable dans les jours de Walter-l'Indécis..	218
CHAPITRE V. Comment le lecteur se laisse entraîner à faire une agréable promenade, qui finit bien autrement qu'elle n'avait commencé.....	229

CHAPITRE VI. Où l'on donne une fidèle description des habitans du Connecticut et de ses environs, où l'on enseigne, en outre, ce qu'on entend par <i>liberté de conscience</i> . Curieux moyen qu'employaient ces obstinés barbares pour entretenir l'harmonie dans leurs relations, et pour augmenter la population.	236
CHAPITRE VII. Comment ces singuliers étrangers, nommés Yankees, devinrent des Squatters. Comment ils bâtirent des châteaux éoliens, et essayèrent d'initier les habitans des nouveaux Pays-Bas aux mystères du Bundling.	224
CHAPITRE VIII. Siège épouvantable du fort Good-Hoop, comment le célèbre Wouter tomba dans des doutes profonds, et comment il finit par s'en aller en fumée.	252

LIVRE IV.

Contenant les chroniques du règne de William-le-Bourru.

CHAPITRE PREMIER. De la nature de l'histoire en général; des talens universels de William-le-Bourru, et comment un homme peut en apprendre assez pour parvenir à n'être bon à rien.	263
CHAPITRE II. Sages projets d'un chef doué du génie universel. L'art de combattre par proclamations. Comment il advint que le vaillant Jacobus Van Curllet fut scandaleusement déshonoré au fort Good-Hoop.	277

DES MATIÈRES.

351

Pages.

CHAPITRE III. Où l'on verra l'épouvantable colère de William-le-Bourru, et la grande douleur des habitants de New-Amsterdam au sujet de l'affaire du fort Good-Hoop. Comment William-le-Bourru fit solidement fortifier la ville. Exploits de Stöffel Brinkerhoff.....	287
CHAPITRE IV. Réflexions philosophiques sur la folie de se croire heureux en temps de prospérité. Divers troubles sur les frontières méridionales. Comment William-le-Bourru faillit perdre le pays par un mot cabalistique. Expédition secrète de Jan-Jansen Alpendam, et son étonnante récompense.	298
CHAPITRE V. Comment William-le-Bourru enrichit la province d'une multitude de lois et devint le patron des avocats et des mouchards. Et comment le peuple devint excessivement éclairé et malheureux sous sa direction.....	311
CHAPITRE VI. Grande conspiration des pipes. Douloureuses perplexités où William-le-Bourru fut jeté pour avoir éclairé la multitude.....	323
CHAPITRE VII. Contenant plusieurs relations effrayantes des guerres des frontières, ainsi que les flagrants délits des Mon-Troopers du Connecticut. Naissance du grand conseil amphictionnique de l'est. Déclin de William-le-Bourru ...	332

